Avant-Scène

femina-théâtre

190

Sommaire

MEURTRES EN FA DIÈSE

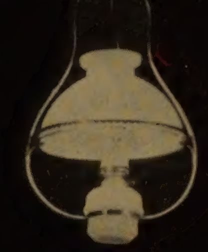
de Frédéric Valmain
d'après Boileau-Narcejac

SAIT-ON JAMAIS !..

1 acte de François Turpin

Yves Darriet raconte :
"L'HOMME DE GUERRE"
de François Ponthier

La quinzaine dramatique
par André Camp




Thérèse
le Prat

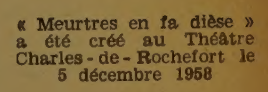
QUELQUES SCÈNES DE « MEURTRES EN FA DIÈSE »

Enid Day dans le rôle d'Agnès :
« J'ai le don... je vois des choses... j'aperçois des images tout à coup... »
(Portrait de Thérèse Le Prat)

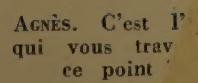
Agnès. Un jour, après une visite, je demandais à ma sœur : « Pourquoi cette dame porte-t-elle un chrysanthème en cette saison ? » — « Quel chrysanthème ? » dit ma sœur... Le lendemain, la dame en question était morte...



Julia. Non. Tu vas peut-être apprendre quelque chose de désagréable...



« Meurtres en fa dièse » a été créé au Théâtre Charles-de-Rochefort le 5 décembre 1958



Agnès. C'est l'
qui vous trav
ce point

Jean Cocteau

LE VERBE ACTIF

A Mary-Grant, avec amitié.

Il est de toute évidence que le terme « policier » discrédite, hélas ! une littérature fort supérieure à ce qu'on a coutume de désigner par ce nom. Il a fallu ma fatigue du monde des lettres pour m'aider à découvrir les merveilles qui s'écrivent en marge des livres de prix.

Sur une cinquantaine de volumes de la *Série Noire*, du *Fleuve Noir*, des *Presses de la Cité*, etc., il arrive que douze œuvres traduites ou directes, soient des chefs-d'œuvre et d'un tel relief que la traduction ne puisse leur nuire.

Le livre policier moderne est aux romans qui s'accumulent chez les libraires ce qu'est le jazz à des musiques médiocres et, de même que la virtuosité de ses solistes en fait notre véritable musique de chambre, de même, par l'intrigue, par le style, et malgré la faconde à quoi la soif du lecteur les condamne, certains auteurs de ces collections s'alignent dans ma mémoire avec Balzac, Stendhal, Gobineau.

En outre, comme les intellectuels dédaignent ce « genre » parce que le verbe en est actif, il est normal que le théâtre y cherche des ressources neuves.

Alfred Hitchcock

COMMENT CRÉER LE SUSPENSE

La peur est l'une des émotions fondamentales de l'homme.

Je citerai une phrase du Président Roosevelt : « La peur, la peur, nous admettons qu'en certaines circonstances on puisse éprouver de la peur ; mais à condition qu'elle ne dure pas. »

Le suspense est créé par la peur ou plus exactement par le sentiment d'angoisse que suscite une menace qui se précise.

Tout d'abord, il convient de faire sentir la menace qui portera l'angoisse des spectateurs à un paroxysme. Dès que cette menace plane, il faut tenir le spectateur en haleine et lui faire partager les émotions de l'acteur photographié sur l'écran et qui vit dans l'attente de l'événement qui le menace.

Il est également nécessaire que le spectateur éprouve de la sympathie pour le personnage qui est en danger ; même si ce dernier ignore la menace qui pèse sur lui. Un exemple élémentaire illustrera ma démonstration. Deux personnes ignorent qu'une bombe est cachée dans la pièce où elles se trouvent et que l'engin va exploser. Il est indispensable que le spectateur sache où se trouve la bombe et qu'elle va exploser ; mais les personnages qui seront les victimes du drame doivent tout ignorer du sort qui les menace.

Enfin, il y a une règle qu'il faut également observer dans le jeu du suspense : le spectateur qui est crispé par l'émotion considérable que lui cause le suspense doit être soulagé de son angoisse au moment crucial du drame. Son épreuve n'étant que temporaire, il en gardera un souvenir agréable semblable à celui que peut laisser une promenade sur une mer un peu agitée.

A MARY GRANT, INOUBLIABLE « HÉLÈNE », AVEC ADMIRATION

Boileau - Narcejac et Frédéric Valmain

acte 1

L'action se déroule à Lyon, entre 1941 et 1943, pendant l'occupation allemande.

Ce détail n'a d'ailleurs qu'une importance relative dans l'histoire proprement dite.

Décor unique.

1° Au centre de la scène, un couloir étroit qui conduit à une porte vitrée qui donne dans le vestibule de l'appartement. On accède à ce vestibule (invisible au spectateur) par cinq marches d'escalier.

2° A droite de ce couloir, une salle à manger très poussiéreuse et démodée. Une table ovale recouverte d'un tapis rouge passé, à lourdes franges. Un piano ancien. Une suspension rococo, encombrée de perles multicolores éclaire faiblement cette pièce. Au fond, une alcove, avec un divan, et masquée par une tenture de même couleur que le tapis de table. Une fenêtre cachée par un rideau qui empêche la lumière de filtrer au dehors.

3° A gauche, à l'avant-scène, une chambre, celle de Gervais, un divan, une table recouverte d'un tapis vert, des chaises, etc.

L'ensemble du décor, avec ce corridor, ses pièces exiguës, ses draperies fanées, ses fenêtres condamnées doit donner une impression irrespirable d'étouffement.

Les éclairages de la pièce doivent être très roses et indirects... des coins obscurs, des ombres mouvantes, etc.

Partout, dans le couloir, la salle à manger, la chambre de Gervais, accrochés aux murs des portraits d'ancêtres immenses, un peu déplacés dans cette maison.

Tableau 1

scène 1

HELENE, *puis* AGNES

Le soir. Hélène est seule en scène dans la salle à manger, elle tricote avec une certaine nervosité. C'est une femme de 40 ans. La douceur de son visage contraste avec la sévérité de sa toilette : elle porte en permanence une robe de jersey noir, montante, ses cheveux blonds sont tirés dans un chignon austère.

Au lever du rideau, la T.S.F., de très ancien modèle, fait entendre un bruit assourdissant : la retransmission d'un impétueux discours de Hitler.

Un temps, puis Hélène se lève, manifestant un certain agacement, et va éteindre le poste. Le silence qui succède à ce tonitruant déluge de paroles est pesant. Hélène va reprendre sa place et se remet à tricoter. L'horloge de la cathédrale voisine fait retentir dans le silence de la nuit, onze coups... Hélène maugrée entre ses dents : « Onze heures ! Elle n'est toujours pas rentrée... C'est incroyable ! »

Un temps assez bref, puis du dehors parviennent les bruits d'une patrouille allemande... Des pas qui résonnent dans la nuit, le claquement sinistre et précipité des bottes cloutées, des voix en allemand, coups de sifflets stridents, etc. Inquiète, Hélène se dresse et écoute. Les bruits s'éloignent.

Agnès entre dans l'appartement, essoufflée ; elle tient un trousseau de clefs à la main. Agnès, la jeune sœur d'Hélène, est âgée de 25 ans au maximum, très jolie, le visage dévoré par de grands yeux étranges, elle n'a vraiment rien de commun avec Hélène. Ses robes sont aussi voyantes et négligées que celles de sa sœur sont strictes.

Sans accorder la moindre attention à Hélène, Agnès se dispose, après un vague salut ironique à l'adresse de celle-ci, à regagner sa chambre.

HÉLÈNE. Comme d'habitude, tu rentres après le couvre-feu... Tu te crois peut-être très forte, ma petite, mais j'ai bien peur qu'un beau soir tu te fasses prendre sans autre forme de procès...

AGNÈS, *d'une voix suave.* Comme d'habitude, ma grande sœur chérie, tu m'emm... ! (*Elle écarte Hélène de la porte et disparaît dans sa chambre.*)

HÉLÈNE. Si tu crois pouvoir t'en tirer par des grossièretés, tu te trompes !

(*Mais à ce moment, la sonnette de la porte d'entrée retentit. Hélène s'immobilise, le cœur battant. Agnès ne daigne pas se déranger. Un temps, puis Hélène se décide à aller ouvrir. Hélène, derrière la porte.*)

Qui est-ce ? Qu'est-ce que vous voulez ?

scène 2

HELENE, GERVAIS, *puis* AGNES

VOIX DE GERVAIS. Ouvrez !... Hélène, Hélène, ouvrez, je vous en prie...

(*Hélène, manifestant un trouble extrême, ouvre la porte d'entrée d'une main tremblante. Gervais apparaît : c'est un garçon de* 38 *ans, grand, maigre, les traits de son visage sont fins, émaciés, il est doué d'un charme insolite. Il porte des vêtements trop courts, salis, usagés. Il ne s'est pas rasé depuis plusieurs jours.*)

HÉLÈNE. Bernard ?... C'est vous ?

GERVAIS, *d'une voix douce et tremblante.* Oui, c'est moi...

HÉLÈNE. Mon pauvre ami ! Comme vous avez l'air fatigué !

GERVAIS. Ça va aller, maintenant... Jamais je n'aurais cru arriver jusqu'ici... Merci, Hélène. Vous permettez que je vous appelle Hélène ?

HÉLÈNE. Bien sûr, voyons... Vous savez que je n'ai jamais reçu vos photos, alors... Je vous regarde. Vous êtes bien tel que je vous imaginais... Et moi ? Vous ne devez pas me reconnaître... Les privations ! les soucis !... Toutes les femmes sont vieilles, maintenant...

GERVAIS. Comment pouvez-vous... ?

(*En parlant, elle le conduit dans la chambre. Il la suit en considérant avec ahurissement cet appartement insolite et irrespirable.*)

HÉLÈNE. Venez, je vais vous montrer la chambre qui vous attend depuis si longtemps, vous enlèverez tous ces vêtements mouillés... Je vais vous chercher un costume de mon père, une robe de chambre... Il avait à peu près votre taille... (*Elle lui fait soudain face et lui lance sur un autre ton.*) Et votre ami Gervais... qu'est-ce que vous en avez fait ?

GERVAIS, *d'une voix sourde.* Il est mort !

HÉLÈNE. Mort ?

GERVAIS. Un accident, un lamentable accident, je vous expliquerai...

HÉLÈNE. Le pauvre garçon !... Quel coup pour vous !

(*Ils sont dans la chambre : Hélène disparaît un moment dans le cabinet de toilette attenant à la pièce et revient portant un pyjama qu'elle dépose sur le lit.*)

GERVAIS. C'est étrange...

HÉLÈNE. Quoi, Bernard ?

GERVAIS. Il me semble vous connaître depuis toujours...

HÉLÈNE. Peut-être... Nous avons tellement pensé l'un à l'autre... Nous avons appris à nous connaître ! Les nombreuses lettres que nous échangeons depuis deux ans bientôt nous attachent bien plus profondément que...

GERVAIS. Vous avez raison, Hélène : vous devez toujours avoir raison !

HÉLÈNE. Qui sait !... (*Elle se dispose à quitter la chambre, sur le pas de la porte, elle dit encore :*) Pendant que vous ferez votre toilette, la salle de bains est à côté (*Elle indique la porte à droite.*) je préparerai une collation.

GERVAIS. Je ne veux pas piller vos provisions...

HÉLÈNE. Faites ce que je vous dis, et ne vous souciez de rien...

(*Elle sort, et se dirige vers la porte qui donne dans le reste de l'appartement. Gervais debout dans sa chambre, contemple avec un sourire ambigu les deux portraits qui sont accrochés de chaque côté de son lit. Hélène réapparaît aussitôt avec une robe de chambre d'homme ; elle frappe à la porte de Gervais ; celui-ci sursaute et dit.*)

GERVAIS. Oui...

HÉLÈNE. Puis-je entrer ?... Je vous apporte une robe de chambre...

GERVAIS. Je vous en prie... (*Il prend la robe de chambre.*) Merci. (*Hélène lui sourit, un peu troublée et va pour se retirer.*) Hélène !

HÉLÈNE, *le regarde interrogativement.* Oui ?

GERVAIS, *se ravisant.* Rien... Merci, Hélène.

(*Hélène entre dans la cuisine, invisible au spectateur, porte sur le couloir. Gervais disparaît dans le petit cabinet de toilette attenant à sa chambre, une porte recouverte d'une tapisserie de même motif que l'ensemble de la tapisserie de la chambre. Un temps assez court, on entend venant du cabinet de toilette un bruit de robinet. Gervais fait sa toilette. Agnès sort nonchalamment de sa chambre, elle est nue sous sa robe de chambre, elle entre dans la salle à manger et prend un paquet de cigarettes qui traîne sur un meuble, en allume une et met, sans plus de façons, le paquet dans sa poche. Hélène sort de la cuisine au moment où Agnès est entrée dans la salle à manger. Elle porte un plateau avec la collation pour Gervais. Elle entre dans la salle à manger, à la vue de sa sœur son visage se ferme, elle pose le plateau sur la table et ferme le peignoir d'Agnès assez sèchement.*)

AGNÈS. Qu'est-ce qui te prend ?

HÉLÈNE, *sèchement.* Tu me feras le plaisir désormais de te tenir décemment !... (*Elle lui enlève sa cigarette de la bouche et l'écrase rageusement dans un cendrier.*) Tu as l'air d'une fille !

AGNÈS, *surprise par le comportement d'Hélène, se réfugie dans le fond de la pièce.* Tu deviens folle, ma pauvre Hélène !

HÉLÈNE, *au premier plan, un peu calmée.* « Il » est arrivé !

AGNÈS. Qui ? Napoléon Bonaparte ?...

HÉLÈNE. Tu n'es pas drôle...

AGNÈS, *elle rallume une autre cigarette avec ostentation.* On fait ce qu'on peut... Je crois deviner... C'est...

HÉLÈNE. Bernard, oui...

AGNÈS. C'est merveilleux ! Moi qui commençais à m'ennuyer... Lyon est une ville sinistre, non ? Son ami Gervais l'accompagne sans doute ?

HÉLÈNE. Non... il... il est mort... Un accident !

AGNÈS. Un accident ? Comme c'est curieux... Curieux et navrant...

HÉLÈNE. Je compte sur toi pour lui faire une impression qui ne soit pas désastreuse... Je te le dis gentiment, mais une bonne fois pour toutes !

AGNÈS. Sois tranquille, ma chérie, je serai angélique... et c'est à travers mes cils pudiquement baissés que... (*Sur un autre ton.*) Il est bien ?

HÉLÈNE. Je ne vois vraiment pas en quoi ce détail peut t'importer !

AGNÈS. Simple curiosité... Il est arrivé facilement à Lyon ?

HÉLÈNE. Je ne sais pas ! Je ne sais rien... Il fait sa toilette. Il était dans un état ! Dans un moment, je pense qu'il pourra nous raconter le détail de son évasion...

AGNÈS. Comme c'est excitant...

HÉLÈNE. En tout cas, je te conseille charitablement de

rester à ta place... Dans le fond, nous ne connaissons pas ce garçon, et tes... disons : tes excentricités pourraient le mettre mal à l'aise, ce que je ne veux en aucun cas !

AGNÈS, *doucereuse.* Mais je t'ai déjà dit...

HÉLÈNE. Je sais, mais je te connais...

AGNÈS, *ironique.* Tu me fais beaucoup de peine...

HÉLÈNE. Tant pis !...

(*Sans plus s'occuper d'elle elle dispose le couvert de Gervais sur la table. Agnès la regarde en fumant voluptueusemnet comme pour la narguer. Un temps.*)

AGNÈS. Tu es parfaite... Tu es toujours parfaite, mais un peu trop, remarque bien, et le rôle de la tendre marraine de guerre qui se prépare à gâter son petit soldat te va comme un gant... J'en pleurerais !... La guerre a de bons côtés, dans le fond, n'est-ce pas ? Elle permet des choses qui ne peuvent absolument être faites en temps de paix... Comme de recevoir un beau garçon mal rasé, en pleine nuit, dans le sein d'une famille bien pensante de Lyon, une bonne petite famille qui a eu sa petite dose de « malheurs », juste ce qu'il faut pour avoir l'air bien convenable... C'est fou ce que tu peux avoir l'air convenable !

HÉLÈNE. Tu veux te taire... On n'entend que toi, c'est assommant à la longue !

(*Pendant le début de la dernière réplique d'Agnès, Gervais sort du cabinet de toilette, il porte la robe de chambre que lui a apportée Hélène, il sort de sa chambre. En entendant les voix des deux sœurs dans la salle à manger, il s'immobilise pour les écouter, mais Hélène l'a aperçu par la porte entrebâillée.*)

Entrez, Bernard... (*Elle jette un coup d'œil à Agnès.*) Entrez, que je vous présente à ma sœur Agnès...

GERVAIS. Je vous dois des remerciements, Mademoiselle, sans vous je risquais de passer la nuit dehors...

HÉLÈNE. Que voulez-vous dire, Bernard ?

GERVAIS. J'étais en fort mauvaise posture, blotti contre la porte cochère de votre maison... Impossible d'entrer sans clef, et avec toutes ces patrouilles, je pouvais me faire cueillir bêtement, si près du but... et sans mademoiselle votre sœur...

AGNÈS, *doucement.* Je m'appelle Agnès !

GERVAIS. Et sans... Agnès...

HÉLÈNE, *assez sèchement.* Je vois... Ma sœur s'était attardée chez des amis, elle est imprudente ; elle devrait savoir pourtant que les Allemands ne plaisantent pas...

GERVAIS. Sans doute, mais je dois égoïstement reconnaître que ce fut providentiel pour moi, qu'elle se soit attardée chez ses amis ce soir justement... J'ai pu me faufiler à ses trousses quand elle ouvrit la porte fatidique ! (*Il sourit.*) Je ne devais pas être très rassurant... n'est-ce pas ? J'ai dû vous faire une peur épouvantable...

AGNÈS. Je n'ai jamais peur...

GERVAIS, *il rit.* Vous avez de la chance !

HÉLÈNE, *un peu agacée.* Va te coucher, maintenant, demain tu seras encore souffrante si tu veilles !

(*Agnès tend son front à Hélène qui y dépose un baiser ; elle se tourne vers Gervais et murmure.*)

AGNÈS. Bonsoir... (*Elle quitte la salle à manger et se dirige vers la porte de sa chambre ; elle claque ostensiblement sa porte, mais n'y pénètre pas ; les pieds nus, elle va se blottir derrière la porte de la salle à manger, dans le couloir, pour surprendre leur conversation.*)

GERVAIS, *chuchotant.* Quel âge a-t-elle ?

HÉLÈNE. Vingt-quatre ans.

GERVAIS. Elle est charmante !

HÉLÈNE. Charmante, oui... Mais elle me cause bien du souci... Désirez-vous prendre quelque chose, maintenant, vous devez mourir de faim... ? Nous bavarderons après...

GERVAIS. Je suis confus de vous donner tant de mal.

HÉLÈNE, *lui avance une chaise, il s'assied, elle reste debout pour le servir.* Asseyez-vous !

GERVAIS, *à la vue du plateau chargé de victuailles.* Comment ? Des sardines à l'huile ! Du jambon ! De la viande froide ! Mais c'est de la folie !

HÉLÈNE, *avec un vague sourire.* Mangez à votre faim, nous connaissons des gens, à la campagne, qui nous ravitaillent... (*Elle lui sert un verre de vin.*) Mâchez tranquillement vos aliments, Bernard, vous allez vous rendre malade... Nous avons tout le temps, maintenant ! (*Il lui sourit, la bouche pleine, faisant un geste comme pour dire « ne vous en faites pas ».*) Comme vous avez l'air jeune !

GERVAIS. J'ai trente-huit ans pourtant...

HÉLÈNE. Vous avez couru beaucoup de dangers ?

GERVAIS. Pas trop... Le plus difficile a été pour nous de sortir de ce maudit stalag, avec les patrouilles, les chiens... Le reste n'a été qu'un jeu d'enfant... Enfin, c'est une façon de parler ! Je connaissais là-bas un entrepreneur qui nous a cachés dans un wagon de marchandises à destination de Lorient... A Besançon, nous avons trouvé un train portant l'indication « Lyon », c'est aussi bête que ça !... « Lyon, la terre promise ! » Tout le monde descend !

HÉLÈNE. Et votre ami Gervais ?

GERVAIS. Gervais ?... Il n'a vraiment pas eu de chance ! Il a été renversé par un wagon en manœuvre, au moment où nous traversions les voies... Il a été tué sur le coup !

HÉLÈNE. J'aurais été heureuse de le connaître ; tout cela est bien triste... Quelle malchance, si près du but ! Je tremble à l'idée que vous, Bernard, vous auriez pu... C'était un garçon plein d'avenir, d'après ce que vous m'aviez écrit !

GERVAIS. Oui... je crois... Il écrivait dans les revues... Il faisait du théâtre, c'était très difficile de lui arracher des confidences ; il était taciturne et renfermé. Je n'en ai jamais su très long sur son compte... (*Hélène remplit de nouveau le verre de Gervais.*) Là... là, merci... Vous allez me faire tourner la tête!

HÉLÈNE. Quelle importance, tout est fini, maintenant...

GERVAIS. Pour nous, tout commence, ma chère Hélène...

HÉLÈNE. Qui sait ?... Vous avez suffisamment mangé ? Ou désirez-vous autre chose ? Un café ?

GERVAIS. Vraiment non...

HÉLÈNE. Une cigarette ?...

(*Elle prend un paquet de cigarettes dans un tiroir et un briquet et les lui donne. Il regarde le paquet.*)

GERVAIS. Des américaines ! Je ne pense pas que vous ayez pu vous les procurer à la campagne ! (*Il rit.*)

HÉLÈNE. Certainement, fumez et ne vous préoccupez pas de la provenance de ces cigarettes...

GERVAIS. Je m'exécute sans discuter avant que ce mirage ne s'évanouisse... des américaines ! Je n'en ai pas fumé depuis la guerre... (*Il allume voluptueusement une cigarette. Un temps, puis très doucement.*) Merci... Je suis heureux d'être chez vous, de vous connaître...

HÉLÈNE, *un peu gênée.* Parlons d'autre chose !

GERVAIS, *il montre le piano.* Vous êtes musicienne ?

HÉLÈNE. Oui... Je donne même quelques leçons... pour me distraire, mais de votre chambre vous n'entendrez rien... Enfin presque rien !

Gervais. Dommage ! J'aime beaucoup la musique. J'ai même fait du piano quand j'étais gamin.

Hélène. Vous avez fait du piano ? Pourquoi ne me l'avez-vous jamais écrit ?

Gervais. Oh ! c'est un si petit détail !

(A ce moment, Agnès qui a écouté toute la scène fait craquer le parquet, Hélène sursaute, se lève et va ouvrir la porte.)

Hélène. Eh bien ! entre, tu vas attraper froid ! C'est très malsain d'écouter aux portes !

Agnès. Mais je n'écoutais pas...

Hélène. Ne te fatigue pas... (*A Gervais.*) Elle est insupportable ! D'ailleurs, je pense qu'il est temps que nous allions tous nous coucher !

Gervais, *il se lève.* Comme il vous plaira, je doute qu'il faille me bercer cette nuit, après cette journée fertile en émotions de toutes sortes.

(Il a un tendre regard vers Hélène, celle-ci, troublée, détourne la tête. Ils quittent la pièce. Agnès, sans un mot, gagne sa chambre et pour de bon, cette fois, Hélène ouvre la porte de la chambre de Gervais, allume la lumière. Gênée de se trouver seule avec Gervais dans cette chambre, elle murmure.)

Hélène. Vous voilà chez vous...

Gervais, *il se plante, dos au public et face aux deux portraits d'une autre époque, de chaque côté de son lit.* Il serait peut-être séant, ma chère Hélène, que vous me présentiez à ces deux belles personnes avec qui je dois partager cette chambre...

Hélène, *avec un léger sourire.* Ma grand-mère et mon arrière-grand-mère... Avant ses nombreux revers de fortune, ma famille habitait un somptueux château, près de la ville. Nous avons dû tout vendre à la mort de mes parents... pour payer les dettes que mon père avait laissées s'accumuler de son vivant... Mais je n'ai pu me résoudre à me séparer de tous ces tableaux... Ils sont un peu déplacés dans cet appartement, je vous l'accorde, et je comprends que vous vous moquiez, mais c'est tout ce qui nous reste d'un passé, certes, plus reluisant que notre situation présente...

Gervais. Qu'allez-vous imaginer, Hélène ? Je ne me moque pas de ces dames du temps passé, je les trouve charmantes... Et je suis sûr de faire très bon ménage avec elles...

Hélène. Je l'espère... Bonsoir, Bernard !

Gervais, *il lui prend les deux mains, lui faisant face, il la regarde très tendrement.* Bonsoir, Hélène !

(Effarouchée par la tournure légèrement trouble que prend leur entretien, Hélène se dégage en rougissant et dit d'une voix rauque avant de sortir.)

Hélène. Faites de beaux rêves, Bernard !...

(Et après avoir fermé la porte de la chambre, elle s'éloigne dans le couloir d'un pas précipité, et disparaît dans sa chambre. A l'horloge de la cathédrale voisine s'égrènent les douze coups de minuit. Gervais qui a regardé s'enfuir Hélène avec une pointe d'ahurissement amusé, sursaute et défait lentement le cordon de la robe de chambre, l'air soudain soucieux et la lumière décroît doucement sur le premier tableau.)

Tableau 2

scène 1

GERVAIS, *seul, puis* HELENE

Entre les deux tableaux, un « fondu cinématographique », seule la chambre de Gervais s'allume d'une manière bizarre — une lumière verdâtre — celui-ci se tourne et se retourne sur son lit, en proie à un cauchemar fantastique : Enregistrement sur magnétophone.

La voix lointaine d'Hélène « Faites de beaux rêves Bernard, faites de beaux rêves, faites de beaux rêves, faites de beaux rêves... » La voix se brise à la manière d'un disque usé, insensiblement, ce bruit lancinant se transforme en halètement sourd d'une locomotive qui démarre, des cris gutturaux en allemand, le bruit grandissant de cette locomotive qui, en passant sur la scène, virtuellement, prend une amplitude extrême, le bruit s'éloigne... les premières mesures, au piano, de la Grande Polonaise *de Chopin, sur un fond très estompé du halètement fantasmagorique de la machine en marche. La musique va crescendo, le bruit du train en marche de même, et finit par couvrir la musique... Le crépitement des applaudissements d'une salle de concert en délire, des « bravos » : « Bravo ! bravo ! bravo ! »...*

Très doucement, les deux portraits accrochés de chaque côté du lit de Gervais s'éclairent curieusement, les peintures s'estompent et disparaissent pour laisser la place, dans les cadres vides, aux visages énigmatiques des deux sœurs. Les deux tableaux étant peints sur un fin grillage, il suffit aux deux actrices de se placer, pour obtenir cet effet, de l'autre côté du décor, derrière les grillages et d'éclairer violemment leurs visages avec des lampes de poche.

Plus simplement, on peut aussi se contenter de faire apparaître les deux femmes immobiles au centre du décor, baignées dans une lumière fantomatique.

Les « bravos » de la foule dégénèrent en un hurlement humain qui se transforme à son tour en un hurlement lugubre de sirène d'alerte... ce hurlement s'éloigne, un silence, puis, dans ce silence, les deux femmes se mettent à parler d'une voix lointaine. Leurs répliques s'échangent de plus en plus rapidement.)

Agnès. Bravo ! Bien joué ! Gervais, bien joué !

Hélène. Qu'est-ce que tu racontes ?

Agnès. Je dis « Bravo Gervais, bien joué ! »

Hélène. Gervais est mort, tu ne sais plus ce que tu dis !

Agnès. Regarde-le...

Hélène. Eh bien ?

Agnès. Tu ne vois rien ?

Hélène. Je vois Bernard, c'est Bernard que j'attendais...

Agnès. Regarde ses mains, des mains d'artiste... Ber-

nard est un paysan, il a, ou plutôt il avait, des mains lourdes, caleuses !

HÉLÈNE. Comment peux-tu savoir ?

AGNÈS. Tu te refuses à admettre la vérité, la criante vérité... Celui-là n'est pas l'homme que tu attendais, c'est un imposteur !

HÉLÈNE. Tu délires, ma pauvre Agnès !

AGNÈS. Un imposteur... et peut-être un assassin !

(Elle éclate brusquement d'un rire hystérique. Ce dialogue est interrompu par le bruit déchirant d'une locomotive en marche.)

(Hagard, dans un éclairage sinistre, Gervais se dresse à demi sur son lit. On entend alors les répliques suivantes :)

VOIX DE GERVAIS. Bernard... mon pauvre vieux !

VOIX DE BERNARD, *léger accent paysan.* Je suis foutu... *(Il halète.)* Je vais crever... c'est pas d'veine !

VOIX DE GERVAIS. T'en fais pas, je vais chercher du secours...

VOIX DE BERNARD. Pour qu'ils te remettent la main dessus... Laisse-moi. Prends mon portefeuille, mes papiers, tout, va là-bas, elle te cachera... Attention aux patrouilles, ne cours pas. Ils te tireraient dessus. Tu dis à Hélène... Tu lui diras... Tu lui diras...

(Epuisé, il retombe sur son lit. Eclairage normal : c'est le matin. Hélène sort de sa chambre et se dirige vers la porte de Gervais, portant un plateau sur lequel est disposé un petit déjeuner très copieux. Avant de frapper, elle écoute attentivement à la porte, et frappe une première fois. Gervais ne répond pas d'abord, elle frappe une seconde fois, encore sans aucun effet ; vaguement inquiète, elle se décide à ouvrir timidement la porte. Elle s'arrête sur le pas de la porte, interdite. Gervais ne bouge pas, elle se décide.)

HÉLÈNE, *doucement.* Bernard !

GERVAIS. ...

HÉLÈNE, *plus fort.* Bernard !

GERVAIS. Bernard ?... *(Reprenant ses esprits.)* Ah... oui, Bernard... Excusez-moi... Bonjour, Hélène !

HÉLÈNE. Bonjour, Bernard ! *(Elle pose le plateau sur le petit guéridon.)* Avez-vous bien dormi ? Etes-vous bien reposé ?

(Elle prend un journal sur le plateau.)

On parle déjà de votre ami dans le journal, sans donner de détails... Lisez, en page 3... le petit entrefilet, en bas, à gauche...

(Il prend vivement la feuille et marmonne, on n'entend que la fin de l'article.)

GERVAIS, *lisant.* « La mort paraît accidentelle, bien que l'hypothèse d'un crime ne soit pas à écarter. » *(Il repose le journal.)* Pauvre Gervais !

HÉLÈNE. Les gens sont devenus méfiants, avec les événements, on ne peut plus croire aux accidents... Buvez votre café, pendant qu'il est chaud...

GERVAIS, *il obéit.* Hélène, faisons le point : je ne veux pour rien au monde vous rendre l'existence encore plus difficile, j'entends vous aider, je ne sais pas bien comment, mais il doit y avoir un moyen.

HÉLÈNE. Vous allez rester tranquille, je n'ai pas besoin de vous !

GERVAIS. Bien vrai ?

HÉLÈNE. Mais oui ! Le ravitaillement ne me donne pas trop de peine, et le ménage n'est pas votre affaire...

GERVAIS. Hélène, je suis extrêmement touché, vous savez... *(Il pose sa main sur la sienne qu'elle n'ose retirer, un peu tendue.)* Je dois vous remercier encore pour tout... pour vos lettres, vos colis...

HÉLÈNE. Cela c'est le passé... vous êtes là, Bernard.

GERVAIS. Je suis heureux d'être là... *(Il sourit doucement.)*

HÉLÈNE. Pourquoi souriez-vous ?

GERVAIS. Parce que je me sens à l'abri... parce qu'il me semble que j'ai un foyer, enfin !

HÉLÈNE. C'est vrai, ce que vous dites ? Ce n'est pas pour me faire plaisir ?

GERVAIS. Oh ! Hélène, comment pouvez-vous ?

HÉLÈNE. Oui, je sais que votre vie a été assez difficile !

GERVAIS. Peut-être pas difficile, mais laborieuse et solitaire... J'ai beaucoup travaillé pour monter mon affaire. Mes parents n'étaient plus là pour m'aider... Mon oncle a été très chic, mais il ne venait en France que tous les deux ou trois ans...

HÉLÈNE. Vous avez des nouvelles ?

GERVAIS. Non... J'ai bien peur qu'il ne soit mort le pauvre ! Il avait une maladie de foie inguérissable...

HÉLÈNE. Et vous n'avez pas essayé de renouer avec votre sœur ?

GERVAIS. Non et je ne veux plus la voir ! Jamais !

HÉLÈNE. Pourquoi ?

GERVAIS. Parce que Julia... c'est une fille que je n'aimerais pas vous présenter. Comprenez-vous ?

HÉLÈNE. Oui... Dans chaque famille, il y a une brebis galeuse...

(Le téléphone, placé dans la salle à manger, se met à sonner avec insistance. Hélène ne semble pas s'en apercevoir.)

HÉLÈNE. Je vous imaginais autrement...

GERVAIS. A cause de mon métier ?

HÉLÈNE. Sans doute. Je vous voyais beaucoup plus grand, beaucoup plus...

GERVAIS, *il éclate de rire.* Comme un bûcheron ?

HÉLÈNE, *avec une confusion un peu désuète.* Je suis idiote...

(Le téléphone sonne toujours, sans qu'Hélène se dérange.)

GERVAIS. Le téléphone ?

(Agnès sort de sa chambre et va répondre au téléphone, elle est habillée de sa robe de chambre du tableau précédent, elle a, avant de pénétrer dans la salle à manger, un regard curieux vers la porte entrebâillée de la chambre de Gervais.)

HÉLÈNE. C'est pour Agnès, ne faites pas attention... Il sonne souvent ! *(Elle a un geste comme pour dire : « Taisons-nous » et prête l'oreille.)*

scène 2

LES MÊMES *(dans la chambre de Gervais)*
AGNES *(dans la salle à manger)*

AGNÈS, *au téléphone.* Allô ! oui ?... Vous ne pouvez pas venir ce matin... Ah ! Bon... dommage ! Je me sens très bien ce matin... Pouvez-vous mardi ? A la même heure, oui... Très bien... Oui... Ne pensez pas trop ! Oui... à mardi ! Au revoir.

(Elle raccroche et retourne dans sa chambre. Hélène attend qu'elle ait fermé sa porte pour reprendre une attitude normale.)

scène 3

HELENE, GERVAIS

GERVAIS. Vous avez des regrets ?

HÉLÈNE. Des regrets ?

GERVAIS. Oui... Vous regrettez l'homme des bois ?

HÉLÈNE, *avec enjouement.* Pas le moindre regret ! (*La sonnerie de la porte d'entrée se fait entendre, Hélène se lève et soupire.*) Ça, c'est pour moi !

GERVAIS. Hélène...

HÉLÈNE. Mangez ! reposez-vous ! Vous en avez le plus grand besoin...

(*Elle sort et va ouvrir la porte d'entrée, on entend des bruits de voix étouffés.*)

scène 4

GERVAIS, *puis* AGNES

Gervais se saisit du journal et considère l'article concernant la mort de « Gervais ».

(*Enregistrement sur magnétophone.*)

« VOIX DE BERNARD. Eh bien ! mon pauvre Gervais, te voilà dans de beaux draps ! Ton mensonge se referme sur toi comme une pieuvre ! Te voilà condamné à être Bernard à perpétuité... Tu es Bernard! Tu es Bernard ! Si tu dis la vérité maintenant, personne ne voudra plus croire à ma mort accidentelle... Tu es Bernard, mon pauvre vieux, si tu veux sauver ta peau tu es Bernard ! Il n'y a pas à sortir de là !

GERVAIS, *il murmure.* Bien sûr que je suis Bernard ! Pourquoi pas ? Je suis Bernard !

(*A ce moment la sonnerie du téléphone se fait entendre de nouveau, l'arrachant à sa méditation, il écoute. Agnès sort de nouveau de sa chambre, et se dirige sans se presser vers l'appareil.*)

AGNÈS, *au téléphone.* Allô ? Oui ! C'est moi... Un rendez-vous... oui... non, pas à trois heures... un peu plus tard... Cinq heures ? C'est entendu, je vous attendrai... (*Elle raccroche.*)

(*Pendant toute la fin de ce tableau, on entendra, en fond sonore, un piano, dans le fond de l'appartement, touché par une main malhabile. C'est Hélène qui donne une leçon de piano.*

Pendant qu'Agnès téléphonait, Gervais s'est levé et se place sur le pas de sa porte. Agnès l'aperçoit au moment où elle sort de la salle à manger pour réintégrer sa chambre.)

AGNÈS. Bonjour... Vous avez bien dormi ?

GERVAIS. Admirablement ! Bonjour, Agnès !

AGNÈS, *elle a un rapide coup d'œil en direction du fond de l'appartement où se déroule « la leçon » de piano », puis se décide.* Vous permettez que je vous tienne compagnie ?

GERVAIS. Avec plaisir...

AGNÈS. Offrez-moi l'hospitalité, nous serons plus tranquilles dans votre chambre pour bavarder !

(*Gervais s'efface, elle entre dans la chambre en le frôlant, son peignoir entrouvert sur ses seins.*)

GERVAIS, *il indique d'un geste l'endroit d'où parvient la musique.* C'est votre sœur ?

AGNÈS. Oui, elle donne des leçons. (*Elle a un rire ambigu.*) Il faut bien vivre !

GERVAIS. Mais pourtant...

AGNÈS. Allez, vous comprendrez vite... Vous déjeuniez ?

GERVAIS. Oui... J'ai fini !

AGNÈS, *elle inspecte le plateau.* J'espère qu'elle ne vous a pas laissé crever de faim ?

GERVAIS. Je n'ai jamais vu autant de victuailles réunies pour un seul homme...

AGNÈS, *elle beurre une biscotte.* Vous permettez ?... Je suis gourmande... Pas vous ? Vous ne mangez plus ?

GERVAIS. Non merci ! Je n'ai pas faim !

AGNÈS, *elle s'allonge à demi sur le lit défait de Gervais d'une manière assez suggestive et se met en devoir de grignoter sa biscotte qui fait un bruit agaçant.* Ne vous gênez pas pour moi... (*Et comme il reste debout, à la regarder, elle lui lance en le regardant dans les yeux.*) Asseyez-vous, vous me donnez le vertige...

GERVAIS, *il s'assied dans une bergère, un peu gêné.* Vous donnez des leçons, vous aussi ?

AGNÈS, *elle a un petit ricanement rauque.* C'est drôle que vous me posiez cette question... Oui, je donne des leçons, si on veut.

GERVAIS. Voilà pourquoi il y a deux pianos...

AGNÈS. Deux pianos ?

GERVAIS. Oui, j'ai vu hier soir un piano dans la salle à manger. Avec celui que nous entendons, cela fait deux pianos !

AGNÈS. Ah ! le piano de grand-père... Nous n'y touchons pas, c'est un souvenir de famille... Moi, je n'ai vraiment pas la tête de la demoiselle qui « fait » du piano... (*Un temps.*) Ainsi, vous êtes le filleul de guerre de ma sœur bien-aimée ? Ce que ça peut être amusant !

GERVAIS. J'avoue ne pas voir le côté comique de la situation...

AGNÈS. Non, vous ne pouvez pas voir encore. Vous ne connaissez pas Hélène, évidemment... Ainsi, elle vous a parlé de moi dans une de ses lettres... Je serais bien curieuse de...

GERVAIS. Oh ! très vaguement...

AGNÈS. Le contraire m'eût étonnée...

GERVAIS. Dois-je comprendre que vous ne vous entendez pas bien toutes les deux ?

AGNÈS. Oh si ! Nous ne sommes pas toujours d'accord, mais... Hélène est tellement raisonnable ! (*Elle prononce le dernier mot avec une telle emphase, que Gervais sourit.*) Vous n'êtes pas un filleul comme les autres...

GERVAIS. Pourquoi ?

AGNÈS. Un filleul, ça fait godiche, vous ne trouvez pas ?

GERVAIS. Je suis bien content de ne pas avoir l'air godiche... Est-ce que votre sœur vous parlait de moi quelquefois ? Puisque nous avons décidé de ne pas avoir de secrets l'un pour l'autre...

AGNÈS. Vous allez vite, vous !

GERVAIS. Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire...

AGNÈS. Oui. Elle ne pouvait faire autrement car c'était moi, souvent, qui remontais le courrier. Mais elle m'en disait le moins possible. Et votre ami Gervais, qu'est-ce qu'il est devenu exactement ?

GERVAIS. Il est mort... bêtement, au moment où nous arrivions à Lyon : il a été surpris par un wagon qui manœuvrait...

(*Elle se tait pensivement, puis lui demande à brûle-pourpoint, sans le regarder.*)

AGNÈS. Est-ce que vous êtes croyant ?

GERVAIS, *après une imperceptible hésitation.* Oui... Il me semble que nous ne devons pas mourir tout entiers. Ce serait trop injuste.

AGNÈS. Vous avez raison... Vous l'aimiez bien, n'est-ce pas ?

GERVAIS. Oui !

AGNÈS. Alors, il n'est peut-être pas loin de nous.

(*Un peu mal à l'aise, Gervais allume une cigarette, après en avoir offert une à Agnès.*)

Quel âge avait-il ?

GERVAIS. Nous étions à peu près du même âge...

AGNÈS. Marié ?

GERVAIS. Voyons, Agnès, qu'est-ce que ça peut vous faire puisqu'il est mort ! Oui... je crois... il avait été marié... peu de temps... Je n'en sais pas davantage. Il ne se livrait guère, vous savez.

(*Le piano se met à jouer une sonate de Mozart. C'est Hélène qui joue, avec une technique solide. Son élève essaye de jouer après elle le morceau. Gervais soupire d'agacement.*)

AGNÈS. C'est comme ça toute la sainte journée ! On s'habitue... Qu'est-ce que vous allez faire tout seul ? Vous connaissez Lyon ?

GERVAIS. Très mal !

AGNÈS. Vous pourriez peut-être sortir ?

GERVAIS. Hum ! C'est risqué.

AGNÈS. Pourquoi ? Personne ne vous recherche. Je vous trouverai un imperméable dans les affaires de mon père.

(*A ce moment, la sonnerie de l'entrée se fait entendre, Agnès se lève comme rappelée à la réalité.*)

AGNÈS. C'est pour moi !... Excusez-moi, Bernard.

GERVAIS. Je vous en prie...

(*Agnès se dirige vers le vestibule et disparaît. Gervais sort de sa chambre et s'apprête à aller dans la salle à manger, mais il s'immobilise brusquement dans le couloir, intrigué. Par la porte vitrée du vestibule, le dialogue suivant lui parvient.*)

« UNE VOIX DE FEMME, *qui sanglote.* Le pauvre petit... quand je pense... Le pauvre... Il était tout froid, tout blanc... Quand je pense.

AGNÈS. Il est heureux... La dernière fois je l'ai vu sourire comme un petit ange !

« UNE VOIX D'HOMME, *bouleversé par le désespoir.* Allons.. allons... Calme-toi. Tu vois bien, il est bien plus heureux là où il est, tu as entendu ce que vient de dire mademoiselle !

« LA VOIX DE FEMME. Je sais bien... Je sais bien... Il avait l'air de dormir... il souriait doucement...

AGNÈS. Allez, ne pleurez plus, nous allons le voir. Venez...

(*Gervais s'est avancé, de plus en plus intrigué, près de la porte vitrée au fond du couloir. Il écoute, tendu, sans prendre garde... La musique s'est tue sans qu'il s'en aperçoive. Hélène sort de sa chambre et s'immobilise à sa vue, elle est derrière son dos.*)

HÉLÈNE, *glaciale.* Vous cherchez quelque chose, Bernard ? (*Gervais sursaute et la regarde sans comprendre.*) Venez, ne restons pas là...

(*A ce moment Agnès paraît sur le seuil de la porte et dit.*)

AGNÈS. Entrez... dans ma chambre, nous serons plus tranquilles.

(*Elle s'arrête interdite en voyant Gervais, et la lumière s'éteint brusquement.*)

Tableau 3

scène 1

HELENE, GERVAIS

Du cabinet de toilette attenant à la chambre de Gervais on entend un bruit de douche. Gervais apparaît dans sa chambre, ruisselant d'eau, dans un peignoir de bain. Il s'essuie les cheveux avec une serviette, il aperçoit un journal sur le petit guéridon, il s'assied sur la bergère et se met à lire. Hélène entre dans la chambre de Gervais dont la porte était entrebâillée, elle s'avance à pas de loup, il ne l'entend pas, un peu contractée, un sourire contraint flottant sur ses lèvres crispées, elle lui passe la main dans les cheveux. Il laisse tomber lentement son journal, et, sans se retourner, il se laisse faire... Elle se baisse, comme prenant son courage à deux mains et l'embrasse dans le cou avec une sorte de maladresse... Honteuse, elle va pour fuir, il se retourne alors et la retient, très émue, elle comprime les battements de son cœur de ses deux mains serrées convulsivement sur sa poitrine.

GERVAIS. Hélène !

HÉLÈNE. Taisez-vous, Bernard, je vous en supplie... Taisez-vous !

(*Il se lève et la prend dans ses bras. Sa tenue, l'eau qui ruisselle sur son visage contrastent avec la robe austère et presque lugubre d'Hélène.*)

GERVAIS. Mais pourquoi... Hélène... Nous avons tant de choses à nous dire, au contraire.

HÉLÈNE. Je vous en supplie... Je suis folle... Excusez-moi. Je suis folle... (*Elle se dégage.*) Parlons d'autre chose...

GERVAIS. Comme il vous plaira...

HÉLÈNE, *elle lui tend une petite clef.* Voici votre clef, Bernard... J'ai longuement pesé le pour et le contre, mais j'ai finalement pensé que vous n'avez rien à redouter... Vous pourrez sortir librement... Voilà quinze jours que vous êtes ici, et vous avez dû vous ennuyer tout seul... Nous ne pouvons malheureusement pas être toujours là...

GERVAIS. Merci... (*Il lui prend la main.*) Merci... Vous êtes adorable, Hélène.

HÉLÈNE. Il y a des locataires dans la maison, Bernard.

Je préférerais qu'ils ne vous rencontrent pas dans l'escalier...

GERVAIS. Pourquoi ?

HÉLÈNE. Ils pourraient s'étonner... Ils savent que nous vivons toutes les deux... Vous comprenez ? Dans notre situation, les commérages...

GERVAIS, *un peu irrité.* Je ne vois vraiment pas pourquoi...

HÉLÈNE Attendez il y a un moyen... Le matin, de neuf à onze heures, la maison est pratiquement déserte... Et puis le soir, vers six heures, quand tout le monde est rentré...

(*Il l'attire doucement contre lui, passant sa main autour de sa taille et posant ses lèvres sur ses cheveux, il chuchote.*)

GERVAIS. Si l'on vous interroge, vous répondrez que je suis votre fiancé... est-ce que ce n'est pas un peu vrai ?

(*Prise d'une impulsion subite, affolée et maladroite, elle lui prend le visage dans les mains et s'écrie d'une voix blanche.*)

HÉLÈNE. Il ne faut pas qu'elle sache... Bernard ! vous m'entendez ! Plus tard... je lui expliquerai moi-même !

GERVAIS. Mais Agnès n'est pas...

HÉLÈNE, *subitement.* Qu'est-ce que vous faites, tous les deux, quand je ne suis pas là ?

GERVAIS. Mais... rien... nous bavardons un peu...

HÉLÈNE. Jurez-moi que vous m'avertirez si...

GERVAIS. Que craignez-vous ?

HÉLÈNE. Ah ! Je suis folle, Bernard, elle dispose de moyens que je n'ai pas... que je n'aurai plus jamais!

(*Agnès se glisse doucement dans le couloir, la porte de sa chambre grince légèrement ; Hélène s'écarte brusquement de Gervais, lui fait un signe comme pour dire « ne bougez pas, la voilà qui vient », et d'un ton enjoué et naturel, assez fort pour être entendu.*)

Vous pourrez sortir, Bernard, vous promener un peu, vous êtes un homme libre, maintenant !

(*Elle va jeter un coup d'œil dans le couloir, mais Agnès qui se méfie rentre vivement dans sa chambre.*

Hélène retourne près de Gervais. Pendant ce jeu de scène on a entendu la voix de Bernard au magnétophone qui ricane.)

« VOIX DE BERNARD. Un homme libre !... C'est à mourir de rire ! Un homme libre !

HÉLÈNE. Ce n'est rien... (*Gervais esquisse le geste de la prendre de nouveau dans ses bras.*) Non... Bernard, le charme est rompu... elle va venir...

GERVAIS, *à bout de patience.* Mais, enfin... que craignez-vous ? Agnès se doute bien que vous m'aimez!

HÉLÈNE, *avec une nuance d'effroi.* Oui, je crois qu'elle le sait, mais je ne voudrais pas qu'elle sache que je vous aime « comme ça » !

GERVAIS. Il n'y a pas deux façons d'aimer, Hélène...

HÉLÈNE. Je ne veux pas qu'elle me voie... c'est une enfant !

GERVAIS. Une enfant... dégourdie !

HÉLÈNE. Mais non. C'est une malade, Bernard. Je n'ai même pas osé lui parler de nos projets, tellement j'ai peur qu'elle soit jalouse... C'est moi qui l'ai élevée cette petite...

(*Il la prend de nouveau dans ses bras, elle se dégage avec une sorte de répulsion.*)

C'est mal ce que vous faites...

GERVAIS. Alors ne m'approchez pas, je suis homme... ne m'embrassez pas, ne me tentez pas !

HÉLÈNE. Oui... j'ai peut-être tort... mon pauvre Bernard, c'est si beau, cet amour ! Il ne faut pas le salir... Vous ne m'en voudrez pas trop ?

GERVAIS. Même si je désirais de toutes mes forces vous en vouloir, Hélène, je crois que cela me serait impossible !

HÉLÈNE. Tant mieux... Venez prendre une tasse de thé dans la salle à manger... Je vous laisse vous habiller... Il va falloir que j'aie une conversation sérieuse avec Agnès...

GERVAIS. A notre sujet ?... Vous avez changé d'avis ?

HÉLÈNE. Non... Vous verrez... de toute façon il est préférable que vous sachiez ! (*Avant de quitter la pièce, elle se retourne et dit.*) A propos, vous devriez bien écrire à Saint-Flour, pour votre extrait de naissance... nous en aurons besoin pour notre affaire!

GERVAIS, *il rit.* Notre affaire !... Vous avez de ces mots ! Soyez tranquille, je vais écrire...

(*Elle quitte la chambre et gagne la sienne au fond du couloir. Gervais va s'habiller dans le cabinet de toilette. On l'entend qui chante. Agnès quitte sa chambre et va dans celle de Gervais.*)

scène 2

AGNES, GERVAIS

Agnès pousse la porte entrouverte et va vers le cabinet de toilette.

AGNÈS. Vous avez l'air bien gai !

GERVAIS, *passe la tête dans l'entrebâillement de la porte.* N'entrez pas, malheureuse... Je suis nu comme l'enfant qui vient de naître !

AGNÈS. J'en ai vu d'autres, vous savez ? (*Elle allume négligemment une cigarette.*) C'est l'amour qui vous travaille à ce point ?

GERVAIS, *furieux.* Ecoutez, Agnès !

AGNÈS. Ne vous fâchez pas, Bernard, je vous taquine... D'ailleurs, un filleul est forcément amoureux de sa marraine. Ou alors, pourquoi aurait-on inventé les marraines de guerre ? Hein ?

GERVAIS, *ironique.* Parlez, parlez... Ne vous gênez pas pour moi, vous ne sauriez croire à quel point vos considérations me passionnent...

AGNÈS. Vous me comblez... Vous verrez... Quand vous la connaîtrez mieux, elle a toutes les qualités... C'est vraiment une femme de tête !

(*Gervais, vêtu d'un pantalon de flanelle et d'une chemise blanche, le col ouvert, sort du cabinet de toilette et dit en passant devant Agnès.*)

GERVAIS. Vous permettez ?

AGNÈS, *avec détachement.* Je vous en prie...

(*Gervais sort de sa chambre et va dans la salle à manger. Agnès se décide à le suivre.*)

scène 3

AGNES, GERVAIS, HELENE

Hélène sort de sa chambre avec quelques livres sous le bras, elle jette un coup d'œil en passant dans la chambre de Gervais, et, constatant son absence, entre dans la salle à manger. Agnès l'embrasse sur le front au passage.

AGNÈS. Bonjour...

HÉLÈNE. Bonjour, Agnès... (*Elle s'assied.*)

AGNÈS, *avec intention.* Je ne vous dérange pas ?...

HÉLÈNE, *glaciale.* Pas le moins du monde... reste ! Il va falloir d'ailleurs que nous parlions de l'incident inqualifiable qui s'est produit ici même...

GERVAIS. L'incident ?

HÉLÈNE. Plus tard... (*Elle désigne le paquet de livres qu'elle porte.*) Je vous ai déniché quelques bouquins... J'espère qu'ils vous amuseront !

GERVAIS. Merci, Hélène, vous pensez à tout !

HÉLÈNE. Est-ce que vous lisiez, au stalag ?

GERVAIS. Certainement, nous avions même des bibliothèques assez bien pourvues... Je me rappelle que... (*Il se rattrape de justesse : Bernard n'était pas un garçon très cultivé.*) Moi, je n'ai jamais été très porté sur la lecture, faute de loisirs. Mais certains de mes camarades lisaient du matin au soir.

AGNÈS, *en s'asseyant à son tour autour de la table.* Gervais Laroche, par exemple ?

GERVAIS. Euh... oui... Gervais était du nombre. Grâce à lui, j'ai appris beaucoup de choses !

AGNÈS. Je commence à me le représenter assez bien d'après vos propos, un garçon plutôt fort, très brun...

HÉLÈNE, *elle était en train de servir le thé, elle pose brusquement la théière.* Pourquoi très brun ?

AGNÈS. Je ne sais pas, une idée à moi... Le nez charnu... avec une verrue... non, deux... près de l'oreille... l'oreille gauche...

HÉLÈNE. Tu divagues, ma pauvre petite... N'est-ce pas, Bernard ?...

(*Gervais, les mains posées à plat sur la table ,regarde Agnès, en tremblant ; il est manifestement bouleversé.*)

Qu'est-ce que vous avez, Bernard... ? Vous êtes tout pâle !

GERVAIS. Rien... je n'ai rien... C'est le portrait de Gervais qui me... Gervais avait bien deux verrues près de l'oreille gauche...

(*Hélène se tait, bouleversée à son tour.*)

AGNÈS. Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a de drôle ? Pourquoi me serais-je trompée ? (*Et s'adressant à Hélène avec un sourire dédaigneux.*) Je suis même certaine que Gervais était un de ces hommes qui ont la barbe très forte, ce qui leur fait les joues bleues. (*Elle se tourne vers Gervais, quêtant une approbation.*) Exact ?

GERVAIS, *d'une voix sourde.* Exact...

AGNÈS, *à sa sœur.* Hein ? (*A Gervais.*) Je vois souvent des choses comme ça, mais Hélène ne veut pas me croire...

(*Hélène sans répondre se lève.*)

HÉLÈNE. Buvez, Bernard... Votre thé va refroidir... Excusez-moi, je reviens...

(*Elle sort de la salle à manger et va chercher des toasts dans la cuisine. Pendant son absence, Gervais et Agnès échangent les répliques suivantes.*)

AGNÈS, *à mi-voix.* La pauvre, elle me prend toujours pour une gourde... Donnez-moi une cigarette, Bernard... Une sœur aînée, ce n'est pas drôle ! Vous avez dû vous en apercevoir avec Julia ?

GERVAIS. Julia ?

AGNÈS. Julia ? Eh bien ! quoi ?... Julia, votre sœur ! Il est vrai que vous étiez un garçon. Ce n'était pas la même chose. Mais moi !

(*Hélène apparaît dans le couloir, et sans faire de bruit va écouter à la porte de la salle à manger, elle porte une assiette avec des toasts. Agnès fume avec une lenteur mesurée.*)

Si je n'étais pas là, pourtant... Ce n'est pas son piano qui nous donnerait à manger ! Telle que je la connais, elle est là, derrière la porte, qui nous écoute...

(*Hélène entre dans la salle à manger et pose les toasts sur la table.*)

GERVAIS. Je m'excuse, Hélène, je ne me sens pas très bien...

HÉLÈNE. Mon Dieu !...

GERVAIS. Rien de grave... Rassurez-vous... Un peu de migraine, simplement... Je vais aller m'allonger un moment, si vous le permettez...

HÉLÈNE. Je vous en prie... Et n'hésitez pas à m'appeler, si vous avez besoin de quelque chose...

GERVAIS, *il sort et va dans sa chambre.* Ne vous souciez pas pour moi, Hélène... Je suis désolé...

(*Gervais ferme la porte de sa chambre et s'allonge sur son lit. Pendant toute la scène qui va suivre, il fume une cigarette, l'oreille tendue aux propos des deux sœurs qui lui parviennent de la salle à manger.*)

HÉLÈNE, *faisant face à Agnès.* A nous deux, maintenant !

AGNÈS. Si c'est pour l'histoire de ce matin, je t'assure que tu as tort de te mettre dans un état pareil... Ce sont des choses qui arrivent quelquefois, et j'ai eu aussi peur que toi !

HÉLÈNE. Ce sont peut-être des choses qui arrivent, mais je ne veux pas... Tu m'entends ? Je ne « veux » pas que ces choses arrivent dans ma maison... Cette femme aurait pu mourir... Qu'est-ce que nous aurions fait ? Tu veux bien me le dire !

AGNÈS. Elle s'est tout simplement évanouie... Il faut toujours que tu dramatises ! Je n'arrivais pas à lui faire reprendre connaissance...

HÉLÈNE. Je dramatise ! Pauvre folle, je dramatise ! Ah ! Je vois d'ici le scandale... (*Elle rit d'un rire amer et forcé.*) Tiens, voilà que je me mets à faire des voyances maintenant ! C'est contagieux ! Il suffit pourtant bien d'une extra-lucide dans la famille !

AGNÈS, *avec défi.* Idiote... Bien sûr que j'ai le don... Que tu le crois ou non, j'ai le don !

HÉLÈNE, *elle la gifle.* Je t'interdis de me parler sur ce ton !... Si tu trouves d'autres folles pour te croire, tant mieux pour toi, d'autres malheureuses dont tu exploites cyniquement la crédulité !

AGNÈS. Encore heureux... Elle te fait vivre, la crédulité de ces femmes... S'il nous fallait attendre après tes minables cachets de professeur de piano, nous en serions réduits à la soupe populaire !

HÉLÈNE. C'est fini, ma petite, j'en ai assez de tous ces gens qui veulent en savoir plus long que les autres... Comme si le présent ne suffisait pas ! On veut aussi connaître l'avenir... C'est insensé ! Jusque-là, j'ai patienté, mais ça suffit, tu as compris ?

AGNÈS. J'ai bien le droit...

HÉLÈNE. Rien du tout ! Tu te tiendras comme tu dois

le faire, ou bien tu t'en iras sur les foires avec les marchands de chansons et les avaleurs de sabres !

AGNÈS. Ah ! mais tu m'embêtes... J'en ai assez de crever de faim, moi ! C'est bien beau, la famille et les traditions, mais c'est un peu dépassé, je t'assure !

HÉLÈNE. J'ai honte pour toi ! Berner les gens comme ça ! Leur raconter n'importe quoi ! Mentir pour le plaisir !

AGNÈS. Je ne mens pas ! Et je leur donne un peu de bonheur, si tu peux comprendre cela... Je leur parle de leurs disparus...

HÉLÈNE. Ecoutez-la ! C'est à mourir de rire ! Elle est plus forte que les prêtres ! Plus forte que tout le monde ! Ma pauvre petite, il est temps, décidément, que j'intervienne...

AGNÈS. Je te prie de me foutre la paix ! Je ferai ce qu'il me plaira !

HÉLÈNE. Et pourquoi cette malheureuse femme s'est-elle évanouie ? Je serais curieuse de le savoir.

AGNÈS. L'émotion... Je lui parlais de son petit garçon qui est mort. Je le voyais... son petit Roger !

HÉLÈNE. Tu ne respectes rien... Tu le voyais ? Non, je t'en prie, inutile de te mettre en frais pour moi... Tu es folle à lier, ma pauvre Agnès !

AGNÈS. Si tu savais à quel point tout ce que tu peux dire et penser m'indiffère... Tu m'excuseras... J'ai autre chose à faire qu'à subir tes sermons !

(Elle sort de la salle à manger et va dans sa chambre. Hélène va frapper à la porte de Gervais.)

scène 4

HELENE, GERVAIS

HÉLÈNE. Je peux entrer ?

GERVAIS. Je vous en prie...

HÉLÈNE, *elle s'assied sur la bergère, assez abattue.* Vous allez mieux ?

GERVAIS. Qu'est-ce que vous avez ?

HÉLÈNE. C'est... c'est Agnès... Vous avez entendu ? Cette petite me fait faire beaucoup de soucis !

GERVAIS. Il y a longtemps que ça dure ?

HÉLÈNE. Deux ans... C'est une amie qui l'a initiée... Au début, je laissais faire... Je croyais que c'était un enfantillage... Et puis, elle a acheté des livres ; elle a reçu ici des gens qui ne me plaisaient guère. Elle voyait bien que je n'approuvais pas, alors elle a continué — surtout quand elle a compris qu'elle pouvait tirer parti de la crédulité d'un tas de malheureux... En ce moment, quelle est la famille qui n'a pas un disparu ?...

GERVAIS. Mais... comment a-t-elle réuni... cette... cette clientèle ?

HÉLÈNE. Oh ! vous savez, en province, tout se sait !

GERVAIS. Et vous pensez vraiment... qu'elle n'a aucun don ?

HÉLÈNE. Voyons, Bernard ! Vous ne prenez pas au sérieux de telles sornettes, je suppose ? Elle, un don !

GERVAIS. Oui, évidemment...

HÉLÈNE. Et nous sommes là, comme des fauves enfermés dans la même cage, toujours prêts à se dévorer... Oh ! je suis habituée ! Il y a des années que cette situation se prolonge...

GERVAIS. Et vous n'avez trouvé aucune solution ?

HÉLÈNE. Non. Aucune... Mettez-vous à ma place, Bernard. Agnès est ma demi-sœur. Mon père avait hérité d'une grosse entreprise ; sa deuxième femme, la mère d'Agnès, a tout gaspillé avant de mourir... Il l'avait ramassée dans je ne sais quel casino, c'est tout vous dire ! Pauvre papa !... Il a fait des dettes... à cause de cette femme... Il s'est tué à la tâche, pour essayer de remonter le courant. J'ai élevé Agnès de mon mieux... Ça vous ennuie que je vous raconte toutes mes misères ?

GERVAIS. Voyons, Hélène !

HÉLÈNE. Avant la guerre, j'arrivais à vivre. Mon père nous avait légué un immeuble et le château... Le château a servi à payer le passif que mon père avait laissé, les loyers de l'immeuble m'ont permis de subsister ! La guerre est venue, et je ne trouve pas à vendre cet immeuble parce que les locataires profitent des événements pour ne pas payer leur loyer !

GERVAIS. Je comprends...

(Hélène se lève pour voir si Agnès n'écoute pas à la porte. Rassurée, elle continue à parler en marchant de long en large.)

HÉLÈNE. J'ai toujours eu du mal avec Agnès. Au fond, elle a la même nature que sa mère. On lui doit tout ! Rien n'est assez bon pour elle ! Vous pensez peut-être qu'elle se rappelle toute la peine que j'ai prise ? Ce serait mal la connaître ! Et pourtant, je lui ai sacrifié toute ma jeunesse ! J'ai renoncé à me marier... Pour qui ? Pour elle ! Toujours pour elle ! Tout pour elle ! Pour moi ? Rien... que le vide, la solitude... Vous avez entendu ce qui s'est passé tout à l'heure ?

GERVAIS. Justement, Hélène... Il y a là quelque chose qu'il faudrait tirer au clair ! Supposez qu'elle ne simule pas...

HÉLÈNE, *explosant de rage et de fureur silencieuse.* C'est une menteuse, une menteuse et une malade ! Oui, une malade ! Elle a essayé de se tuer, il y a quelques années... au véronal... sous le prétexte qu'elle était malheureuse... Ne vous laissez pas faire, Bernard, elle est capable de tout !

(Elle lui a pris les poignets et les serre nerveusement. Il se dégage doucement et passe un bras autour de ses épaules.)

GERVAIS. Allons ! du calme !... Je vous croyais pondérée, et voilà que vous êtes plus nerveuse que votre sœur. Je dis : supposez qu'elle ne simule pas. Car, enfin, vous ne pouvez pas prouver qu'elle simule. Elle a bien su nous décrire Gervais... Or, elle ne peut pas l'avoir connu... Du moins, il me semble... Elle a donné des détails extrêmement troublants... dans ce cas...

HÉLÈNE. Ce serait encore pire. Je sens qu'elle me ferait horreur ! J'ai déjà bien assez honte comme ça... Tous les amis de ma famille nous ont tourné le dos, les uns après les autres... Je suis seule... seule...

GERVAIS. Seule avec moi... Hélène...

HÉLÈNE, *elle appuie sa tête sur sa poitrine, soudain sans défense.* Emmenez-moi, Bernard... J'en ai assez de cette vie... Il y a des jours où je suis trop malheureuse... J'ai peur. J'ai peur d'elle. Epousez-moi... Les formalités ne durent pas longtemps... Nous nous en irons tout de suite, où vous voudrez... pourvu que ce soit loin ! Elle restera ici...

GERVAIS, *un peu embarrassé.* Ecoutez, vous avez sans doute raison, mais avant de décider quoi que ce soit, il faut savoir si votre sœur ne s'expose à aucun danger en restant ici !

HÉLÈNE. Quel danger ?

GERVAIS. Vous venez de dire vous-même que c'est une malade. Faites-moi confiance, Hélène, j'ai l'intention d'observer Agnès, de la faire parler, de voir si elle triche ou si elle est sincère ! Il le faut !

HÉLÈNE. Je ne veux pas vous perdre.

GERVAIS. Mais il n'y a pas le moindre risque, Hélène !

HÉLÈNE. Vous êtes sûr de m'aimer ?

GERVAIS. Absolument sûr !

(*A ce moment, la sonnerie de la porte d'entrée retentit, Hélène se dégage.*)

HÉLÈNE. Ma leçon de piano... Quelle corvée ! J'avais complètement oublié... (*Elle rajuste sa robe et rectifie l'ordre de sa coiffure.*) Je me sauve...

(*Elle sort en lui envoyant un baiser. Quand elle est sortie, il hausse les épaules, un peu agacé par son manège. Agnès sort de sa chambre, regarde furtivement vers le vestibule et s'approche, sans faire de bruit, de la chambre de Gervais.*)

scène 5

AGNES, GERVAIS, *puis* HELENE

Gervais s'est allongé de nouveau sur son lit. Agnès pousse la porte. On commence à entendre le piano qui joue inlassablement pendant toute la scène.

AGNÈS. Coucou, c'est moi !

GERVAIS. Agnès...

AGNÈS, *elle porte toujours son invraisemblable robe de chambre.* Je ferme la porte à clef... Nous serons plus tranquilles...

GERVAIS. Mais... vous êtes folle !

AGNÈS. Ma sœur bien-aimée le prétend... Et comme elle a toujours raison, il doit y avoir du vrai !

GERVAIS. Mais si elle vient... que va-t-elle imaginer ?

AGNÈS. C'est le moindre de mes soucis... Ne faites pas cette tête ! Vous ne l'entendez pas ? Elle en a pour une heure avec sa leçon ! (*Elle s'approche de lui, lui met la main sur le front.*) Alors ? cette migraine... envolée ? (*D'une voix rauque.*) Vous entendez... elle joue du piano...

GERVAIS. Oui... du Liszt.

AGNÈS. Comme vous êtes savant ! (*Il la prend dans ses bras, et l'embrasse avec une sorte de frénésie. Ils se mesurent du regard. Agnès chuchote.*) Comme tu es savant ! (*Un temps.*) Elle t'a parlé de moi, n'est-ce pas ?... Elle t'a dit que j'étais à moitié folle, que j'avais tenté de me suicider... Elle t'a dit aussi que je racontais n'importe quoi aux gens, que j'aimais les voir souffrir... Oh ! je sais ce qu'elle pense... elle est jalouse ; elle aurait voulu disposer de moi, toujours... Et toi ?... Qu'est-ce que tu lui as répondu ? Non, j'aime mieux l'ignorer... Cela me ferait de la peine, maintenant... (*Elle s'est assise près de lui, sur le lit, et lui caresse pensivement les cheveux en parlant.*)

GERVAIS. Comment ?... Tu ne t'en doutes pas ?

AGNÈS. Non... Je ne suis pas encore assez habile. (*Il va l'embrasser, mais elle se dégage doucement.*) Chut... Je crois qu'elle approche ! Elle traverse le salon... elle se penche... près de la porte... On ne l'entend pas quand elle marche, mais moi, je la sens, j'ai l'habitude... En ce moment elle me déteste encore plus, parce qu'elle sait que tu es avec moi... Tu entends ?... C'est l'élève qui joue maintenant... Elle lui dit de continuer à jouer seul un moment, elle traverse sa chambre... pâle comme une morte... Elle est dans le couloir maintenant... Elle retient sa respiration, elle écoute... Son cœur bat, bat fort... Elle... Tais-toi ! Elle est là, contre la porte... Elle nous épie... Elle tremble... Ses mains tremblent... Elle est jalouse... Elle crève de jalousie... Elle sait que nous sommes là... tous les deux...

(*Pendant cette réplique, à partir du moment où Agnès a « vu » sa sœur dans le couloir et s'approcher de la chambre de Gervais, on a vu effectivement la scène se passer ainsi.*)

GERVAIS. Tu ne vois rien du tout ! Tu te moques de moi...

AGNÈS. Va voir derrière la porte et tu seras fixé...

GERVAIS. D'accord !

(*Il se lève et ouvre la porte de la chambre. Hélène s'est réfugiée derrière la porte de la salle à manger, hagarde. L'élève continue à écorcher la musique de Liszt... Gervais jette un regard dans la salle à manger, sans voir Hélène, inspecte le couloir désert, et revient dans la chambre. Il referme la porte à clef.*)

GERVAIS. Raté ! Raté ton petit numéro... Pas l'ombre d'Hélène... Elle s'est évanouie en fumée... Je comprends maintenant que tes honorables clients se laissent prendre à ton petit jeu : tu m'avais fichu la chair de poule !

AGNÈS. Elle était là, pourtant... Elle est partie... Mais je l'ai vue là, tout près de nous... Il y a vingt ans que je l'entends marcher autour de moi ! C'est elle qui, sans le vouloir, m'a appris à deviner ce que les autres ne remarquent pas...

GERVAIS. Si je comprends bien, tu observes les gens et, d'après leurs gestes, leurs paroles, tu...

AGNÈS. Non, pas du tout... J'aperçois des images, tout à coup, par exemple, à côté de toi, tout à l'heure, j'ai vu l'image de Gervais. Elle flottait autour de toi, comme si la figure de ton ami avait essayé de se substituer à la tienne. C'est très difficile à expliquer. Souvent, ce sont des couleurs qui apparaissent devant moi... ou bien encore des fleurs... Les fleurs blanches signifient que les projets de la personne vont se réaliser... Les fleurs rouges, au contraire, qu'elle court un danger... Pendant longtemps, j'ai ignoré ce que cela voulait dire... Je croyais que tout le monde était comme moi, et voyait ces choses... Et puis, un jour, après une visite, je demandais à ma sœur : « Pourquoi cette dame porte-t-elle un chrysanthème en cette saison ? » — « Quelle chrysanthème ? » dit ma sœur... Le lendemain, la dame en question était morte... C'est comme ça que j'ai compris...

(*Pendant cette scène, Hélène, dans la salle à manger, va prendre un petit coffret à liqueur désuet, et s'asseyant elle se met à boire, hébétée, l'œil vitreux, alors que dans le fond de l'appartement, l'élève s'évertue toujours au piano.*)

Tu étais intrigué, n'est-ce pas, Bernard ?... Elle t'avait persuadé que j'étais une menteuse, avoue-le... Eh bien ! non, je ne le pense pas... Ou si je mens, c'est malgré moi, c'est que j'interprète mal ce que je vois... et ça, c'est toujours possible. Ainsi, je ne voudrais pas t'inquiéter, mais je crois qu'il vaut mieux t'avertir... Depuis hier, je distingue une forme près de toi... Elle n'est pas nette, mais c'est une silhouette de femme... Je ne sais pas quelle femme... (*Gervais a un geste agacé, elle met sa main sur son front comme pour l'apaiser.*) Une femme rousse... Il me semble... J'ai l'impression qu'elle se rapproche... C'est peut-être qu'elle va t'écrire !

GERVAIS. Je ne connais aucune femme rousse... Cette consultation a assez duré !

AGNÈS. Ne te fâche pas, je me trompe souvent...

GERVAIS, *avec un enjouement qui sonne faux.* Tu m'étonnes ! Et... naturellement cette femme, cette rousse mystérieuse me veut du mal ?

AGNÈS. Naturellement !

(*Avec une sorte de ricanement, Gervais serre convulsivement Agnès dans ses bras. Il lui écrase la bouche d'un baiser brutal et la renverse sur son lit. Hélène est secouée par un sanglot bizarre; un gémissement plutôt..., immobile et très impressionnante. Et la lumière s'éteint brusquement.*)

Tableau 4

scène 1

HELENE, GERVAIS, *puis* AGNES

Dans la salle à manger, Hélène et Gervais parlent d'une voix étouffée.

HÉLÈNE. C'est une intrigante, croyez-moi...

GERVAIS. Oh ! c'est bien ce que je fais, simplement, j'aimerais être certain qu'elle simule. Nous n'aurions plus à la ménager.

HÉLÈNE. Elle ment comme elle respire...

GERVAIS. Je suis un peu de votre avis. Songez qu'elle m'a parlé d'une femme rousse qui doit bientôt surgir dans ma vie... Moi qui ne sors pour ainsi dire jamais...

HÉLÈNE. Vous voyez bien, Bernard !

(A ce moment, on entend un bruit de serrure. Agnès apparaît au fond du couloir, elle vient du dehors, elle porte une lettre et une bouteille de cognac enveloppée dans un papier journal. Hélène va voir dans le couloir.)

HÉLÈNE. Ah ! C'est toi ?

AGNÈS. Qui voulais-tu que cela soit ? Tiens... une lettre de Saint-Flour et une bouteille de cognac... Range-la précieusement... ça peut toujours servir et c'est si difficile à trouver par les temps qui courent... *(Elle entre dans la salle à manger et aperçoit Gervais.)* Ah ! vous étiez là, vous ? Les tourtereaux roucoulent... c'est touchant !

HÉLÈNE, *furieuse.* Je te dispense de ces commentaires superflus !

AGNÈS. Bien, Madame.

HÉLÈNE, *elle décachète la lettre avec une certaine nervosité.* La mairie qui vous répond... Vous permettez ?

GERVAIS. Bien sûr...

AGNÈS. A quand la noce ?

HÉLÈNE. Le plus tôt possible !

AGNÈS. C'est vrai, Bernard ?

GERVAIS. Ma foi, rien n'est décidé... enfin, rien de précis... Tant que cette pièce n'était pas arrivée, n'est-ce pas ?

HÉLÈNE, *entre ses dents.* Je ne vous épouserai pas de force !

GERVAIS. Hélène, comment pouvez-vous ?

AGNÈS. Eh bien, maintenant vous pouvez fixer une date... Est-ce que tu lanceras des invitations, Hélène ?

HÉLÈNE. Je ferai ce qu'il est convenable de faire !

AGNÈS. Tu inviteras les Leroy ?

HÉLÈNE. Parfaitement, et les Doussin.

AGNÈS. Ça m'étonnerait qu'ils viennent !

HÉLÈNE. Pourquoi pas ?

AGNÈS, *sur un autre ton.* Nous sommes en Carême, il ne faut pas l'oublier !

HÉLÈNE. Tu ne m'apprends rien, mais les Belleau ont marié leur fille à la même époque l'an dernier...

(Gervais s'assied un peu gauchement. Les deux sœurs discutent âprement sans se soucier de lui.)

AGNÈS. As-tu songé à ta toilette ?

HÉLÈNE. J'ai un ensemble foncé, très discret...

AGNÈS. Ce sera mal jugé. Tu te remarierais, je ne dis pas... Vous, Bernard, qu'est-ce que vous en pensez ?

GERVAIS, *avec un sourire contraint.* Oh ! moi... vous savez !

HÉLÈNE. Attendez, je vais chercher les modèles de faire-part...

(Elle sort et va dans sa chambre chercher un tiroir rempli de faire-part. Pendant son absence, Agnès et Gervais échangent à mi-voix les répliques suivantes. Ils échangent d'abord un long regard, puis.)

AGNÈS. Remarque que je ne t'empêche pas de l'épouser...

GERVAIS. C'est une question qui ne te concerne pas !

AGNÈS. Si... un peu, quand même... Mais dis-moi... tes prochaines épousailles n'ont pas l'air de te plonger dans une débordante gaieté... Tu en fais une tête, mon pauvre vieux ! Remarque bien que je te comprends... dans un sens !

GERVAIS. Je suis très heureux d'épouser Hélène... mais je ne me vois vraiment pas courir et gambader pour exprimer ma joie...

AGNÈS. On peut le dire ! Tu as l'air d'un condamné à mort !

(Hélène entre avec ses faire-part.)

HÉLÈNE. Voilà !

(Elle pose le tiroir sur la table. Les deux sœurs examinent fiévreusement les cartons.)

AGNÈS. Tu te rappelles, la petite Blèche ? Ils avaient un tapis qui allait jusqu'au parvis... Son mari a été tué au début de la guerre...

HÉLÈNE. Pauvre garçon !... Elle, ne l'a pas volé : quelle pimbêche !

AGNÈS. Oh ! Le faire-part de Marie-Anne !

(Elles rient, exaltées. Gervais allume une cigarette. Agnès se met à genoux sur sa chaise pour fouiller à l'aise dans le tas de dépouilles.)

HÉLÈNE. Moi, j'aimerais assez ce genre-là... Une carte très simple... Qu'en penses-tu ?

AGNÈS. C'est bien mesquin... Tu ne peux faire moins que les Danguillaume !

HÉLÈNE. Bernard, venez voir ! Cela vous intéresse aussi! *(Il se lève et s'approche de la table.)* Il faudra mettre quelque chose après votre nom...

GERVAIS, *avec amertume.* Prisonnier !

HÉLÈNE. Que vous êtes bête, mon pauvre Bernard ! Je parle sérieusement...

AGNÈS. Négociant ?

HÉLÈNE, *catégorique.* Non, industriel ! C'est la vérité.

GERVAIS. Oui, c'est la vérité...

(A ce moment, la sonnerie du téléphone se fait entendre. Agnès se lève et va répondre.)

AGNÈS. Allô ! oui... *(A Hélène.)* C'est pour toi ! *(Au téléphone.)* Ne quittez pas... Je vous la passe...

HÉLÈNE. Pour moi ?... Je me demande bien...

AGNÈS, *elle regarde Gervais avec intention.* Une voix de femme... elle n'a pas dit son nom !

HÉLÈNE, *au téléphone.* Allô !... oui... Elle-même... Pardon ? Vraiment... quelle surprise !... Mais comment donc ! Bien sûr... Oui, il est ici... Il sera certainement ravi... Oui, je sais... Ce sont des choses qu'on

finit par oublier... J'en suis persuadée... Ne vous inquiétez pas, je vais lui dire... Ecoutez... Il est midi, laissez vos valises à la consigne et venez... La gare est à cinq minutes d'ici... vous avez l'adresse ? Rue Bourgelat, numéro onze, au troisième... Nous vous attendons... J'espère que vous nous ferez le plaisir de partager notre repas ? Oui, sans façon... A tout de suite ! (*Elle raccroche et se tourne vers Gervais assez inquiet.*) Devinez qui vient de me téléphoner ?

GERVAIS. Qui ?

HÉLÈNE. Julia !

GERVAIS, *atterré*. Julia...

HÉLÈNE. Votre sœur... Julia, oui... Elle vient d'arriver à Lyon, dans cinq minutes elle sera ici... Elle s'est invitée à déjeuner !

GERVAIS. Mais enfin, Hélène...

HÉLÈNE. Ne vous fâchez pas, Bernard... Je sais que vous avez rompu avec elle, mais comment vouliez-vous que je fasse ? Elle voulait vous voir à tout prix...

GERVAIS. Mais voyons, voyons... Comment a-t-elle pu savoir ?

HÉLÈNE. J'avoue avoir été surprise, moi aussi, elle a été tout simplement prévenue par l'employé de la mairie de Saint-Flour qui vous a adressé votre bulletin de naissance...

GERVAIS. Ah ? Je vois... Pourquoi lui avez-vous dit que j'étais ici...

HÉLÈNE. Mais enfin, Bernard... elle est restée presque vingt-quatre heures dans le train. Il y a eu des sabotages sur la voie... elle paraissait fatiguée et j'ai pensé... enfin, j'ai pensé...

AGNÈS, *d'une voix doucereuse*. Allons, Bernard... si votre sœur a entrepris un tel voyage, c'est parce qu'elle s'intéresse à vous. Est-ce que vous ne pourriez pas oublier de votre côté, après si longtemps ?... Comprenez-moi... C'est votre sœur, malgré tout !

GERVAIS. Inutile !

AGNÈS. Vous êtes bien dur !

GERVAIS. Pourquoi ne m'a-t-elle jamais écrit en Allemagne ?

HÉLÈNE. Elle ne savait pas que vous étiez prisonnier !

GERVAIS, *bouleversé, il tombe littéralement dans un fauteuil*. Je ne veux pas... Je ne veux pas...

HÉLÈNE. Mon pauvre ami, je me doutais bien que vous alliez être bouleversé, mais que pouvais-je faire ? Et maintenant, si vous refusez de la voir, dans quelle situation allons-nous nous trouver ? Elle a l'air très gentille, je dois reconnaître qu'elle a une voix qui m'a beaucoup plu...

AGNÈS. Vous ne pouvez pas faire cela, recevez-la... Rien que pour nous !

GERVAIS. Soit ! comme vous voudrez, d'ailleurs il est déjà trop tard...

AGNÈS. Enfin revenu à des sentiments plus raisonnables... bravo !

HÉLÈNE. Merci, Bernard...

GERVAIS. Elle a l'intention de rester longtemps ?

HÉLÈNE. Je ne sais pas, nous avons très peu parlé...

GERVAIS. Nous aviserons... (*Il grimace un sourire forcé.*) Mais je reconnais bien Julia, impulsive !... un peu sans-gêne... Avouez qu'elle aurait pu commencer par écrire. On n'arrive pas chez les gens sans crier gare !

AGNÈS. Comment est-elle ? Jolie ?

GERVAIS. Vous verrez bien...

AGNÈS. Est-ce qu'elle vous ressemble ?

GERVAIS. Non, pas du tout... Nous n'avons rien de commun !

HÉLÈNE. Laisse Bernard tranquille, il n'a pas besoin qu'on l'agace !

GERVAIS, *il se lève*. Si vous le permettez, je vais aller à sa rencontre...

HÉLÈNE. Quelle impatience tout à coup... Tout à l'heure vous ne vouliez pas la revoir, et maintenant vous êtes prêt à courir au-devant d'elle !

GERVAIS. Il faut que je lui parle...

(*A ce moment, la sonnerie de la porte d'entrée retentit.*)

AGNÈS. Trop tard. La voilà !

HÉLÈNE. Qu'est-ce que vous avez, Bernard ? Vous ne vous sentez pas bien ?

GERVAIS. Oui... non... rien... l'émotion...

AGNÈS, *avec un sourire ambigu*. C'est bien naturel !

HÉLÈNE. Oui... Je vais ouvrir...

(*Elle sort de la salle à manger et va ouvrir la porte d'entrée dans le vestibule. Agnès la suit ainsi que Gervais chancelant, ils demeurent dans le couloir, au premier plan.*)

HÉLÈNE, *dans le vestibule*. Mais entrez donc, mademoiselle, nous vous attendions...

(*Elle s'efface pour laisser entrer Julia. Celle-ci apparaît en haut des trois marches, c'est une jolie femme un peu voyante et ordinaire, elle porte une valise et elle est rousse.*)

GERVAIS, *dans un murmure*. Julia...

(*Julia s'immobilise soudain, elle prend un temps pour considérer Gervais.*)

« VOIX DE BERNARD. Tu es foutu... mon pauvre vieux... elle va te confondre... Tu es foutu !

AGNÈS, *à mi-voix, s'adressant à Gervais*. La femme rousse ! Eh bien... Ne l'avais-je pas dit ?

GERVAIS. Bonjour, Julia !

(*Julia, à la stupéfaction de Gervais qui se demande s'il rêve ou s'il devient fou, se précipite sur lui, les bras ouverts, en s'écriant d'une voix tremblante d'une émotion un peu théâtrale.*)

JULIA. Bernard ! Mon petit Bernard ! Comme je suis heureuse ! Mon petit frère ! (*Elle l'embrasse avec passion.*) Bernard ! Mon pauvre Bernard !

RIDEAU

acte 2

Tableau 1

scène 1

HELENE, AGNES, JULIA, GERVAIS

Après le repas, ils « prennent le café » dans la salle à manger. Agnès vient de servir à Julia une tasse de café, elle le hume en connaisseuse et le goûte d'un air docte.

JULIA. Il est formidable votre café... Combien le payez-vous ?

HÉLÈNE, *sèchement*. Demandez à ma sœur...

AGNÈS. On m'en fait cadeau...

JULIA, *très vulgaire*. Ben, dites donc ! Il est rudement bon...

HÉLÈNE. Nous vous préparerons un divan dans le salon... Vous serez mieux ici qu'à l'hôtel... Nous irons prendre vos bagages à la gare...

JULIA. Vous êtes gentille, vous, on peut pas dire... Bernard !

GERVAIS. Oui ?

JULIA. Tu as eu une sacrée veine, de tomber sur d'aussi charmantes demoiselles... bien élevées et tout !

HÉLÈNE, *elle se lève agacée, à Gervais*. Venez, Bernard... Nous allons jeter un coup d'œil sur les affaires que votre sœur a eu l'amabilité de vous apporter...

GERVAIS. Julia, laisse-moi te...

JULIA. Ne me remercie pas, mon petit frère, c'est tout naturel ! Dame, j'ai rempli ta valise au petit bonheur. J'ai dû oublier pas mal de choses. Tiens, ton réveil par exemple, tu sais le réveil que tu avais gagné à la finale de la coupe Fabien !

GERVAIS. Euh... oui !

(Hélène entre dans la chambre de Gervais et commence à ouvrir la valise que Julia avait apportée au premier acte.)

JULIA, *elle se presse familièrement contre Gervais*. J'ai tellement eu de chagrin de notre brouille, si tu savais, Bernard ! Enfin tout cela est fini, on n'en reparleras plus. Tu es là, c'est le principal... (*Elle chuchote à son oreille, avec un clin d'œil complice à l'adresse d'Agnès.*) Compliments pour ta marraine. Elle est d'une distinction !... J'ai cru comprendre vos projets... Félicitations... Moi, j'ai l'œil pour ces choses-là, et j'ai tout de suite vu de quoi il en retournait !

(Agnès qui débarrasse la table, sort avec un plateau qu'elle va porter dans la cuisine. Profitant de son absence, Julia dit tout bas à Gervais.)

Elles sont gentilles avec toi ? La petite a l'air un peu chipie....

GERVAIS, *d'une voix étouffée*. Ecoutez, Madame, vous... vous avez l'intention de rester longtemps ?

JULIA, *tout bas*. Ben toi, mon petit gars, on peut dire que t'es culotté ! (*A voix haute.*) J'aurais bien voulu, mais je ne dispose que de trois ou quatre jours. On ne fait pas ce qu'on veut dans le commerce... C'est vrai, tu ne sais pas, j'ai pris un petit commerce d'épicerie. Je m'en tire assez bien. Je gagne assez pour moi, quoi !

GERVAIS. Vous me feriez plaisir en ne parlant pas trop de votre commerce, de vos affaires... qui n'intéressent personne !

JULIA. J'aurai du doigté... Elles sont bien convenables, d'accord, mais ce genre de poupée ne m'impressionne pas, tu sais...

GERVAIS. Mais enfin, je...

JULIA, *avec une pirouette moqueuse*. Je sais m'tenir dans le monde... Ferme-la, et t'occupe pas du chapeau de la gamine...

HÉLÈNE, *de la chambre de Gervais, elle a déballé le contenu de la valise*. Bernard ! Qu'est-ce que vous faites ?

JULIA. On y va ! On y va... (*Ils vont dans la chambre de Gervais.*) On causait !

HÉLÈNE, *avec un charmant sourire*. Vous devez avoir tant de choses à vous dire... après une aussi longue séparation ! (*Elle montre les deux costumes qu'elle a étalés sur le lit.*) Malheureusement, mon cher Bernard, vous allez nager dans vos costumes, ils m'ont l'air d'être devenus bien grands pour vous...

GERVAIS, *excédé*. J'ai beaucoup maigri... Un petit séjour au Stalag constitue une cure radicale d'amaigrissement.

HÉLÈNE. Sans doute...

GERVAIS. Cela n'a d'ailleurs aucune importance !

HÉLÈNE. Tout de même ! Il vaut mieux que vous ne soyez pas ridicule, et surtout que vous ne vous fassiez pas remarquer. Voyons, essayez le veston bleu marine... pour me faire plaisir, Bernard ! (*Avec une certaine mauvaise grâce et sous le regard moqueur de Julia, il endosse le veston.*) C'est fou ce que vous avez maigri, les épaules tombent bien, mais il faudra déplacer tous les boutons... Marchez un peu, Bernard... Qu'est-ce que vous en pensez, ma chère ?

JULIA. Evidemment, c'est plus le même homme !

(Agnès sortant de la cuisine, apparaît sur le pas de la porte de la chambre de Gervais.)

AGNÈS. Bernard a l'air déguisé. On croirait qu'il a emprunté son costume !

HÉLÈNE. Il faut toujours que tu exagères...

GERVAIS, *agacé*. C'est fini, mon petit numéro, je peux enlever ce... cette chose ?

HÉLÈNE. Mon Dieu ! que vous êtes impatient ! Donnez-moi ce veston, je m'en occuperai plus tard, et venez m'aider à faire le lit de votre sœur...

JULIA. Vous n'avez pas besoin d'un petit coup de main ?

HÉLÈNE. C'est inutile...

JULIA. Vous êtes trop aimable, Hélène... Vous permettez que je vous appelle Hélène ? Hein... entre futures belles-sœurs ?...

HÉLÈNE, *glaciale.* Je vous en prie... Julia...

(*Elle sort en compagnie de Gervais, ils disparaissent par la porte qui donne dans le reste de l'appartement.*)

scène 2

JULIA, AGNES

Tout en parlant, les deux femmes rangent le contenu de la valise, mettent les costumes sur des cintres, etc.

AGNÈS. Alors, vous l'avez retrouvé ? Vous êtes contente ?

JULIA. Oui, je suis très heureuse... Il a maigri, mais il n'a pas beaucoup changé...

AGNÈS. Vous pensiez que votre frère était mort, n'est-ce pas ?

JULIA. Forcément ! Au début, j'avais de ses nouvelles par un de ses camarades rapatrié comme grand malade. Il m'avait annoncé que Bernard avait été envoyé dans un autre stalag, en Poméranie... ensuite, rien ! J'avais perdu tout espoir...

AGNÈS. Et c'est par hasard que vous avez appris ?

JULIA. Absolument par hasard. J'étais entrée à la mairie pour tâcher d'obtenir un bon d'essence, et...

AGNÈS. Vous possédez une voiture ?

JULIA. Oui, une vieille Renault ! Dans mon commerce...

AGNÈS. Ah ! Vous tenez un commerce ? Bernard nous l'avait caché...

JULIA. Il n'en savait rien, le pauvre, j'ai trouvé une bonne occasion, il y a deux ans, une épicerie complètement tombée... Le ravitaillement n'est pas bon à Saint-Flour et la ville est surpeuplée...

(*Gervais retourne dans sa chambre, les deux femmes s'arrêtent de parler.*)

scène 3

GERVAIS, AGNES, JULIA

GERVAIS. Et voilà... Je me suis fait renvoyer avec pertes et fracas... Il paraît que je suis trop maladroit pour faire un lit ! Je le savais déjà, mais je viens, par la bouche d'Hélène, d'en avoir la navrante confirmation ! (*Il rit d'un rire qui sonne faux.*) Qu'est-ce que vous racontiez toutes les deux ?

JULIA. Je disais à Agnès que le ravitaillement n'était pas bon à Saint-Flour et que la ville était surpeuplée...

GERVAIS. C'est palpitant !

JULIA. Tu as intérêt à rester à Lyon le plus longtemps possible...

GERVAIS. Oh ! mais je n'ai pas l'intention d'aller à Saint-Flour !

AGNÈS. Vous n'avez pas envie de revoir vos amis ?

GERVAIS. Je n'ai pas beaucoup d'amis, et il y a des chances pour qu'ils soient tous prisonniers. D'ailleurs, je ne retournerai peut-être pas en Auvergne. Le commerce du bois commençait à fléchir avant la guerre... Alors, maintenant, avec la concurrence des pays scandinaves !

AGNÈS. Vous auriez l'intention de vendre ?

GERVAIS. Sans hésiter !

JULIA. Tu as probablement raison. Chezlade, tu te rappelles ?... Le Gustou... il a toutes les peines du monde à faire marcher son usine. Ses meilleurs camions ont été réquisitionnés... il manque de main-d'œuvre...

GERVAIS. Tu vois ?

AGNÈS. Je vous laisse, il faut que je débarrasse la salle à manger.

JULIA. Je vais vous aider... si... si... (*A Gervais.*) Nous aurons tout le temps de bavarder, pendant mon séjour...

AGNÈS. Comme vous voudrez...

(*Elles vont dans la salle à manger et s'affairent. Hélène vient rejoindre Gervais dans sa chambre et dit à Julia au passage.*)

HÉLÈNE. Voilà qui est fait... Vous pourrez vous installer quand il vous plaira !

JULIA. Vous êtes un amour !

(*Hélène lève les yeux au ciel et ferme la porte de la chambre de Gervais après y être entrée. Pendant cette courte scène, Agnès et Julia font la navette de la salle à manger à la cuisine... Julia chantonne. A un moment elle tend l'oreille en direction de la chambre de Gervais en demandant à Agnès : « Où mettez-vous les porte-couteau, Agnès ? » Celle-ci répond : « Dans le tiroir du buffet. »*)

scène 4

HELENE, GERVAIS, *dans la chambre*
AGNES, JULIA
dans la salle à manger et la cuisine invisible

HÉLÈNE. Ouf ! Un peu de répit ! (*Elle s'approche de Gervais et lui prend les mains en souriant.*) Ah ! je voulais vous dire... j'ai obtenu d'Agnès, qu'elle ne reçoive personne pendant la visite de votre sœur... Vous n'avez rien dit à Julia, j'espère ?

GERVAIS. Rien !

HÉLÈNE. Merci... Je préfère cela... Vous n'êtes pas très gentil avec elle, il me semble ?

GERVAIS. Je la vois malheureusement, telle qu'elle est !

HÉLÈNE. Bien sûr... s'il fallait vivre avec elle ! Mais pour trois ou quatre jours... Allons, Bernard, un petit effort !

GERVAIS. Excusez-moi, j'ai traversé tant de coups durs... Je ne suis pas encore bien guéri de ma captivité, c'est tout !

HÉLÈNE. Vraiment tout ? Il n'y a pas autre chose ?

GERVAIS. Mais non, Hélène, je vous assure...

HÉLÈNE. Par moments, j'ai l'impression que vous n'êtes pas pressé de... de m'épouser !

GERVAIS. Ce n'est pas cela, Hélène, pas du tout ! Il y a simplement que nous ne sommes pas seuls. Vous avez Agnès, moi, j'ai Julia... Le problème n'est pas si simple !

HÉLÈNE, *après un temps, pensive.* Financièrement, vous êtes indépendant de Julia ?

GERVAIS. Complètement... Ce que je possède, je l'ai gagné.

HÉLÈNE. Elle a de quoi vivre sans que vous l'aidiez ?

GERVAIS. Je ne l'ai jamais aidée.

HÉLÈNE. Si nous partons, si nous nous installons loin... est-ce qu'elle s'accrochera à vous ? Vous voyez ce que je veux dire ? Elle paraît avoir pour vous beaucoup d'affection.

GERVAIS, *pensif à son tour.* Je ne peux pas vous répondre.

HÉLÈNE. Attention... Les voilà !

(*Julia, hilare, passe sa tête dans l'entrebâillement de la porte de la chambre de Gervais, qu'elle a ouverte très doucement.*)

JULIA. Hou ! Hou ! Je vous y prends... les amoureux...

HÉLÈNE, *crispée.* Vous m'avez fait peur ! (*Julia s'esclaffe bruyamment de sa « bonne plaisanterie », prenant à témoin Agnès qui fait, imperturbable, une réussite dans la salle à manger.*) Je vous laisse à vos souvenirs... J'ai des courses à faire ! (*Elle quitte la chambre de Gervais.*)

JULIA. Non... non... Je veux vous aider... Je vous accompagne !

HÉLÈNE. Restez plutôt avec votre frère...

(*Gervais la retient par le bras en murmurant.*)

GERVAIS. Restez ! Il faut que je vous parle !

(*Julia se dégage, un peu effrayée par le visage tendu de Gervais.*)

JULIA. Je ne vous lâche pas... Il faut que j'aille récupérer ma valise à la gare... et j'ai besoin de prendre l'air... On étouffe, ici !

(*Elle suit Hélène qui a disparu dans le vestibule. Bruit de porte. Elles sont dehors. Agnès les a écoutées partir, l'oreille tendue; dès que la porte d'entrée s'est refermée sur elles, elle pose ses cartes et va rejoindre en toute hâte Gervais dans sa chambre.*)

scène 5

AGNES, GERVAIS

Ils s'embrassent longuement.

AGNÈS. Bernard ! Bernard... Elle est venue...

GERVAIS. Oui...

AGNÈS. Il y a du rouge autour d'elle... C'est une mauvaise femme !

GERVAIS. Oui... Et qu'est-ce que tu vois encore ?

AGNÈS. Pour le moment, rien de plus... Elle te déteste, Bernard..., elle nous déteste !

GERVAIS. Tais-toi, ne pense plus à elle.

(*Elle s'allonge sur le lit, il s'assied par terre, à la tête du lit, et lui caresse les cheveux.*)

AGNÈS, *elle murmure.* Comme elle ressemble à ton ami Gervais !

GERVAIS. Tais-toi !

(*Il la serre avec force contre lui, elle se dégage lentement.*)

AGNÈS. Bernard... Réponds-moi franchement... Est-ce que tu aimes Hélène ?

GERVAIS. C'est plus compliqué que ça...

AGNÈS. Enfin, l'aimes-tu plus que moi ?

GERVAIS. Plus que toi?... Je ne sais pas... C'est autre chose.

AGNÈS. Est-ce que tu pourrais vivre avec moi ?

GERVAIS, *excédé.* Je crois que je ne peux vivre avec personne...

AGNÈS. Pourtant tu es bien décidé à l'épouser ?

GERVAIS. Je te répète que c'est bien plus compliqué. Je n'ai rien décidé, ce sont les événements qui ont toujours décidé à ma place...

AGNÈS. Tu es un être curieux, Bernard, tu vis d'une façon, et tu parles d'une autre. Avec toi, on ne sait jamais à qui on a affaire. As-tu honte de moi, comme ma sœur ?

GERVAIS. Non.

AGNÈS. As-tu confiance en moi ?

GERVAIS. Mais pourquoi toutes ces questions, subitement ?

AGNÈS. Réponds toujours !

GERVAIS. Confiance ?... ça dépend.

AGNÈS. Tu ne veux rien me dire. Tu n'as pas confiance. Vous êtes bien de la même race tous les deux. (*Elle se met à sangloter.*) Oh ! je sais que vous me méprisez ! Je sais ce que vous dites de moi quand vous êtes ensemble !

GERVAIS, *il se lève et rit méchamment.* Je n'aime pas les gens qui pleurent !

AGNÈS, *elle se dresse derrière lui, le visage ruisselant de larmes, en tordant ses mains convulsivement.* Je ne compte pas pour toi... Je ne suis rien... rien... Oh ! je te déteste ! Je te hais... Tu m'entends ?... Je te hais...

GERVAIS. Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse... Allez, pleure... pleure... Tu n'es pas belle à voir... (*La lumière s'éteint brusquement.*)

Tableau 2

scène 1

HELENE, GERVAIS, *puis* AGNES

Hélène et Gervais sont ensemble dans la chambre de ce dernier.

HÉLÈNE. Je suis désolée, Bernard, ne m'en veuillez surtout pas, mais je suis à bout ! C'est plus fort que moi, je ne peux pas la supporter...

GERVAIS. Vous comprenez pourquoi j'avais rompu avec elle ?

HÉLÈNE. Quand nous serons mariés, elle ne mettra pas les pieds chez moi. J'en suis fâchée à cause de vous, mon chéri, mais j'aime mieux vous prévenir franchement !

GERVAIS. Oh ! soyez tranquille, je n'ai pas l'intention de vous imposer Julia... C'est d'ailleurs à votre insistance qu'elle doit de se trouver ici... S'il n'avait tenu qu'à moi...

HÉLÈNE. J'ai eu tort, j'en conviens, mais il était difficile de faire autrement, et, je l'avoue, j'était curieuse de la voir... Comment peut-elle être si différente de vous ? Plus je vous observe tous les deux, et plus je vous trouve étrangers l'un à l'autre. C'est à croire que vous n'êtes pas du même sang...

GERVAIS, *il lui prend la main.* Exactement comme pour Agnès et vous... vous n'avez absolument rien de commun... Je vous en prie, elle va partir d'un moment à l'autre... Ne lui faites pas sentir votre antipathie... Nous ne la reverrons plus. Je vous le promets !

HÉLÈNE. Merci... Et Agnès, elle ne vous paraît pas bizarre depuis quelques jours ?

GERVAIS. Non, je n'ai rien remarqué.

HÉLÈNE. Oh ! si... Il y a quelque chose. Elle m'inquiète... Bernard, il faut que nous commencions les démarches le plus vite possible. C'est préférable. Pour nous, pour les autres, pour le monde...

GERVAIS. Eh bien, c'est entendu... Dès que Julia sera partie... mais à mon tour de vous demander quelque chose... Je voudrais une cérémonie très intime. Pas d'invitations, de publicité...

HÉLÈNE, *riant.* Oh ! quel mot !

(*Il lâche Hélène, comme un coupable, il vient d'apercevoir Agnès sur le pas de la porte.*)

AGNÈS. Une autre fois, je frapperai...

HÉLÈNE, *furieuse.* Toi !

AGNÈS, *ironique.* Moi ?

HÉLÈNE. Qui te permet d'entrer dans la chambre de Bernard... C'est inqualifiable !

GERVAIS. Ecoutez, nous n'allons pas...

AGNÈS. Taisez-vous, Bernard, cela ne vous regarde pas !

HÉLÈNE, *hors d'elle.* J'ai été patiente, mais, cette fois, tu dépasses les bornes !

(*A ce moment, la tête curieuse de Julia apparaît par l'embrasure de la porte du fond, elle s'approche de la chambre de Gervais. Hélène la voit et change immédiatement de contenance.*)

Ah ? C'est vous, ma chère amie ?

JULIA, *hilare.* En chair et en os !

HÉLÈNE. Si nous allions dans la salle à manger, nous serions plus à notre place pour bavarder... Voulez-vous ?

JULIA. On ne peut rien vous refuser. (*Elle laisse passer Hélène la première dans la salle à manger, et comme celle-ci fait un geste de protestation polie.*) Non ! non ! après vous... J'n'en f'rai rien !

GERVAIS. Le temps a l'air d'être beau, j'ai envie de sortir un peu. Tu ne m'accompagnes pas, Julia ?

JULIA. Non, c'est pas que j'ai pas envie, mais je n'ai plus beaucoup de temps, maintenant... J'ai mon train, dans pas longtemps, il s'agit pas que j'le loupe...

HÉLÈNE, *dans la salle à manger.* Déjà ! Comme le temps passe...

(*Gervais saisit Julia très fortement, il chuchote.*)

GERVAIS. Julia, écoutez-moi !

JULIA. Laisse tomber !

GERVAIS. Nous devons nous expliquer !

JULIA. Plus tard.

GERVAIS. Tout de suite !

JULIA, *effrayée.* Lâchez-moi, ou j'fais du pétard... Ah ! assassin !

GERVAIS, *lamentable.* Non !... Ce n'est pas ce que vous croyez... (*Il la lâche.*) Bernard est mort en arrivant à Lyon...

HÉLÈNE, *d'une voix calme.* Qu'est-ce que vous complotez tous les deux ?

(*Hélène entre, suivie de Gervais, dans la salle à manger. Pendant cette courte scène, Agnès a pris un jeu de cartes et s'est installée à la table, Hélène s'active en tricotant.*)

JULIA. Rien... On y va... Tiens ! vous avez des cartes ?

AGNÈS. On ne s'en sert jamais...

JULIA. C'est pourtant amusant... (*Elle s'assied à la table à côté d'Agnès.*) Voulez-vous que je vous les tire ?

GERVAIS, *il marmonne.* C'est le bouquet !

JULIA. Qu'est-ce que tu dis ?

GERVAIS, *il prend place à son tour.* Rien...

AGNÈS. Vous nous avez caché les petits talents de votre sœur...

JULIA, *modeste.* Oh ! il ne faut pas prendre ces choses-là au sérieux, c'est plutôt une manière de passer le temps, et quelquefois, ça tombe juste...

AGNÈS. Comment avez-vous appris ?

JULIA. Par une voisine, à Saint-Flour, la receveuse des postes, une femme tout ce qu'il y a de bien ! Quand nous nous ennuyons, ou que les nouvelles sont trop mauvaises, nous interrogeons les cartes.

(*Intéressée, Agnès lui donne les cartes.*)

AGNÈS. Je tiens à vous voir à l'œuvre... Essayez avec Bernard... Allons, Bernard !

(*Gervais s'exécute, mécontent... Hélène soupire, contrariée, en tricotant de plus belle.*)

JULIA, *à Gervais.* Coupe !

(*Il coupe, elle retourne les cartes par groupes de trois selon les règles du jeu. Elle a bientôt un demi-cercle de cartes devant elle.*)

AGNÈS, *dans un murmure.* Elles sortent bien...

JULIA. Ce roi, c'est toi. Coupe encore... Quel drôle de jeu ! (*Elle compte les cartes : dix-sept. Son index se met à courir de carte en carte.*) As de trèfle, c'est signe d'argent... Il y a beaucoup d'argent pour toi... Dix de pique... Mais il y a aussi un ennui... Tu ne peux pas rentrer en possession de cet argent... Dame de pique... Une femme... Valet de carreau, le facteur... Cette femme a reçu une lettre... Dix de carreau, une route... Elle a fait ou va faire un voyage...

GERVAIS. Cette belle ténébreuse, c'est sans doute toi ? Tu ne crois pas ?

JULIA. Peut-être... Neuf de pique, maladie... Cette femme risque de tomber malade... Je ne peux rien affirmer... En tout cas, il pourrait bien lui arriver quelque chose... Roi de carreau, un militaire... Là, je ne vois pas...

GERVAIS. En effet, ta bonne femme, ton militaire... ce n'est pas très clair.

JULIA. Dix de trèfle... toujours l'argent... Dame de cœur... quelqu'un qui t'aime... Dame de trèfle... ce pourrait être ta femme si tu étais marié...

AGNÈS. Hélène...

HÉLÈNE, *mécontente.* Laisse-moi où je suis... s'il te plaît!

AGNÈS. Et la dame de cœur... qui ça peut bien être ? Tout cela n'a aucun sens...

JULIA. Oh ! si. Mais on ne le découvre qu'après... Du pique ! Du pique ! Mon pauvre Bernard, tu es environné de pique ! Le sept... c'est une surprise, mais une mauvaise surprise, surtout quand il est à l'envers... Et pour finir : le sept de trèfle, argent... (*Elle réunit les dix-sept cartes et les range en petits paquets formant une croix.*) Nous allons voir ce qui va arriver bientôt... (*Elle lève une à une les cartes du paquet central.*) Le roi de trèfle... le sept de pique... le sept de carreau... une surprise, pour toi, dans cette maison !

GERVAIS. Tu ne pourrais pas un peu préciser ?

JULIA. Non. Tu vas peut-être apprendre quelque chose de désagréable.

GERVAIS. Je m'y attendais.

(*Agnès et Hélène le regardent d'un air perplexe.*)

AGNÈS. Continuez. Qu'est-ce qui arrivera ensuite ?

JULIA, *elle consulte les cartes à gauche, à droite, en haut, en bas.* La dame de pique, le neuf de pique, le roi de carreau, le valet de trèfle ! (*Elle fait la moue.*) Je vois : le militaire, un drôle de militaire, fait du mal à la femme... Il n'est pas seul d'ailleurs : ce valet ne m'inspire pas confiance !

(*D'un revers de main, Agnès balaye les cartes en s'écriant.*)

AGNÈS. Vous êtes ridicules tous les deux... Et je n'aime pas vos sous-entendus. Si vous avez des choses à vous confier, je m'en irai.

JULIA. Des sous-entendus ?

(*Agnès, furieuse, sort de la salle à manger et va dans sa chambre.*)

HÉLÈNE, *furieuse.* Agnès ! Veux-tu bien !

JULIA. Quelle drôle de fille !

HÉLÈNE. Elle est insupportable !

scène 2

LES MÊMES, *sans* AGNES

Gervais paraît absent, il a regardé Agnès partir avec une expression curieuse.

HÉLÈNE. Qu'est-ce que vous avez, Bernard ?

GERVAIS. Excusez-moi... Je rêvassais.

JULIA, *volubile.* Il a toujours été un peu dans la lune ; quand il était petit, il fallait aller le chercher dans sa chambre : il avait toujours le nez dans un illustré.

HÉLÈNE. Ce devait être un drôle de petit garçon. Vous qui étiez l'aînée, avez-vous eu du mal avec lui ?

JULIA. L'aînée ?... (*Vexée.*) Nous avons à peu près le même âge... A part ça, vous pouvez le dire qu'il m'en a donné du mal ! Il ne voulait rien fiche à l'école !

HÉLÈNE. Il réussissait bien son piano ?

JULIA. Son piano ?... Couci-couça... Son professeur se plaignait souvent.

HÉLÈNE. Vous avez certainement eu du mérite...

JULIA. Pour ça, oui... L'éducation, ça m'connaît... Une vraie mère poule que j'étais pour lui... Sans me vanter, il me doit un peu d'être devenu ce qu'il est à l'heure actuelle !

GERVAIS. Nous pourrions peut-être changer de conversation ? Sur le chapitre de la reconnaissance, je n'ai jamais été très fort... A quelle heure est ton train, Julia ?

JULIA. A six heures et demie...

HÉLÈNE, *poliment.* Quel dommage que vous nous quittiez si vite...

JULIA. Qu'est-ce que vous voulez ? Dans les affaires, on ne fait pas toujours ce qu'on veut !

GERVAIS. Il ne faut pas te mettre en retard...

JULIA, *elle plaisante.* Tu as l'air bien pressé de me voir partir... T'inquiète pas, j'ai tout le temps !

HÉLÈNE. Il faudra que vous soyez à la gare au moins une heure avant le départ de votre train... Les wagons sont presque toujours bondés !

JULIA. Je prendrai un taxi.

HÉLÈNE. Vous n'en trouverez pas. Il y en a très peu, et ils sont presque toujours retenus à l'avance.

GERVAIS. Oh ! la gare n'est pas loin d'ici... la valise n'est pas trop lourde et, de toute façon, j'accompagnerai Julia...

HÉLÈNE, *elle se lève.* Je vais vous préparer quelques sandwiches... faire durcir les œufs. Cela vous permettra de tenir jusqu'à Saint-Flour...

JULIA. Merci beaucoup, mais je ne voudrais pas déranger... (*Elle se lève.*) Je vais vous aider...

HÉLÈNE. Je n'ai pas besoin de vous, restez.. Vous aimerez sans doute bavarder un peu en tête à tête avec votre frère...

GERVAIS, *aimable.* Oui. Reste... J'ai mille et une choses à te dire.

(*Hélène sort et disparaît dans le fond.*)

scène 3

GERVAIS, JULIA

Un temps. Ils sont seuls enfin. Julia n'est pas très rassurée. Il se lève lentement.

JULIA. Restez où vous êtes !

GERVAIS. Je vous donne ma parole, Julia, que vous n'avez rien à craindre.

JULIA. Si vous faites un pas de plus, tant pis pour vous !

GERVAIS. Enfin, Julia, vous admettrez que nous avons à parler ! (*Il se rassied.*) Ne soyez pas stupide, nous n'avons plus le temps de jouer à cache-cache. Alors ? Qu'est-ce que vous voulez me proposer ?

JULIA. Qui êtes-vous exactement ?

GERVAIS. Ça n'a pas beaucoup d'importance. J'ai été le compagnon de Bernard pendant des mois, des années. Il n'avait rien de caché pour moi. Nous nous sommes évadés ensemble. S'il est mort, je vous jure que ce n'est pas ma faute !

JULIA. Ce n'est pas vous qui... ?

GERVAIS. Non, ce n'est pas moi qui... Il a été accroché par un wagon au moment où nous traversions la gare de triage...

JULIA. Comment vous appelez-vous ?

GERVAIS. Gervais Laroche. Pourquoi cette comédie ?

JULIA. Pour voir quel genre d'homme vous étiez, pour voir si nous pourrons nous entendre.

GERVAIS. Nous entendre sur quoi ?

JULIA. Mon oncle Charles est mort. Nous étions fâchés : il lègue à Bernard toute sa fortune...

GERVAIS. Et alors ?

JULIA. Vous ne comprenez pas ? Il s'agit d'un héritage d'une cinquantaine de millions !

GERVAIS. Merde...

JULIA. Je ne vous le fais pas dire...

GERVAIS. Et c'est moi... enfin, Bernard le seul héritier ? Il n'y a rien pour vous ?

JULIA. Rien. A défaut de Bernard, l'héritage doit revenir aux œuvres... Aux œuvres ! J'te demande un peu !

GERVAIS. C'était donc cela ! Au fond, la mort de Bernard vous arrange; nous deux, nous allons pouvoir partager ?

JULIA. Dame !

GERVAIS, *rêveur.* Vingt-cinq millions !

JULIA. Non... Dix pour vous... Dix briques et je vous laisse épouser Hélène.

GERVAIS. Et si je refusais cet héritage ?

JULIA. Ce serait le plus sûr moyen d'éveiller les soupçons.

GERVAIS. Admettons ! Mais ensuite, vous ne me réclamerez plus rien ?

JULIA. Je ne suis pas celle que vous croyez... Non, mais dites donc !

GERVAIS. Comment pourrais-je remplir les formalités ? Le notaire connaît peut-être Bernard ?

JULIA. Non. Il est établi à Abidjan. Je suis renseignée. Il vous suffira de deux témoins. Vous les trouverez dans les relations d'Hélène. Aucun pépin à craindre de ce côté... Ni vu, ni connu, j't'embrouille ! Vous êtes d'accord ?

GERVAIS. Bien obligé. Si je n'étais pas d'accord, vous me dénonceriez, n'est-ce pas ?

JULIA. Naturellement...

GERVAIS. Je peux avoir confiance en vous ?

JULIA. C'est ma parole contre la vôtre. Vous m'affirmez que vous n'avez pas tué Bernard, et je vous crois... Par conséquent...

GERVAIS. Pourquoi ne m'avez-vous pas expliqué l'affaire plus tôt ? Pourquoi n'avez-vous pas répondu aux billets que je glissais la nuit sous la porte de votre chambre ? C'était facile...

JULIA. Je ne vous veux pas de mal. Je croyais que vos billets cachaient une ruse. Je voyais que vous tourniez autour de moi... J'avais peur... Vous aviez l'air si méchant !

GERVAIS. Nous aurions pu sortir, discuter librement...

JULIA. Vous n'avez donc pas senti combien ces deux femmes vous épient ? Elles sont folles de vous... Agnès aussi... J'en arrive à me demander si elle est bien persuadée que je suis votre sœur. Autant vous le dire, c'est elle qui m'a écrit pour me signaler le retour de Bernard et qui m'a soufflé le prétexte de l'employé de mairie. Sans doute espérait-elle que j'allais vous confondre. Méfiez-vous de cette petite garce...

GERVAIS. Çà alors !... Je peux vous poser une question ?

JULIA. Posez toujours...

GERVAIS. Eh bien, voilà... Hier soir, en me couchant, j'ai trouvé, posée en évidence sur mon oreiller, une photo..., une photo de Bernard... Est-ce vous qui l'aviez déposée, pour me faire peur, sans doute ?

JULIA. Moi ! Jamais de la vie !

GERVAIS. Alors, qui ?... Et comment cette photo de Bernard a-t-elle pu pénétrer dans cette maison ?...

JULIA. Toujours cette salope... Agnès ! Quand je vous disais de la tenir à l'œil... Elle peut nous jouer un mauvais tour...

GERVAIS. Mais enfin, Hélène a prétendu qu'elle n'avait jamais reçu de photo de Bernard ! Où Agnès a-t-elle bien pu se procurer celle-ci ?...

(*Il sort de sa poche une photo crasseuse et la donne à Julia, qui la considère en hochant la tête.*)

JULIA. C'est bien lui... y a pas à dire...

GERVAIS. Alors ?

JULIA. Une seule hypothèse : Agnès ! C'est pas Hélène, elle n'est pas bien dangereuse, celle-là, elle vous aime à en crever, elle sait que vous couchez avec l'autre... et elle se tait parce qu'elle a peur de vous perdre...

GERVAIS. Vous êtes folle !

JULIA. Pas si folle que ça... Elle passe son temps à écouter aux portes, et elle boit en cachette... Tiens, je parie que vous n'avez jamais remarqué qu'elle picolait en douceur, la donzelle... Ah ! les hommes !

GERVAIS. Vous vous trompez sûrement... Je connais Hélène, et...

JULIA. Bon... je me trompe. (*Elle se lève et ouvre le petit coffret à liqueurs. Elle lui montre le flacon.*) Tenez, regardez... Presque vide... C'est le pape sans doute qui a dû se le taper... Je l'ai entendue, elle se lève la nuit pour boire... Et, si vous voulez tout savoir, c'est l'autre, Agnès, qui lui procure la gnole... Ah ! on peut dire qu'il s'en passe des vertes et des pas mûres dans cette taule... Elles sont gratinées, les demoiselles de la bourgeoisie lyonnaise !

GERVAIS. Mais, Julia... (*Il est stupéfait par la découverte qu'il vient de faire.*)

JULIA. Ça, on s'en fout ! C'est l'amour... Pour le moment, c'est de bisness qu'on cause... Bernard a dû envoyer une photo à Hélène, mais comme c'est l'autre qui monte généralement le courrier, elle a pu facilement la faucher au passage...

GERVAIS. Je comprends...

JULIA. C'est pas trop tôt... Il va falloir la manier avec délicatesse..., la chérie. Tant qu'elle croit que vous l'aimez, elle n'est pas dangereuse, mais si vous la laissez tomber un peu trop brutalement... gare à la casse !

GERVAIS. Ah ! on peut dire qu'elle m'a bien fait marcher, celle-là, avec son don de voyance !

JULIA. Ah ! Parce que... c'est assez marrant... vous trouvez pas ?

GERVAIS. Je ne trouve pas... Elle nous a bien eus avec ses allusions, ses mystères !

JULIA. A votre tour, maintenant, mais allez-y molo... Elle peut être gênante, si nous voulons réussir notre coup !

(*A ce moment, Hélène paraît dans le couloir.*)

GERVAIS. Attention, Julia... Hélène !

(*Hélène entre dans la salle à manger.*)

HÉLÈNE. Allons, Julia, il faut partir si vous ne voulez pas rater votre train !

JULIA. Parlez pas de malheur... Il faut que je sois demain matin à Saint-Flour... sans faute !...

HÉLÈNE. Bernard, allez chercher la valise de votre sœur, s'il vous plaît... Vous trouverez aussi, dans la cuisine, un paquet qui contient le petit en-cas que je viens de lui préparer... (*Gervais sort. Hélène prend les mains de Julia et l'attire contre elle.*) Ma chère Julia... quelle tristesse de vous quitter... ! (*Elle soupire.*) Et comme nous allons vous regretter...

(*Elles s'embrassent tendrement. Et la lumière s'éteint sur le deuxième tableau de l'acte II.*)

Tableau 3

scène 1

GERVAIS, AGNES

Dans la chambre : Agnès est assise sur le fauteuil, immobile ; Gervais, accusateur, lui met la photo de Bernard sous le nez.

GERVAIS. C'est bien vous, n'est-ce pas ?

AGNÈS. Oui...

GERVAIS. C'est bien vous, n'est-ce pas, qui avez volé cette photo destinée à votre sœur ?

AGNÈS. Volé ! Tu as de ces mots !

GERVAIS. Peu importe... C'est vous qui avez écrit à Julia...

AGNÈS. C'est moi, oui... J'en avais bien le droit, puisque tu n'es pas son frère !

GERVAIS, *avec une feinte compassion.* Tu n'es pas très forte, tu n'as rien compris... Tu te figures, alors, qu'au début, j'ai pris au sérieux cette histoire de marraine ? Voyons, réfléchis un peu. Nous étions en ligne, la plupart du temps désœuvrés; des femmes nous écrivaient... Nous nous amusions à leur répondre, pardi ! C'était un jeu plus agréable que les cartes. Mais ce n'était qu'un jeu... Quelquefois, nous échangions nos marraines. Celles qui envoyaient des colis faisaient prime...

AGNÈS. Où veux-tu en venir ?

GERVAIS. J'étais comme les autres. Moi qui n'avais jamais eu le temps de penser aux femmes, je trouvais comique de recevoir des lettres. Comique et un peu troublant. Il y avait à Lyon une inconnue qui s'intéressait à moi. Cela ressemblait à une blague et à un conte de fées. Tu vois ce que je veux dire ? Les copains, souvent, quand ils répondaient à leur marraine, truquaient, se faisaient passer pour des fils de famille, ou des champions, ou des richards. Cela ne tirait pas à conséquence et, sur le moment, c'était excitant, comme un film dont on aurait joué le premier rôle. Moi, je n'avais pas assez d'imagination pour mentir, mais quand Hélène me demanda des photos, eh bien, comme Gervais était mieux que moi, j'envoyai les siennes ! Voilà... Je suis le vrai Bernard !

AGNÈS. C'est faux ! Vous venez d'inventer cette histoire à l'instant : vous êtes Gervais et vous n'épouserez pas Hélène !

GERVAIS. Ah ! voilà le grand mot lâché : je n'épouserai pas Hélène ! Tu as peut-être raison, mais je ne t'épouserai pas, toi non plus.

AGNÈS. Pourquoi ? Mais enfin, pourquoi ?

GERVAIS. Mais parce que ton petit chantage me dégoûte. Que tu sois jalouse, je l'admets ; ce que je n'admets pas, en revanche, c'est toute cette sinistre comédie de voyance. Il ne s'agit même pas de nous trois. Je pense à tous ces pauvres bougres, à toutes ces malheureuses qui te prennent pour le bon Dieu, qui t'apportent leurs reliques, et que tu trompes bassement, comme tu m'as trompé en me décrivant Gervais avec ses deux verrues, en m'annonçant l'arrivée de Julia !

AGNÈS, *avec une sorte de rage sourde.* J'ai le don... Je te jure que j'ai le don !

GERVAIS. Le don de me faire rire... Le don ! oui, grâce à ce que tu as lu dans tous ces bouquins !

AGNÈS. C'est faux. Je vois des choses !

GERVAIS. Et tu n'as pas vu que je suis Bernard ?

AGNÈS. Tu n'es pas Bernard !

GERVAIS. La preuve que je suis bien Bernard, c'est que Julia m'a sauté au cou.

AGNÈS. Julia est une mauvaise femme.

GERVAIS. Ne te fatigue pas !

AGNÈS. Il y a du sang autour de toi !

GERVAIS. Non, ne cherche plus à m'inpressionner, c'est fini...

AGNÈS, *dans un murmure.* Je t'aimais, Gervais...

GERVAIS. Assez, assez ! Pas Gervais ! Gervais est mort ! Pas Gervais !

AGNÈS. Gervais... Bernard... au point où nous en sommes ! Tu n'épouseras pas Hélène !

GERVAIS. C'est pourtant ce que j'ai l'intention de faire.

AGNÈS. Je t'en empêcherai.

G'RVAIS. Je voudrais bien voir comment ?

AGNÈS. Tu ne la connais pas comme moi, Gervais ! (*Hors de lui, Gervais la gifle ; elle redresse la tête, les yeux brillants de larmes retenues.*)

GERVAIS. Pardonne-moi, Agnès... Je n'ai pas voulu...

AGNÈS. Tais-toi !

GERVAIS. Hélène ne te croira pas, si tu lui racontes...

AGNÈS. Tais-toi ! Je t'en supplie : tais-toi !

GERVAIS. Tu n'oseras pas lui avouer que tu as volé les photos... Elle cesserait définitivement de te prendre au sérieux, tu ne seras plus, pour elle, qu'une petite fille vicieuse.

AGNÈS. Je m'en fiche... Maintenant, je me fiche de tout ce qui pourra m'arriver... (*Elle se sauve dans sa chambre en criant, ne pouvant retenir plus longtemps ses larmes.*) Je t'aimais, Gervais, je t'aimais... (*Elle disparaît dans sa chambre qu'elle ferme à clef. Gervais, qui l'a suivie, essaye vainement d'ouvrir la porte.*)

GERVAIS. Agnès... mon petit... Agnès... ouvre-moi !

AGNÈS. Non, va-t'en ! Je te déteste ! Va-t'en ! (*Gervais demeure dans le couloir, indécis. A ce moment, on entend le bruit de la porte d'entrée qu'on ouvre, et la voix d'Hélène qui appelle.*)

scène 2

HELENE, GERVAIS, *puis* AGNES

HÉLÈNE. Bernard ! Bernard !

GERVAIS. Je suis là... Hélène, que voulez-vous ?

HÉLÈNE, *se contenant.* Il faut que je vous parle... Venez, ne restons pas là... Venez...

GERVAIS. Je vous suis, mais pourquoi ce mystère ? (*Ils vont dans la salle à manger.*)

HÉLÈNE. Bernard...

GERVAIS. Je vous écoute.

HÉLÈNE. Mon Dieu... que c'est difficile à dire, ces choses-là... Je n'en sortirai jamais...

GERVAIS. De quoi s'agit-il ? Vous...

HÉLÈNE. Une nouvelle... une affreuse nouvelle... Enfin, une pénible nouvelle : Julia...

GERVAIS. Julia ?

HÉLÈNE. Je ne peux pas vous dire... Julia... Tenez, lisez vous-même... (*Elle lui donne un journal qu'elle vient d'acheter.*) Là... regardez...

GERVAIS, *il lit avidement.* Çà, alors !...

HÉLÈNE. Oui... Son nom est mentionné sur la liste des victimes de l'attentat, là, regardez !

GERVAIS, *sans conviction.* C'est épouvantable...

HÉLÈNE. Sans doute...

(*Agnès, qui a écouté la scène de sa chambre, paraît alors.*)

AGNÈS. Qu'est-ce qui se passe ?

HÉLÈNE. Le train qui reconduisait cette pauvre Julia à Saint-Flour a sauté... Un sabotage, oui... Il contenait plusieurs personnalités allemandes et les maquisards ont dynamité un pont sur lequel il devait passer... Julia est morte.

AGNÈS. Ah ! les militaires... Elle avait dit « de drôles de militaires »... Elle l'avait prévu...

HÉLÈNE. Fais-moi le plaisir de garder ces réflexions puériles pour toi. (*A Gervais.*) Buvez... Vous irez vous reposer après...

GERVAIS. Merci, Hélène... (*Il boit le petit verre d'alcool qu'elle vient de lui servir.*)

AGNÈS. Dommage que ce deuil vienne gêner tes projets... matrimoniaux !

HÉLÈNE, *froidement.* Répondez-lui, Bernard !

GERVAIS. Je vous en prie, ne me tourmentez pas, toutes les deux. Bien sûr que nos projets ne sont pas modifiés...

HÉLÈNE, *triomphante.* Tu vois ?

AGNÈS. Je vois.

HÉLÈNE. Comment vous sentez-vous, Bernard ?

GERVAIS. Mieux. Je vous remercie. J'ai encaissé le coup.

AGNÈS. Après tout, vous étiez fâchés...

HÉLÈNE. C'était quand même sa sœur, et après la perte de son ami Gervais... Il faut se mettre à sa place...

AGNÈS, *avec un petit geste de la main.* Oh ! Gervais...

HÉLÈNE. Qu'est-ce que tu veux dire ?

AGNÈS. C'est déjà loin !

HÉLÈNE. Toi, tu n'aimes personne...

AGNÈS, *elle hausse les épaules.* Qu'est-ce que tu en sais ?

GERVAIS. Vous m'excuserez, j'éprouve le besoin de prendre l'air... Je vais faire un petit tour... Vous permettez ?

HÉLÈNE. Je vous en prie... couvrez-vous... Il fait assez froid dehors et vous pourriez prendre mal...

(*Gervais sort. Agnès se dispose à regagner sa chambre, mais Hélène la retient.*)

scène 3

HELENE, AGNES

HÉLÈNE. Toi, reste...

AGNÈS. Qu'est-ce que tu veux encore ?

HÉLÈNE, *elle se sert un verre d'alcool.* Te parler...

AGNÈS. Me parler... me parler... Je pense que nous n'avons rien à nous dire...

HÉLÈNE. Tu me prends pour une idiote ?

AGNÈS. Oh non !

HÉLÈNE. Tu crois que je suis aveugle..., que je ne vois pas tout ce qui se passe ici ?

AGNÈS. Où veux-tu en venir ?

HÉLÈNE. Tu ferais mieux de laisser Bernard tranquille, sinon...

AGNÈS. Sinon ?...

HÉLÈNE. Sinon, tu auras affaire à moi.

AGNÈS. Je me moque de toi, et de ton Bernard !

HÉLÈNE. « Mon » Bernard... oui ! Si tu crois que je ne te vois pas tourner autour de lui.

AGNÈS. Il est assez grand pour se défendre tout seul !

HÉLÈNE. Non. Il est faible... Il ne te connaît pas comme je te connais, moi !

AGNÈS. Ta sollicitude à son égard est véritablement touchante. Rassure-toi, je n'ai rien d'une femme fatale !

HÉLÈNE. Je n'en doute pas : tu n'es qu'une gamine... une gamine sale et vicieuse ! (*Elle boit encore.*)

AGNÈS, *froidement.* Tu ne crois vraiment pas que tu es assez saoule comme ça ?

HÉLÈNE. Occupe-toi de ce qui te regarde.

AGNÈS. Tu vas dire des choses que tu regretteras ensuite...

HÉLÈNE. J'en ai assez de me taire... De te voir te conduire comme une fille et de me taire ! Qu'est-ce que tu crois ?... Tu n'es pour lui qu'une passade dont il se lassera bien vite... Si tu t'imagines qu'il a pour toi autre chose qu'un désir... tu te trompes !

AGNÈS. Comment peux-tu le savoir ?

HÉLÈNE, *avec une sorte de mépris.* C'est un homme...

AGNÈS. Qu'est-ce que tu sais des hommes, ma pauvre Hélène ?... Je me fous éperdument de ton Bernard, mets-toi bien ça dans la tête, mais si j'ai un conseil à te donner, c'est de te conduire avec lui autrement que tu le fais... Tu ne vois pas que tu l'agaces ?

HÉLÈNE. Je l'agace ?

AGNÈS. Oui, tu l'agaces... Tu es parfaite ! Trop parfaite !... Les hommes haïssent les femmes trop parfaites... Tu le couves, tu le dorlotes, tu es maternelle, tu le grondes comme s'il était ton fils et non pas ton futur mari ! Ah ! je te jure... c'est à frémir ! Toi et tes sentiments élevés ! Toi et ton sens exagéré du devoir ! Toi et tes principes, toi et ta province, je sais bien ce que je ferais si j'étais à sa place...

HÉLÈNE, *méprisante.* Qu'est-ce que tu ferais ?

AGNÈS. Je foutrais le camp, ventre à terre !... Oui... sans me retourner... Tu es sereine ! Tu es crispante ! Tu es froide comme une statue de marbre ! Je t'observe... Tu lui marchandes des baisers avec une pudeur déplacée... Il est bien naturel qu'il aille chercher ailleurs ce que tu te refuses à lui donner !

HÉLÈNE, *très calme.* Je crois que tu fais fausse route... On exige d'une femme d'autres qualités ! Il y a autre chose que ça !... On ne passe pas sa vie au lit, ma petite, et ce que tu lui accordes, toi, n'importe quelle garce de ton espèce pourrait le lui donner... Il t'a prise parce qu'il t'avait sous la main... rien de plus.

AGNÈS, *d'une voix étranglée.* C'est faux !

HÉLÈNE, *implacable.* Non, c'est vrai... que tu le veuilles ou non, c'est vrai ! C'est vrai ! Tiens, une question : Est-ce que tu crois qu'il pourrait vivre avec toi ? T'épouser ?... Est-ce que tu le crois ?

AGNÈS, *lamentable.* Je ne sais pas...

HÉLÈNE. Eh bien, je vais te le dire... Non ! Mille fois non !

AGNÈS. Il a dit qu'« il ne pouvait vivre avec personne ! »

HÉLÈNE. Avec personne de ta race ! On ne vit pas avec une fille..., on couche avec et après, on se sauve... amoindri, écœuré...

AGNÈS. Tais-toi ! Tu salis tout ce que tu touches ! Tais-toi !

HÉLÈNE. Non... je parlerai... si j'en ai envie... je parlerai... je te dirai ce que j'ai sur le cœur !

AGNÈS. Tais-toi... je t'en supplie... Tais-toi !

HÉLÈNE. Ce serait trop facile... (*Elle s'arrête tout à coup et tend l'oreille.*) Chut ! On n'a pas frappé à la porte ?

(*Elles écoutent.*)

AGNÈS. Non... c'est dans la rue... (*Hélène se sert de nouveau à boire.*) Arrête... je te dis que tu as assez bu pour aujourd'hui !

HÉLÈNE, *boit, et d'une voix trouble.* Je n'ai pas d'ordre à recevoir de toi !

AGNÈS. C'est pour ton bien !

HÉLÈNE. Pour mon bien ! Non, mais écoutez-la ! Pour mon bien ! C'est pour mon bien que tu as voulu me le prendre ? (*Elle éclate d'une sorte de rage hystérique, et ouvrant son peignoir, découvrant ses seins nus, elle hurle.*) Non ! Mais regarde-toi ! Tu es bien comme ta mère... Une putain ! Une putain !

AGNÈS. Hélène, je t'interdis !...

HÉLÈNE. Tu m'interdis ? Tu m'interdis quoi ? Tu n'as pas à m'interdire quoi que ce soit, c'est moi qui commande ici. Moi seule... tu m'as bien entendue... Je ne rétracte rien... Sais-tu où notre père l'a ramassée, ta putain de mère ?... Dans une « maison » ! une « maison », là où tu finiras, ma petite, un jour ou l'autre !

(*Agnès arrive à se dégager de l'étreinte de sa sœur qui titube.*)

AGNÈS. Oh ! Je commence à en avoir soupé de toi et de « ton » Bernard !

HÉLÈNE, *avec une obstination de femme saoule.* « Mon » Bernard... oui !

AGNÈS. J'ai assez ri... Je m'en vais, pour toujours... Inutile de m'envoyer un faire-part le jour de ton mariage... J'ai horreur des fêtes de famille... Je la vomis, la famille... (*Elle quitte la salle à manger où cette scène s'est déroulée, et va dans sa chambre.*)

HÉLÈNE. Agnès !

AGNÈS. Qu'est-ce que tu veux ?

HÉLÈNE. Qu'est-ce que tu fais ?

AGNÈS. Mes valises... Je fais mes valises...

HÉLÈNE. Agnès !

AGNÈS. Laisse-moi tranquille !

HÉLÈNE. Ne fais pas ça... Tu n'as pas le droit !

AGNÈS. Le droit ?... Ne me fais pas rire... Je suis majeure et vaccinée... Je fais ce qu'il me plaît !

(*Hélène se lève, le dos au public, vacillante, elle remplit deux verres d'alcool et, livide, s'appuyant aux meubles, aux murs, elle va dans le couloir devant la porte de la chambre d'Agnès — invisible au public — qui s'active. On entend des bruits de tiroirs qu'on ouvre, etc.*)

HÉLÈNE, *elle tient les deux verres qu'elle vient de remplir.* Agnès... tu es folle !... Agnès !

AGNÈS, *dans la chambre.* Non, mais je deviendrai folle si je reste une heure de plus dans cette maison !

HÉLÈNE. Agnès... ma petite... nous n'allons pas nous quitter comme ça...

AGNÈS, *elle apparaît sur le pas de la porte.* Tu es ridicule... si tu te voyais !

HÉLÈNE. Qu'est-ce que j'ai ?

AGNÈS. Ridicule et pitoyable...

HÉLÈNE. Je t'en prie... ne fais pas d'esclandre... Ne pars pas... reste... Qu'est-ce qu'on va dire ?... Les voisins... Les voisins...

AGNÈS. Je me fous des voisins... Si tu savais à quel point je m'en fous, des voisins.

HÉLÈNE. Tu es bien décidée ?

AGNÈS. Absolument !

HÉLÈNE. Je dirai que tu es malade... Que tu es partie te reposer à la campagne...

AGNÈS. Tu diras ce que tu voudras... c'est le moindre de mes soucis. (*Elle rentre dans sa chambre.*)

HÉLÈNE. Agnès !...

AGNÈS. Quoi encore ?

HÉLÈNE. Buvons... avant de nous séparer... Buvons une fois, ensemble.

AGNÈS. Tu es ivre-morte !

HÉLÈNE. Non. Je suis malheureuse.

AGNÈS. Toi ? Malheureuse ? Ça m'étonnerait !...

HÉLÈNE, *elle lui tend un verre d'une main tremblante.* Tiens... prends ! Pour me faire plaisir...

AGNÈS. Tu as tort de te mettre dans cet état, je t'assure...

HÉLÈNE. Ça ne fait rien... pour me faire plaisir !

AGNÈS. S'il n'y a que ça pour te faire plaisir, ma pauvre Hélène... (*Elle prend le verre que lui tend sa sœur.*)

HÉLÈNE. Oui... je ne veux pas que nous nous quittions fâchées... Je ne veux pas !

AGNÈS. Nous ne sommes pas fâchées... J'en ai assez... je pars : c'est tout !

HÉLÈNE. Plus tard...

AGNÈS. Plus tard ?

HÉLÈNE. Quand nous serons mariés... Bernard et moi...

AGNÈS. Eh bien ?

HÉLÈNE. Tu viendras nous voir... Tout sera oublié... fini...

AGNÈS. D'accord !

HÉLÈNE. Tu as peut-être raison de partir... Il vaut mieux... Oui, il faut que tu partes maintenant...

AGNÈS, *elle a bu le verre d'alcool.* Hélène... qu'est-ce que j'ai ? (*Elle chancelle et tombe à terre.*)

(*Hélène, hagarde, se penche sur elle et gémit.*)

HÉLÈNE. Agnès... Agnès... ma chérie... parle-moi !... Ne reste pas comme ça, sans rien dire, Agnès !... Réponds-moi... j'ai peur... réveille-toi ! Agnès... qu'est-ce que tu as fait ? Qu'est-ce que tu as fait ? Agnès...

LE RIDEAU TOMBE LENTEMENT

---

acte 3

Un seul entracte entre le 1er et le 2e acte.

Tableau 1

scène 1

HELENE, GERVAIS

Gervais est seul en scène. Il a beaucoup changé, pâle, amaigri, il est visiblement malade. On l'a installé dans un fauteuil dans la salle à manger, la tête posée sur des coussins, une couverture lui enveloppe les jambes. On entend, dans le vestibule, la voix d'Hélène.

HÉLÈNE. Très bien... au revoir, docteur, à demain... (*Bruit de la porte d'entrée que l'on ferme. Hélène apparaît et vient près de Gervais dans la salle à manger.*) Vous voyez bien, mon chéri, que vous avez tort de vous inquiéter... Le docteur est formel : vous n'avez besoin que de repos !... C'est le contre-coup de votre captivité que vous subissez. Vous avez entendu ce qu'il a dit : « Vous, c'est l'estomac, un autre, c'est le cœur ou le foie... mais au fond, c'est toujours la même maladie... et il n'y a qu'un remède : attendre, se reposer, éviter toute fatigue superflue ! »

GERVAIS. ... Vous avez un mari bien inutile, ma chérie...

HÉLÈNE. Taisez-vous !... Je vous aime, Bernard, et depuis que nous sommes mariés, je suis la plus heureuse des femmes !

GERVAIS. Mon bonheur serait complet si ma santé était meilleure !

HÉLÈNE. Soyons patients ! Je suis certaine que vous irez mieux quand nous aurons du vrai pain, du vrai sucre, du vrai café... Cette guerre ne sera pas éternelle !

GERVAIS. Vous devez avoir raison... Il faut attendre, attendre... C'est long d'attendre, vous ne trouvez pas ?

HÉLÈNE. Qu'est-ce que vous mangerez ce soir, Bernard ?

GERVAIS. Ce que vous voudrez...

HÉLÈNE. Un peu de bouillon, un œuf sur le plat, une purée de pommes de terre ?

GERVAIS. Ce sera parfait... Vous êtes bonne, Hélène !

HÉLÈNE. Je ne fais que mon devoir...

GERVAIS. Vous êtes là... je ne suis plus seul, votre robe fait, autour de moi, un bruit familier dont je ne pourrais plus me passer...

HÉLÈNE. Je vous aime, Bernard, et je serai toujours là... tant que vous voudrez encore de moi...

GERVAIS. Hélène... voulez-vous me faire plaisir ?

HÉLÈNE, *elle sourit.* Une femme doit obéissance à son mari, je l'ai juré ! Ordonnez, vous savez que je n'ai rien à vous refuser !

GERVAIS, *montre le piano de la salle à manger.* Jouez-moi quelque chose... du Chopin...

HÉLÈNE. Le piano de grand-père ? Vous n'y pensez pas...

GERVAIS, *agacé.* Soit... allez jouer dans votre chambre... je vous entendrai d'ici...

HÉLÈNE. *lui caresse les cheveux au passage et va dans sa chambre.* ... Soyez bien sage !

(*On entend peu après les premières mesures d'une étude de Chopin. Gervais écoute un moment, puis manifestant une sorte d'irritation contenue, il l'appelle.*)

GERVAIS. Hélène ! Hélène !... Venez...

(*Le piano s'arrête et Hélène paraît, un peu surprise.*)

HÉLÈNE. Qu'est-ce que vous avez, mon ami ?

GERVAIS. Laissez-vous aller, ne jouez pas de cette manière... Vous êtes trop raide, vous restez vous-même...

HÉLÈNE, *froidement.* Vous n'y entendez rien !

GERVAIS. Mais si, un peu plus de chaleur, de joie...

HÉLÈNE. Chopin est triste.

GERVAIS. Pas toujours, ma chérie, pas toujours... Il y a en lui une sorte de mélancolie joyeuse qui...

HÉLÈNE. Qu'est-ce que vous en savez ?

GERVAIS. Il me semble...

HÉLÈNE, *ironique.* Vraiment ?...

GERVAIS. Recommencez... je vous en prie... ne vous occupez pas tant de la mesure. Imaginez-vous que vous êtes dans l'eau. Vous flottez, vous êtes soulevée par une vague...

HÉLÈNE. Qu'allez-vous chercher ? Calmez-vous... Votre front est couvert de sueur ! Mon Dieu, que cela m'ennuie de vous voir dans cet état !

GERVAIS. Je suis fichu...

HÉLÈNE. Ne dites pas de bêtises !

GERVAIS. Quelle chance de vous avoir rencontrée, Hélène ! Vous et pas une autre !

(*Elle sourit sans répondre.*)

Est-ce que vous êtes heureuse, Hélène, franchement ? Ce n'est pas très gai de soigner un malade ?

HÉLÈNE. Mais vous n'êtes pas malade, mon chéri... Cessez donc de vous poser toujours des questions ! Laissez-vous aller... ce sera vite fini !

GERVAIS. Ce sera vite fini, oui... Je sens que je n'en ai plus pour longtemps à vous encombrer...

HÉLÈNE, *patiente.* Voulez-vous que nous allions consulter un spécialiste ?

GERVAIS. Ce n'est pas la peine, je crois..., je vais mourir...

HÉLÈNE. Vous êtes insupportable et je vais me fâcher !

GERVAIS. Hélène !... ne me laissez pas tout seul !

HÉLÈNE. Mais non, mon chéri, vous voyez bien, je ne bouge pas. Vous étiez plus raisonnable ces derniers temps !

GERVAIS. Oh ! Ils sont loin, les derniers temps... Je suis faible, je suis faible... vous ne pouvez pas savoir...

HÉLÈNE. Je le sais... Vous payez des mois de mauvaise hygiène alimentaire ! C'est tout... le docteur l'a dit...

GERVAIS, *il soupire.* Les rutabagas, les tartines de margarine, les bouts de carne putréfides... Il appelle cela une mauvaise hygiène alimentaire... c'est drôle !

HÉLÈNE. Je fais ce que je peux, Bernard, évidemment, nous n'avons plus l'honorable clientèle de cette malheureuse Agnès pour nous approvisionner ! J'en arrive à le regretter... pour vous.

GERVAIS. Excusez-moi... je parle... je parle... je ne sais plus ce que je dis... et je vous blesse sans arrêt, malgré moi... Pauvre Hélène, j'ai honte de tricher avec vous... Vous m'aimez... On ne méprise pas ce que l'on aime ! Et surtout on ne méprise pas ce qui va mourir... Il faut que je vous dise...

HÉLÈNE. Rien du tout ! Je ne veux pas que vous vous fatiguiez... Vous voulez sans doute parler d'Agnès ?...

GERVAIS. Agnès ?... Non... je voulais...

HÉLÈNE. Agnès !... Cela n'a plus d'importance... vous êtes un homme, après tout ! Je ne suis pas jalouse de ces... de ces choses...

GERVAIS. Ah ! vous saviez... et vous n'avez rien dit ?...

HÉLÈNE. Pourquoi aurai-je parlé ? Cela n'a eu aucune importance, aucune, je vous le répète... Je vous en prie, ne parlons plus d'Agnès, ne parlons plus de Julia... plus jamais ! Elles sont mortes ! Elles n'ont jamais existé ! C'est un rêve, un mauvais rêve que vous devez chasser de votre mémoire...

GERVAIS, *dans un murmure.* Oui... vous avez raison : elles sont mortes, elles n'ont jamais existé !

HÉLÈNE. Plus rien ne compte, mon amour, que l'avenir... notre avenir ! Vous allez guérir, mais oui, très vite... Nous allons être riches : la succession de votre cher oncle va être définitivement réglée... Ce n'est plus qu'une question de jours... Nous allons être très riches ! Plus de leçons de piano ! Plus de souvenirs détestables... Nous irons à Paris ! Je ne connais pas Paris... Vous me conduirez partout...

GERVAIS. Paris ! Oui, les théâtres, les cafés... Paris...

HÉLÈNE. Je vais vous paraître un peu niaise, mon chéri, les théâtres, les cafés ne sont pas ce qui m'attire le plus... Je veux voir la Tour Eiffel, l'Arc de Triomphe. (*Elle rit.*) La collection complète de toutes les cartes postales que j'ai reçues et qui m'ont fait rêver... Ce sera merveilleux ! Pensez un peu : Paris... avec vous !

GERVAIS. Ce sera merveilleux...

HÉLÈNE, *avec une sorte de gaieté enfantine.* Oui, ce sera merveilleux ! Après, nous irons en Grèce, en Italie... partout ! Et puis nous reviendrons à Lyon... Nous renouerons avec toutes les familles chez lesquelles j'étais reçu du vivant de mon père et qui nous ont tourné le dos, à cause d'Agnès et de sa conduite scandaleuse, à cause de notre pauvreté... Nous serons riches ! Bien plus riches qu'eux... Nous ferons les difficiles, nous nous ferons prier, nous n'accepterons pas n'importe quelle invitation... Nous achèterons une grande maison. J'aurai de belles robes... Oh ! je ris !... Je ris en pensant à la tête que feront toutes ces vipères qui m'ont méprisée et que j'éclabousserai de mon luxe, de mon argent... La paix sera revenue... Je serai heureuse... infiniment heureuse !...

GERVAIS. Quelle exaltation, ma chérie, je ne vous avais jamais vue comme ça !

HÉLÈNE. Vous ne pouvez pas comprendre, Bernard... J'ai courbé le dos sous les affronts pendant des années... Vous ne pouvez pas comprendre, je les hais ! Quelle revanche ! Ils ont cru briser mon orgueil... Je piétinerai le leur !

GERVAIS. Je n'arrive pas à comprendre, en effet, que vous attachiez autant d'importance à humilier des gens pour lesquels vous n'avez que du mépris !

HÉLÈNE. Vous ne connaissez pas la province comme je la connais....

GERVAIS. Pourquoi ne pas laisser tout ce joli monde croupir dans sa crasse ? Pourquoi ne quitterions-nous pas cette ville où ne vous rattachent que de mauvais souvenirs et n'irions-nous pas habiter la Côte d'Azur par exemple ?... Nice ou Menton... Repartir à zéro ! tous les deux !

HÉLÈNE. Repartir à zéro ? Pourquoi pas... après... ? Je ne veux pas me priver de cette joie... Je veux me venger, nous partirions ensuite...

GERVAIS. Comme c'est étrange... Vous la douceur, l'abnégation, le sacrifice, je ne vous imaginais pas comme cela...

HÉLÈNE. Je vous choque ?

GERVAIS. Non. J'apprends à vous connaître...

HÉLÈNE. Et vous êtes déçu ?

GERVAIS. Absolument pas. Je ne vous voyais pas sous ce jour, c'est tout ! Dans le fond, je me demande si je n'agirais pas de la même manière si j'étais à votre place...

HÉLÈNE. Je crois savoir aimer, mon chéri, mais je crois savoir haïr aussi...

GERVAIS. Vous êtes une femme...

HÉLÈNE. Votre femme, mon petit Bernard !...

GERVAIS. Ma femme, Hélène...

HÉLÈNE. Nous bavardons, nous rêvons et j'oublie l'heure de vos gouttes ! (*Elle va prendre sur le buffet une bouteille et compte à l'aide d'un compte-gouttes la dose prescrite, dans un verre.*) Cinq ! six ! sept ! huit ! neuf ! dix !... dix gouttes... (*Elle ajoute un peu d'eau contenue dans une carafe.*) ... Et voilà... buvez, maintenant, comme un grand garçon...

GERVAIS, *il boit.* C'est amère... pouah !

HÉLÈNE. Est-ce que vous vous sentez bien ?

GERVAIS. Oui.

HÉLÈNE. Je peux aller faire mes courses ?

GERVAIS. Mais oui.

HÉLÈNE. Ne vous fatiguez pas pendant mon absence... Essayez de dormir un peu...

GERVAIS. Soyez tranquille, allez faire vos courses, je serai très sage.

HÉLÈNE. Je vous achèterai une paire de chaussons... avec mes derniers tickets.

GERVAIS. Vous êtes un ange... (*Hélène va sortir, il l'appelle.*) Hélène !

HÉLÈNE. Mon chéri ?

GERVAIS, *après une sensible hésitation.* Non, rien... Je ne peux pas... pas maintenant... A tout à l'heure ! (*Hélène sort.*)

scène
2

GERVAIS, *seul*

On entend le bruit de la porte d'entrée qui se referme sur Hélène. Gervais ferme les yeux, on entend la voix lointaine d'Hélène.

VOIX D'HÉLÈNE. Faites de beaux rêves, Bernard, faites de beaux rêves...

GERVAIS, *dans un murmure.* Je ne suis pas Bernard... Je suis Gervais, Gervais Laroche ! Je n'ai pas voulu vous tromper... Ce sont les circonstances qui...

VOIX DE BERNARD, *ironique.* Les circonstances... Quelles circonstances ?

VOIX D'AGNÈS, *dans une sorte de rire.* Vous verrez ! Quand vous la connaîtrez mieux ! Elle a toutes les qualités ! C'est vraiment une femme de tête !

VOIX DE JULIA. C'est pas Hélène... Elle n'est pas bien dangereuse... Elle vous aime à en crever... Et elle sait que vous couchez avec l'autre ! Tiens ! Je parie que vous n'avez jamais remarqué qu'elle picolait en douceur, la donzelle ! Ah ! les hommes !

(Elle éclate de rire. Gervais se bouche les oreilles.)

GERVAIS. Taisez-vous ! Taisez-vous ! Laissez-moi mourir en paix ! Taisez-vous, je vous en supplie ! *(Les voix se taisent. En titubant, il va prendre un verre dans la petite armoire et, maladroitement, il fait tomber un paquet de lettres retenues par un petit ruban rose qui s'y trouvait. Il le ramasse, le regarde avec curiosité et sa reprendre sa place dans son fauteuil. Il défait le paquet de lettres; commence paisiblement à lire la première.)*

GERVAIS. Agence Brulard. Enquêtes et filatures. Discrétion assurée. 17 novembre 1939. Madame... *(Il regarde l'enveloppe.)* Hélène... c'est curieux... *(Il commence à lire la lettre sans comprendre.)* Nous avons l'avantage de vous communiquer ci-dessous les résultats de l'enquête que vous avez bien voulu nous charger d'effectuer sur le compte de M. Bernard, Armand Praladié, domicilié à Saint-Flour (Cantal) et actuellement mobilisé. L'intéressé, né le 22 octobre 1901, exploite depuis sa majorité une entreprise d'abattage de bois, ainsi qu'une scierie. Ses affaires semblent prospères et la valeur des deux entreprises peut se chiffrer aux environs de huit millions... *(Il prend, manifestant un étonnement croissant, une autre lettre.)* Agence Brulard. Enquêtes et filatures... le 11 février 1940 ! Confidentiel... Les renseignements que nous avons réussi à nous procurer sur le compte de M. Charles, Robert Métairiat, oncle maternel de M. Bernard Praladié... *(Il lit.)* ... M. Métairiat est décédé à Abidjan le 9 décembre 1940 à l'âge de 73 ans ! *(Parlé.)* Hélène... ce n'est pas possible. Hélène... *(Il va prendre l'enveloppe suivante, mais il demeure hébété en apercevant dans le paquet une photo... une photo de Bernard :)* Bernard ! *(Il se lève, s'approche de la fenêtre et regarde intensément la photo jaunie.)* Bernard ! Hélène !... Ce n'est pas possible... Bernard ! Bernard ! Bernard ! *(Pris de faiblesse, il tombe à genoux sur le sol en gémissant :)* Bernard !

(Et la lumière s'éteint.)

Tableau 2

scène
1

GERVAIS, *seul, puis* VOIX DE LA CONCIERGE, *puis* HELENE

Quelques instants après, Gervais est seul en scène, il finit d'écrire une lettre dans la salle à manger. il écrit sur une enveloppe qu'il vient de cacheter.

GERVAIS, *murmure.* Monsieur le Commissaire de police. Urgent !

(A ce moment on sonne à la porte d'entrée, il cache vivement la lettre qu'il vient d'écrire dans la poche de sa robe de chambre, et va ouvrir d'un pas chancelant. Il disparaît dans le vestibule et le dialogue suivant s'échange entre lui-même et la concierge de la maison.)

VOIX DE LA CONCIERGE. Voilà, monsieur Praladié, c'est un pli recommandé qu'on vient d'apporter pour vous...

VOIX DE GERVAIS. Merci... Voulez-vous me rendre un petit service ? Ma femme est sortie, et elle a oublié cette lettre pour le commissariat de police, en face... C'est au sujet du masque à gaz de cette pauvre Agnès... Ça fait déjà deux fois qu'ils ont réclamé !

VOIX DE LA CONCIERGE. Ne vous faites pas de souci... je la porte de suite !

VOIX DE GERVAIS. Merci. Je compte sur vous, c'est urgent !

(Bruit de la porte qu'on referme. Gervais apparaît, il semble soulagé. Il va dans la salle à manger et ficelle le paquet de lettres qu'il avait découvert au tableau précédent, et met le paquet dans la poche de sa robe de chambre. Il va à la fenêtre et regarde intensément au-dehors. Hélène entre, elle se dirige vers la salle à manger et demeure interdite sur le pas de la porte en constatant que Gervais s'est levé. Elle pose son sac et les paquets qui l'encombrent sur la table de la salle à manger.)

HÉLÈNE. Qu'est-ce que vous faites-là ? Vous allez prendre froid !

GERVAIS, *sursaute.* Ah ! C'est vous... Je... j'ai voulu essayer mes forces...

HÉLÈNE. Vos forces ! Vos forces ! Vous tenez à peine debout ! Vous n'êtes pas raisonnable...

GERVAIS. Ne vous fâchez pas, Hélène...

HÉLÈNE. Je ne me fâche pas, mais vous vous conduisez comme un enfant, mon pauvre Bernard ! C'est fini ! Je ne sortirai plus. Je demanderai à la concierge de m'apporter les provisions !

(Gervais a repris sa place dans son fauteuil.)

GERVAIS. Tiens, à propos, voici une lettre qu'elle vient justement d'apporter... ce doit être du notaire...

(Il lui donne la lettre que la concierge vient de lui remettre.)

HÉLÈNE, *décachète la lettre.* Et vous êtes allé lui ouvrir ? Dans votre état... Je vous félicite ! *(Elle lit la lettre.)* Oui... c'est du notaire, en effet !... Il nous annonce que la succession de votre oncle est définitivement réglée... *(Elle lui sourit.)* ... Nous sommes riches, mon chéri... très riches !

GERVAIS. Bravo !

HÉLÈNE, *avec enjouement.* Il ne vous reste plus qu'à vous remettre sur pied... Devinez ce que je vous apporte ? Des galettes !

GERVAIS. Merci. Je n'ai pas grand-faim.

HÉLÈNE. Ça ne peut vous faire du mal : des œufs, du lait, de la farine...

GERVAIS. Je vous en prie. Je n'ai pas envie de manger.

HÉLÈNE. Voyons, mon chéri, faites un effort, vous devez vous soutenir.

GERVAIS. Hélène ?...

HÉLÈNE. Oui...

GERVAIS. Voulez-vous regarder par la fenêtre et me dire ce que vous voyez dans la rue.

HÉLÈNE. Quelle idée saugrenue !

GERVAIS. Pour me faire plaisir...

HÉLÈNE, *elle va à la fenêtre.* Soit !... Eh bien, je vois... je vois... je ne vois vraiment rien d'extraordinaire !

GERVAIS. Regardez bien...

HÉLÈNE. Il n'y a pas grand monde à cette heure dans les rues, mon chéri... il ne se passe rien, absolument rien ! ce qui d'ailleurs n'a vraiment rien de surprenant, il ne se passe, hélas ! jamais rien en province... (*Elle lui sourit.*)

GERVAIS. Qui sait ? Notre destin se joue peut-être dans cette rue déserte, en ce moment, vous regardez et vous ne voyez rien... notre destin...

HÉLÈNE. Qu'est-ce que vous voulez dire... ?

(*Elle va quitter l'embrasure de la fenêtre, surprise par son comportement bizarre, mais il l'arrête d'un geste.*)

GERVAIS. S'il vous plaît... regardez !

HÉLÈNE. Tiens ! Je vois notre plantureuse concierge qui traverse la chaussée... C'est captivant ! (*Elle rit.*)

GERVAIS, *anxieux.* Qu'est-ce qu'elle fait ?

HÉLÈNE. Elle se dirige d'un pas majestueux vers le commissariat de police, en face... elle porte une lettre...

GERVAIS. Une lettre ! C'est merveilleux !

HÉLÈNE. Mon chéri, vous m'inquiétez...

GERVAIS. Si vous saviez, ma pauvre Hélène ! si vous saviez...

HÉLÈNE. Dites ?...

GERVAIS. Plus tard... Est-ce qu'elle est entrée dans le commissariat ?

HÉLÈNE. Oui. Et je me demande bien ce qu'elle peut avoir à y faire... Elle doit entretenir une correspondance amoureuse avec un sergent de ville !

GERVAIS. Elle est entrée ! Oh ! avec quel plaisir je l'embrasserais, cette chère femme !

HÉLÈNE. Vous êtes fou ! Je me demande bien pourquoi je me prête d'aussi bonne grâce à vos enfantillages ! Veuillez m'expliquer votre comportement bizarre et l'intérêt soudain que vous portez à notre concierge...

GERVAIS, *il est pris d'une sorte de fou rire, comme un enfant qui a fait une bonne blague.* Les jeux sont faits !... les jeux sont faits !...

HÉLÈNE. Vous délirez, reposez-vous... je vais vous donner vos pilules. (*Elle regarde sur le buffet où sont rangés un certain nombre de fioles et produits pharmaceutiques.*)

GERVAIS. Si vous voulez.

HÉLÈNE. Comment... si je veux ?

GERVAIS. Ça ne servira à rien !

HÉLÈNE. Qu'est-ce que vous racontez, encore, elles vous font le plus grand bien ! (*Elle cherche en vain le tube de pilules.*) Mais où sont-elles ? J'ai dû les oublier dans la cuisine... ne bougez pas... je vais les chercher...

(*Elle sort et lui caresse les cheveux au passage. Dès qu'elle a disparu par la porte qui donne dans la cuisine, Gervais se précipite sur le sac à main d'Hélène que celle-ci avait laissé sur la table de la salle à manger, en retire les clefs de l'appartement, et, silencieusement, il va fermer la porte de la maison. Il sort haletant du vestibule, et pris de faiblesse, il titube dans le couloir. Il se remet, et entre dans sa chambre. Là il s'affale sur son lit. A ce moment Hélène apparaît, avec un bol de bouillon et le tube qui contient les cachets.*)

HÉLÈNE, *se dirige vers la salle à manger en disant.* Je vous ai préparé un bol de bouillon et j'ai retrouvé vos pilules ! Vous allez vous laisser soigner ou je me fâche vraiment !

(*Elle s'arrête interdite, sur le pas de la porte de la salle à manger en constatant son absence. Gervais cache les clefs qu'il a dérobées sous son oreiller.*)

GERVAIS. Je suis là !

HÉLÈNE. Vous auriez pu m'appeler ! Vous êtes impossible... Tout à l'heure j'irai chercher le médecin ! (*Mécontente, elle s'approche de lui et s'assied à ses côtés sur le lit.*) Buvez... (*Elle lui tend le bol de bouillon, mais il le dépose sur la table de chevet.*) Qu'est-ce que vous faites ?... Buvez votre bouillon tant qu'il est chaud !

GERVAIS, *il la regarde intensément, un temps.* Je suis las... Si vous saviez comme je suis las ! Je vais crever. Mais il faut que je vous dise avant de mourir le dégoût que vous m'inspirez !

HÉLÈNE, *stupéfaite, elle se lève et dit d'une voix étranglée.* Bernard ! Vous ne savez plus ce que vous dites !

GERVAIS, *il éclate d'un rire amer.* Bernard ! à quoi bon poursuivre cette lamentable comédie ? Vous savez très bien que je ne suis pas Bernard !

HÉLÈNE. Qui êtes-vous alors ?

GERVAIS. Gervais ! Gervais ! Gervais Laroche ! Laissez votre dignité au vestiaire, je vous en prie ! Il est inutile de tricher plus longtemps !

HÉLÈNE. Vous avez raison... Je sais qui vous êtes, et ça m'est égal ! Pour les autres, pour tous les autres, vous êtes Bernard Praladié ! Pour moi, vous êtes l'homme que j'aime ! Mon mari ! Bernard ? Gervais ? Quelle importance !

GERVAIS. Oh si... Ne vous fatiguez pas ! Les beaux sentiments ! Les grands sentiments ne sont plus de saison ! Ton plan a été mené de main de maître !

HÉLÈNE. Vous êtes vulgaire, mon ami, et je vous cède la place !

GERVAIS. Reste ! Je t'ordonne de rester !

HÉLÈNE, *froidement.* Je vous écoute...

GERVAIS. Comme c'est simple... (*Il ricane et reprend d'une voix lointaine et neutre.*) Tu as été obligé de supprimer Agnès pour pouvoir m'épouser, moi ! Et maintenant que tu es ma femme, tu dois me supprimer à mon tour pour devenir Madame Veuve Praladié ! Moi vivant, tu cours un très gros risque. A tout instant je peux être reconnu comme j'ai failli l'être par Julia. Là on peut dire que tu as eu une chance inouïe ! Car la sotte intervention d'Agnès, en écrivant à Julia de venir, pouvait réduire tous tes beaux projets à néant ! Madame Veuve Bernard

Praladié ! Tu peux maintenant réclamer l'héritage du brave oncle Charles en toute sécurité ! Légalement il n'y a pas le moindre doute : tu hérites ! Madame Veuve Praladié !

HÉLÈNE, *sans perdre sa contenance.* Mon pauvre ami... Taisez-vous ! Vous êtes brûlant de fièvre. (*Elle pose sa main sur son front.*) Vous claquez des dents... Calmez-vous, mon chéri, vous avez fait un mauvais rêve...

GERVAIS, *avec rage.* Ne me touche pas ! Ne me touche pas !

HÉLÈNE. Mon Dieu, que je n'aime pas vous voir dans cet état ?...

GERVAIS. Je vais mourir, Hélène, sans regrets, tu m'as dégoûté de la vie... Personne ne saura jamais que je me suis substitué à Bernard pendant quelques mois, tu feras une veuve très respectable, objet de la commisération générale ! Et ce tour de passe-passe va te rapporter des millions !

HÉLÈNE. Vous ne voyez pas le mal que vous vous faites, taisez-vous ! Vous délirez...

GERVAIS. Oh non ! Je suis lucide... lucide... assieds-toi !... Je vais te raconter l'histoire comme elle s'est véritablement déroulée...

HÉLÈNE. Bon ! Je vous écoute, puisque vous y tenez... Mais promettez-moi ensuite de vous reposer...

GERVAIS. Oui... J'ai acquis la preuve que tu ne t'es pas décidée au hasard parmi les nombreuses demandes qu'a dû te valoir l'annonce que tu avais fait paraître... Tu as longuement délibéré avant de choisir Bernard comme filleul de guerre. Bernard plutôt qu'un autre...

HÉLÈNE. Elle est ridicule votre histoire...

GERVAIS. Tu as choisi Bernard en connaissance de cause ! (*Il sort le paquet de lettres.*) Regarde ! J'ai découvert l'édifiante correspondance que tu entretenais avec l'Agence Brulard... C'est même inouï quand on te connaît comme je te connais maintenant, que tu aies commis l'imprudence de laisser traîner ces lettres qui te compromettaient avec cette évidence ! Est-ce le comble de la perversité ? Rien ne peut plus me surprendre de ta part... En toi, tout n'est que calculs, et je te vois très difficilement commettre une telle étourderie... Tu savais que je demeurerai impuissant, désarmé, que j'allais mourir... C'était peut-être un moyen de précipiter les choses, et de m'achever, si par hasard, je découvrais ces lettres, que tu avais laissées intentionnellement à porté de ma main... Je trouve que...

HÉLÈNE, *glaciale.* Mon Dieu, que vous êtes compliqué !

GERVAIS. Je me comprends... Cette agence enquêta sur Bernard et te fournit un état précis des ressources de celui-ci, et de ses espérances d'héritage !

HÉLÈNE. Me permettez-vous de vous dire que le rôle d'accusateur ne vous sied pas du tout ! C'est vous qui avez voulu me tromper de la manière la plus basse en vous faisant passer pour Bernard ! Si ces lettres étaient aussi terriblement significatives, je ne les aurai pas laissées traîner avec cette insouciance rare ! Réfléchissez un moment ! Il était absolument normal, avant de prendre un filleul de guerre que j'enquête sur celui-ci. Je ne suis pas femme à me lier avec le premier venu...

GERVAIS. Notre évasion avait réussi... Je connaissais tout de Bernard ! Bernard est mort en arrivant à Lyon, surpris par un wagon en manœuvre...

HÉLÈNE. Cette histoire de wagon providentiel n'a d'ailleurs jamais été éclaircie. Qui me dit que vous ne l'avez pas tué pour prendre sa place, pour abuser de ma confiance ?

GERVAIS. Tu sais très bien que je n'ai pas tué Bernard... et dans toute cette aventure, je n'ai jamais rien décidé, ce sont toujours les circonstances qui ont décidé pour moi, la fatalité...

HÉLÈNE. Elle a bon dos, la fatalité !

GERVAIS. Tu ne peux pas comprendre... J'étais harrassé, à bout de force... et, après des mois et des mois passés dans un stalag, tu ne peux pas savoir ce que représente une femme qui vous ouvre avec un doux sourire la porte de sa maison, si loin de tout ! au bout du monde !

HÉLÈNE. Tout cela est bien beau, mais ce n'est que de la littérature ! Vous vous êtes introduit chez moi en fraude ! Vous êtes un imposteur !...

GERVAIS. Un imposteur ? Peut-être... dans cette époque étrange que nous traversons, où toutes ces choses se passent et peuvent se passer librement, nous sommes tous des imposteurs ! J'ai été mou, j'ai été lâche... Chaque fois que j'ai voulu te parler, te dire la vérité, tu m'ordonnais de me taire. Ah ! la complicité délicieuse que ta tendresse m'offrait ! Je finissais par me demander si je rêvais, si je n'étais pas réellement Bernard ! si ce n'était pas Gervais qui avait été la victime stupide de cet accident et que la police avait découvert le corps méconnaissable sur les rails au petit matin !

HÉLÈNE. Cette version romantique des faits m'enchante, mais ne me convainc pas outre mesure !...

GERVAIS. Tant pis ! Mais toi ! toi ! dès que tu m'as ouvert la porte de ta maison, tu savais pertinemment que je n'étais pas Bernard ! Pourquoi as-tu joué cette abominable farce ?

HÉLÈNE. Je voulais savoir jusqu'où irait votre impudence... Et puis, et puis je me suis attachée à vous... Je me suis dit que si vous jouiez ce lamentable rôle, c'est que vous n'aviez nulle place ailleurs..., que vous étiez seul au monde... Je vous aime, on trouve toujours aux êtres que l'on aime des circonstances atténuantes... Je me suis dit qu'après tout, que vous soyez Bernard, que vous soyez Gervais, cela n'avait pas au fond une importance capitale !

GERVAIS. Ne parle pas d'amour, s'il te plaît ! Ce mot dans ta bouche prend une résonance macabre et déplacée !... Une importance capitale, disais-tu ? Oh oui ! Ainsi tu me tenais ! Tu étais la plus forte ! Bernard aurait peut-être pu t'échapper, moi pas... J'étais à ta merci !

HÉLÈNE. Personne ne vous a forcé à vous y mettre, mon ami !

GERVAIS. Je n'ai pas l'intention de nier ma responsabilité ! Moi aussi j'ai commis des fautes ! Tu as tué Agnès parce qu'elle pouvait tout remettre en question ! Tu l'as tuée... non parce que tu étais jalouse d'elle, tu es incapable de ressentir un sentiment humain, tu l'as tuée délibérément car je pouvais t'échapper, partir avec elle et alors, adieu l'héritage du bon oncle Charles !

HÉLÈNE. Agnès est morte, empoisonnée... Vous le savez mieux que personne, elle s'est suicidée à cause de vous !

GERVAIS. Pourquoi nier ? Offrons-nous cette ultime minute de vérité... Je suis cloué dans cette chambre... Il m'est impossible de te dénoncer ! Nous pouvons bavarder en toute sécurité... pour toi !

HÉLÈNE. Dans le fond... pourquoi pas ?

GERVAIS. Je t'accuse formellement d'avoir empoisonné Agnès ! Persistes-tu à dire le contraire ?

HÉLÈNE. A quoi bon ? La mort de cette garce n'est pas une bien grande perte pour l'humanité... Oui... Je l'ai tuée, et après ?

GERVAIS. Après ?... Tu veux m'assassiner à mon tour,

parce que je peux te gêner moi aussi..., c'est d'une simplicité aveuglante !

HÉLÈNE. Vous déraisonnez !

GERVAIS. Non ! je sais ce que j'avance... Pourquoi t'arrêter en si bon chemin ? Joue le jeu jusqu'au bout ! Puisque ce petit jeu-là, c'est toi qui le mènes !

HÉLÈNE. Je ne vois pas de quoi vous voulez parler !

GERVAIS. Qu'est-ce qui t'arrête ? Les convenances ? Encore ? Je ne vois pas ce que les convenances pourraient bien faire là-dedans ! Nous sommes seuls... en marge du monde extérieur. Tu as empoisonné Agnès. Bon ! très bien... Mais moi ? Dis ! moi ? Dans quoi est-ce que tu mets le poison ? Avoue !

HÉLÈNE. Vous avez des hallucinations, mon petit Bernard... enfin : Gervais.

GERVAIS. Dis ! Je voudrais le savoir ? Tu me dois bien ça, après tout, c'est la moindre des choses !

HÉLÈNE, *glaciale*. Vous êtes ridicule, mon cher, si vous pouviez vous voir !

GERVAIS, *avec rage*. Garce : tu n'avoueras jamais... on pourrait te tuer que tu n'avoueras jamais !

HÉLÈNE. Je ne vous le fait pas dire...

GERVAIS. On verra bien... quand les flics te cuisineront; ils ont, paraît-il, des méthodes infaillibles, tu finiras bien par te mettre à table !

HÉLÈNE. Vous avez une façon de vous exprimer dans votre délire ! Vous voulez dire les policiers, sans doute ! Je ne vois vraiment pas en quoi leur intervention peut vous paraître nécessaire ?

GERVAIS. Tu es incroyable, je te jure, tu trouves le moyen d'être puriste en ce moment ! Les policiers, oui... Qu'est-ce que tu as à la place du cœur ? Tu es monstrueuse ! Qu'est-ce qu'on peut dire qui puisse te faire perdre un instant ta noble assurance ? Tu es imperméable à tout ce qui touche ordinairement les humains ! La peur, peut-être, la peur ? Est-ce que tu sais ce que c'est que la peur ? Ce que c'est de trembler ? Les bêtes, elles-mêmes, connaissent la peur... et toi ?

HÉLÈNE. Je suis une femme équilibrée, et vos élucubrations me fatiguent... Si seulement vous consentiez à m'expliquer ce que vous avez voulu dire en parlant de policiers, tout à l'heure ?

GERVAIS. Il y a une chose, une toute petite chose que tu n'avais pas prévu au programme ! Le traditionnel grain de sable des romans policiers ! L'erreur infime qui fait que le coupable est enfin puni et qui permet de conclure d'une façon morale une ténébreuse histoire de ce genre ! La concierge ! C'est à mourir de rire ! Non ? La concierge ! Qu'est-ce que ce personnage de vaudeville vient faire dans notre drame ? La concierge ! ça manque de grandeur en vérité, mais dans la vie, les personnages comiques se mêlent parfois et d'une manière inconvenante aux tragédies les plus noires ! Dans la nôtre, le destin s'est affublé d'un chignon grotesque et d'un tablier sale ! Sans la concierge dont je te faisais surveiller les évolutions tout à l'heure, tu aurais gagné la partie ! Tu aurais été impunément l'honorable Madame Veuve Bernard Praladié... Au lieu de cela, mon ange, il va falloir te résoudre à un autre emploi, qui, lui d'ailleurs a, si tu veux mon avis, une autre gueule !... Passe-moi l'expression !

HÉLÈNE, *elle s'est levée, décomposée et tremblante, elle se jette sur lui et le secoue*. Qu'est-ce que vous avez fait, misérable ! Qu'est-ce que vous avez fait !

GERVAIS, *dans un rire*. Elle a peur ! Non, c'est pas possible, elle a peur ! Hélène, allons, reprends-toi !

HÉLÈNE, *en furie*. Voulez-vous me dire à la fin ?

GERVAIS. Tiens-toi un peu, et écoute : Tu es partie, j'ai découvert les fameuses lettres, et brusquement la vérité m'est apparue, limpide ! Impossible de prévenir quiconque... Tu avais pris la précaution de faire couper le téléphone... Agnès était morte, n'est-ce pas, c'était elle qui s'en servait le plus souvent, à quoi bon le conserver ! Nous restions tous les deux, toi et moi (*Il rit*), j'ai écrit, ne sachant à quel saint me vouer, en désespoir de cause, notre histoire, notre belle histoire d'amour. J'y ai joint quelques-unes des lettres, deux ou trois, mais bien choisies, rassure-toi ! avec toutes les preuves, une simple enquête suffira à établir pleinement ta culpabilité — et j'ai mis tout ce petit dossier dans une enveloppe adressée à Monsieur le Commissaire de police ! J'allais ouvrir la fenêtre, appeler un passant, lui demander de bien vouloir porter cette enveloppe à son destinataire, quand on sonne à la porte ! C'était notre concierge qui venait m'apporter une lettre ! Nous avons échangé nos billets doux... tu saisis ? Un jeu d'enfant !

HÉLÈNE. Pourquoi avez-vous fait ça ? Vous allez mourir ! Qu'est-ce que ça pouvait bien vous faire que j'hérite ou non ?

GERVAIS. Tu es parfaite ! Je ne voulais pas que tu me prennes, jusqu'au bout, pour un imbécile !

HÉLÈNE. Si vous croyez que je vais me laisser faire, vous vous trompez ! Je me défendrai...

GERVAIS. Oh ! je ne m'en fais pas pour toi ! Tu seras sublime jusqu'à la fin ! Je te vois déjà, aux assises, digne, glaciale, en représentation ! et dans la salle, tous vos bons amis, toute cette chère société bourgeoise pour laquelle tu entretiens d'aussi louables sentiments ! le tout-Lyon aux aguets, avide de scandale, observant sur ton visage de marbre un frémissement, un signe de faiblesse, un aveu ! Et toi, imperturbable : « Je ne sais pas de quoi vous parlez, monsieur l'avocat général, je suis innocente ! Je suis innocente de tous les faits qui me sont reprochés, la mort de ma tendre petite sœur, innocente ! l'empoisonnement de mon mari ! innocente ! innocente ! » Je n'ai qu'un regret, c'est de ne pouvoir être là, aux premières loges !

HÉLÈNE. Vous allez vous taire à la fin ! Vous allez vous taire ! (*Elle va quitter la chambre.*)

GERVAIS. Un mot encore, j'ai oublié de te dire... Tu ne peux pas te sauver ! Tu es prise, comme un rat ! J'ai fermé la porte de l'appartement à clef ! Et j'ai jeté les clefs par la fenêtre !

HÉLÈNE. Rendez-moi ces clefs ! Vous les avez ! Rendez-les-moi !

GERVAIS. A quoi bon ? Tu es foutue... Où irais-tu ? Ils auraient vite fait de te rattraper !

HÉLÈNE, *elle tombe littéralement dans la bergère, ses mains tremblent, elle commence à donner des signes inquétants de folie*. Bernard ! Mon petit Bernard ! Pourquoi avez-vous fait ça ? Bernard !

GERVAIS. C'est affreux ! Tu ne me fais même pas pitié ! Je crois que je ne suis déjà plus de ce monde... Je suis fatigué... Je voudrais partir, tout à fait... (*Il prend le bol de bouillon.*) Est-ce que tu as mis du poison dans ce bol ? Je voudrais savoir...

HÉLÈNE. Ce n'est pas ma faute... Vous allez mourir... (*Elle éclate de rire.*) Mais je n'ai pas voulu... Ce n'est pas ma faute !

GERVAIS. Il vaut mieux que je m'en aille... que je meure... Je ne pourrai jamais plus croire en rien... Tu as deux solutions : attendre la police, ce ne doit plus être qu'une question de minutes, et accepter les responsabilités, ou partir toi aussi... Il doit bien te rester un peu de poison ?

HÉLÈNE. Qu'est-ce que vous dites ?

GERVAIS. Il doit bien vous rester un peu de poison ?

HÉLÈNE. Un peu de poison ? Oui... Rendez-moi mes clefs... Je veux sortir... On étouffe ici... Vous sentez déjà la mort... On étouffe ici ! (*D'un pas de somnambule, elle sort de la chambre et disparaît un moment dans le vestibule, elle essaye d'ouvrir la porte, elle réapparaît et dit comme à elle-même :*) Rendez-moi... mes clefs... Bernard... Pourquoi avez-vous fermé la porte ? (*Gervais ne répond plus, il paraît dormir dans son lit, elle secoue la tête curieusement. A ce moment, on sonne violemment à la porte d'entrée. Elle paraît sortir d'un rêve. Elle va à la chambre de Gervais.*) Bernard, réveillez-vous ! Il faut partir ! Les voilà ! Vite ! Venez avec moi, nous allons à Paris ! Il ne faut pas perdre de temps ! (*Elle le secoue, mais il est inerte, mort. Elle quitte la chambre en murmurant :*) Comme vous êtes paresseux ! Vous ne voulez pas venir avec moi... Vous me faites beaucoup de peine ! (*Elle va à la porte d'Agnès, l'ouvre et murmure.*) Bon ! Cette petite garce n'est pas encore levée ! Ils se sont donné le mot ! Ils dorment ! Ils ne veulent pas venir avec moi ! Ils me laissent toute seule ! Il va falloir pourtant que j'écrive au notaire ! (*On sonne de nouveau avec plus d'insistance.*) Ce doit être Julia ! Elle est toujours aussi vulgaire ! On ne sonne pas deux fois chez les gens, c'est inconcevable ! Je n'irai pas ouvrir, elle attendra et je ferai couper le téléphone ! Quel sans-gêne ! Du poison ? Bien sûr qu'il m'en reste ! De toute façon, ils n'ont pas de preuve ! Je vais le chercher et j'en donnerai un peu à Julia... (*Elle disparaît dans la cuisine. On sonne de nouveau, elle réapparaît tenant une boîte.*) Encore ! Elle a bien une minute !

VOIX AU DEHORS. Ouvrez ! Police ! Ouvrez !

(*Ils frappent violemment à la porte.*)

HÉLÈNE. Tiens ! Ce n'est pas Julia... Police ! (*Elle éclate d'un rire dément.*) Ils sont drôles ! Police ! (*Ses mains tremblent, le paquet s'échappe de ses mains.*) Mon Dieu ! Que je suis maladroite ! (*Elle s'agenouille, le contenu du paquet s'est répandu sur le sol, elle prend la poudre dans ses mains et la laisse fuir entre ses doigts.*) Ils n'ont pas de preuve ! C'est moi ! C'est moi ! C'est moi la plus forte ! Ils m'ont laissée toute seule, mais je m'en moque ! Ils n'ont pas de preuves...

VOIX AU DEHORS. Eh ! là-dedans ! Ouvrez ! Au nom de la loi ! Ouvrez !

(*Bruit de sonnette. Et le rideau tombe lentement sur Hélène qui répète comme une litanie.*)

HÉLÈNE. Ils n'ont pas de preuves ! Ils n'ont pas de preuves !

RIDEAU

MEURTRES EN FA DIÈSE... ...SANS CRITIQUE

Frédéric Valmain n'est pas un auteur comme les autres. Ses pièces ne sont pas comme les autres. Il s'est créé une spécialité bien à lui, à base de « suspense » : celle de l'adaptation policière. Collaborant. tour à tour, avec Georges Simenon, auquel il emprunta le sujet de Liberty Bar, *James Hadley Chase pour* Traquenard, *Leslie Sand pour* Un remède de cheval *(notre numéro 163), il s'est inspiré d'une nouvelle de Boileau et Narcejac pour écrire* Meurtre en fa dièse.

Maître du genre, Frédéric Valmain est l'auteur-adaptateur attitré du Théâtre Charles-de-Rochefort, spécialisé, lui aussi, depuis plusieurs années dans la comédie policière. Il faut croire que la formule plait et dispose d'un public fidèle puisque, depuis deux mois que la pièce se joue, il remplit, tous les soirs, le Théâtre de Rochefort. Et cela sans que Meurtre en fa dièse *ait été présenté à la presse et n'ait bénéficié, de ce fait, que d'une publicité purement orale.*

Cela prouve à quel point les spectateurs (et la direction) du Théâtre Charles-de-Rochefort font confiance à Frédéric Valmain. A moins qu'il ne s'agisse d'un genre qui échappe à toute critique.

A. C.

ABONNEMENTS

	AVANT-SCÈNE (23 n°s)	THÉATRE AUJOURD'HUI (6 n°s)	RELIURES AV.-SC. (23 n°s)
France et U. F. F. F.	3.600	950	1.700
Etranger F. F.	4.100	1.100	1.900
Allemagne (Rép. Féd.) D. M.	35	12	17
Autriche (1) Sch.	240	70	110
Belgique (2) F. B.	390	125	150
Brésil (3) Cr.	1.930	500	1.000
Canada (4) Doll. C.	8,5	3	4
Danemark (5) Cr.	55	15	26
Espagne Pes.	500	140	240
Etats-Unis Doll.	8,5	3	4

	AVANT-SCÈNE (23 n°s)	THÉATRE AUJOURD'HUI (6 n°s)	RELIURES AV.-SC. (23 n°s)
Finlande (5) M. F.	3.100	900	1.500
Grande-Bretagne L. St.	3	1	1 1/2
Italie (6) L.	5.700	1.700	3.000
Liban (7) Liv. St.	27	8	14
Norvège (5) Cr.	60	18	30
Portugal (8) Esc.	220	20	135
Suède (5) Cr.	45	15	22
Suisse (9) F. S.	35	12	17
Venezuela (10) Bol.	35	12	17
Yougoslavie (11) Din.	2.500	600	1.200

Pour la France et U. F. : 27, rue Saint-André, PARIS (6e). C.C.P. Paris 7353.00 ou chèque bancaire ou mandat-poste.

REGLEMENTS POUR L'ETRANGER :

(1) Librairie Kosmos, Wollzeile 16 - Vienne 1.
(2) M. H. Van Schendel, 5, rue Brialmont - Bruxelles.
(3) M. R.-F. Besnard, 91, av. Almirante Barroso - Rio-de-Janeiro.
(4) M. Durand, 1481 rue Mansfield - Montréal.
(5) Librairie Française, Box 5046 - Stockholm 5.
(6) Dr Carlo di Pralormo, 12, via Lambruschini - Turin.
(7) Nadal, Immeuble Dandan, rue de Lyon - Beyrouth.
(8) Lib. Bertrand, 73, rua Garrett - Lisbonne.
(9) M. R. Haefeli, 11, av. Jolimont - Genève.
(10) M. Blot, Apartado 3450 - Caracas.
(11) Centre culturel français, 11, Zmaj Jovina - Belgrade.

Pour les autres pays étrangers, règlement à Paris par chèque bancaire libellé en monnaie nationale sur la base de 210 francs français par numéro ou de 4.100 francs français par abonnement

Les Galas de la pièce en un acte
sous la direction de Ange Gilles
ont présenté le 12 juin 1958
au Théâtre Saint-Georges
Direction : Mary Morgan

Pièce en un acte
de François Turpin

Mise en scène
de Paul Abram

SAIT-ON JAMAIS !..

Distribution

Renaud de Briqueville	Paul Cambo
Ghyslaine de Préfailles	Nathalie Nerval

A la lecture de l'acte étonnant qu'est « Sait-on jamais ! » il est facile de se rendre compte combien François Turpin connaît et son métier et sa langue.

Rien d'étonnant à cela, lorsque l'on sait qu'il fut tour à tour Critique d'Art, Critique Dramatique, Critique Littéraire et qu'il est aussi l'auteur de nombreuses pièces dont aucune ne laissa indifférent.

Puriste dans son verbe, psychologue fin et délicat, le véritable drame sans action directe, mais riche en pensées et action sous-jacente, présenté par François Turpin, est une manière de chef-d'œuvre rappelant parfois Becque ou Jules Renard.

La mise en scène de Paul Abram, maître ès-lumière et le jeu de Nathalie Nerval et de Paul Cambo, donnèrent à la pièce tout son caractère et son intensité.

Ange GILLES.

Le grand salon Louis XV d'un château. Une porte, au fond, de chaque côté. A gauche, devant une baie qui s'ouvre sur le parc, deux chaises, un guéridon. A droite, devant la cheminée monumentale, un canapé.

Renaud, manifestement préoccupé, debout devant le guéridon, regarde vaguement la couverture d'un magazine où s'étale, haute en couleurs, la photo d'une femme plus que nue dans ce qu'on ose appeler un costume de bain. Au bruit d'une porte qui s'ouvre, il dresse l'oreille et tend le dos. Sang aux joues, nerveuse, Ghyslaine paraît, approche, se campe et l'interpelle sèchement.

GHYSLAINE. Quelle est cette femme ?

RENAUD, *en désignant la brochure.* Une... comédienne, je présume.

GHYSLAINE. Ne faites pas l'innocent.

RENAUD. Ah ! Vous parlez de la... personne qui sort d'ici ?

GHYSLAINE. Précisément.

RENAUD. A ce propos, ma chère amie, quelle mouche vous a piquée ?... Une inconnue sollicite un entretien. Vous acquiescez. On l'introduit. Coup de théâtre !...

GHYSLAINE. C'est le mot !

RENAUD. ... Sous un prétexte des plus spécieux, vous vous envolez en claquant la porte et nous plantez là... Pourquoi ?... Que n'êtes-vous restée !... Vous eussiez appris que l'imprévoyante voyageuse, en difficulté devant la grille du parc, demandait qu'on lui cédât quelques litres d'essence. Vous étiez... je ne sais où. Elle paraissait impatiente. Je me suis permis...

GHYSLAINE. Regardez-moi !... Non ! En face !... Une fois encore, la dernière, cette insolente, cette fille, que vous est-elle ?

RENAUD. Qu'allez-vous imaginer ?

GHYSLAINE. Pourquoi dissimuler puisque votre bouleversement, ni son désarroi ne m'ont échappé ?

RENAUD. Eh bien,... oui,... je la connais,...

GHYSLAINE. Enfin !

RENAUD. ... mais n'insistez plus. Le secret ne m'appartient pas.

GHYSLAINE. Avec la conscience, il y a, comme avec le ciel, des accommodements !

RENAUD. La mienne s'y refuse.

GHYSLAINE. Donc, vous me sacrifiez ?

RENAUD. Ne dramatisez pas.

GHYSLAINE. Oui ou non ?

RENAUD. Soit !... Cette... dame est la maîtresse d'un ami.

GHYSLAINE. Voyez-vous ça !

RENAUD. Vous en doutez ?

GHYSLAINE. Pardi !

RENAUD, *vexé.* Ah ! permettez !

GHYSLAINE. La maîtresse d'un ami... marié, dites-vous ?

RENAUD, *évasivement.* D'un ami.

GHYSLAINE. Il est... de nos relations ?... Un intime, en tout cas, pour vous avoir mis dans la confidence !... Vous vous taisez !

RENAUD. Nous nous sommes rencontrés au restaurant. Il m'a présenté.

GHYSLAINE. Sur cette liaison, comme il se doit, on vous a recommandé la discrétion... N'est-ce pas ?

RENAUD. Avec moi, c'était superflu.

GHYSLAINE. Mon cher, vous me faites pitié.

RENAUD, *cabré.* Hé, là ! Pitié !

GHYSLAINE. Ainsi, vous vous êtes figuré que vos supercheries, usées jusqu'à la corde, me persuaderaient ?

RENAUD. Puisque je n'ai pas réussi, dans une heure...

GHYSLAINE. Vous partez ?

RENAUD. Parfaitement.

GHYSLAINE. Je ne vous retiens pas, mais, auparavant, vous m'écouterez.

RENAUD. Non.

GHYSLAINE. En reconnaissant vos torts,...

RENAUD. Je n'en ai pas.

GHYSLAINE. ... à tout péché miséricorde, sans doute eussiez-vous obtenu que je les oublierais... Vous ne l'avez pas compris !...

RENAUD. Ghyslaine...

GHYSLAINE. Tant pis !

RENAUD. ... je vous répète qu'il me faudrait, pour justifier ma conduite...

GHYSLAINE. La justifier ! Comment le pourriez-vous ? Ces deux mois de vacances, ne deviez-vous pas me les consacrer sans partage ?

RENAUD. Je ne vous réponds plus.

GHYSLAINE. Oh ! je sais !... La vie est austère au château... Les bergères sont des bergers et vous avez de l'appétit.

RENAUD. Vous divaguez.

GHYSLAINE. Bien sûr, vous n'êtes ni méchant, ni pervers !... Vos précautions étaient concertées, vos prescriptions explicites... Hélas ! on les a mal interprétées !... Ah çà ! Je n'ai pas la berlue ! Vous vous moquez !

RENAUD. Oui, ma foi, car vous le méritez.

GHYSLAINE. Mais enfin, sapristi, fournissez-moi la preuve de ce que vous alléguez... un semblant, tout au moins !... Je ne vous demande pas le nom de cet ami. Vous ne le diriez pas.

RENAUD, *étourdiment.* A vous ! Certes non !

GHYSLAINE. Pas à moi !... Cet ami serait... mon mari !... C'est Hervé ! (*Après trois tours de valse, elle se jette sur un fauteuil, en riant aux éclats.*) Renaud, je suis heureuse,...

RENAUD. Par exemple !

GHYSLAINE. ... heureuse comme je ne l'ai jamais été.

RENAUD. Mâtin ! Vous ne ménagez pas vos effets !

GHYSLAINE. Je vous en réserve bien d'autres !

RENAUD. Voilà qui promet !

GHYSLAINE. Oui, Renaud, je suis heureuse... Une ombre au tableau, pourtant !... Hervé, le plus délicieux des maris,...

RENAUD. Hein !

GHYSLAINE. ...sans prévoir qu'elle pourrait l'y relancer, a donné son adresse, la mienne, la nôtre à sa maîtresse... Dommage ! De lui, je ne m'attendais pas à tant de légèreté... Quoi ! Je me trompe ?... Vite, racontez !

RENAUD. Vous me gênez horriblement.

GHYSLAINE. Renaud, je suis sur les charbons et vous lanternez !

RENAUD. Je m'exécute, puisque vous l'exigez... Hervé, récemment, a loué, dans les environs, une petite maison, « La Blouette », pour y recevoir sa...

GHYSLAINE. Oui, sa dulcinée, à l'abri des curieux.

RENAUD. Merci... Prévenue de ces dispositions, la douce enfant prit la route, mais sans rien savoir de vous, encore moins de votre adresse. Il a fallu cette fâcheuse panne d'essence pour l'amener ici.

GHYSLAINE. Cher Hervé, que j'ai soupçonné de négligence !

RENAUD, *les bras au ciel.* Cher Hervé !

GHYSLAINE. Ironique, ce destin, qui nous a réunies, elle et moi ! Ne trouvez-vous pas ?

RENAUD. De cette rencontre, elle conservera, je le crains, un souvenir moins plaisant que le vôtre !

GHYSLAINE. Vous riez ! De quoi ?

RENAUD. De sa frayeur, de sa consternation quand je lui découvris votre qualité.

GHYSLAINE. Quel besoin, barbare, aviez-vous de l'en instruire ?

RENAUD. Ne grondez pas. Je devais m'assurer de sa complicité. Mais oui ! Réfléchissez ! Dûment avertie de ce que vous êtes, la futée se gardera bien de rapporter sa mésaventure à votre cher mari !

GHYSLAINE. A vous la palme, Renaud ! Vous êtes un grand homme !

RENAUD. Un grand homme que vous tanciez d'importance, il n'y a guère !

GHYSLAINE. Vous m'avez pardonné ?

RENAUD, *en lui baisant la main.* Cette question !

GHYSLAINE. Décidément, plus on va, plus on vous apprécie !... Fin comme l'ambre, sous un aspect nonchalant, ami scrupuleux...

RENAUD. Quant à cela, je l'ai cru. A cette heure, j'en suis moins certain.

GHYSLAINE. Vous chipotez. Pour ne pas manquer à l'amitié, n'alliez-vous pas me quitter ?

RENAUD. En effet.

GHYSLAINE. Il est vrai que vous me seriez bientôt revenu !... Non ?... Car enfin... vous m'aimez !

RENAUD. Quoi !

GHYSLAINE. Vous vous en défendez ?

RENAUD. Vous saviez !

GHYSLAINE. Sans doute, beau ténébreux et que vous auriez marché au supplice, plutôt que de vous démasquer !

RENAUD. Nous voilà bien lotis.

GHYSLAINE. Hé ! Hé !

RENAUD. Cette coquetterie de mauvais aloi, Ghyslaine, vous désoblige... Et puis, ne jouons pas avec les allumettes, s'il vous plaît !

GHYSLAINE. Vous êtes malheureux ?

RENAUD. Quelle déception, pour vous, si je ne l'étais pas !

GHYSLAINE. Peut-être !

RENAUD. Eh bien, quand je le suis trop, j'évoque votre bonheur, pour tâcher de l'être moins.

GHYSLAINE, *sourdement.* Oh ! Mon bonheur !

RENAUD. Pardon ?

GHYSLAINE. Rien.

RENAUD. Ma parole, Ghyslaine, vous...

GHYSLAINE. Prêtez-moi votre mouchoir !

RENAUD. Tout s'éclaire !... Voilà donc ce qui couvait, tantôt, sous vos extravagances et qui éclate !... Hervé vous aimait-il si peu, Ghyslaine et l'aimiez-vous assez pour en souffrir autant ?

GHYSLAINE. A ce point-là, non !... Je l'aimais, sans doute, mais comme une évaporée de vingt ans aime un beau garçon qui ne court pas après une dot... — Il était plus riche que moi ! — ...et dont les succès ne se comptent plus !

RENAUD. Vous aviez dépassé l'âge des contes de fées, Ghyslaine ! Hervé, de notoriété publique, était inconstant !... Vous espériez le corriger, vous l'attacher ?... Quelle présomption ! Quelle témérité !

GHYSLAINE. Vous pataugez... Hervé n'est pas coupable.

RENAUD. Vous seriez seule responsable de ce qui vous est arrivé ?

Ghyslaine. Renaud... je n'ai pas connu l'amour.

Renaud. L'amour !

Ghyslaine. Oui, l'amour, les émois, les vertiges qu'il dispense... tout ce qu'enfin je n'ose... Vous êtes sourd,...

Renaud. Non, pétrifié.

Ghyslaine. Pour Hervé, qui fut la délicatesse même, quel désastre, puisque cet amour-là veut qu'on le partage, pour être complet !... Ah ! son pauvre visage, qui se défaisait, à chacun de mes désespoirs muets !... Il ne s'en est jamais consolé.

Renaud. Quoi ! Il se galvaude et vous le plaignez, vous le disculpez !

Ghyslaine. Hervé ne se galvaude pas. Il choisit. Il a du goût. Notre charmante visiteuse ne vous l'a-t-elle pas confirmé ?

Renaud. Vous me désarmez, Ghyslaine... Vous parlez de ses trahisons...

Ghyslaine. Il ne me trahit pas. Vous m'agacez.

Renaud. C'est le bouquet !... D'un commun accord...

Ghyslaine. Jamais nous n'avons abordé le sujet.

Renaud. Ainsi, vous avez tacitement accepté,...

Ghyslaine. Eh oui !

Renaud. ... sans sourciller...

Ghyslaine. Là, je vous arrête... A la première épreuve, mon amour-propre fut sérieusement malmené... En toute sincérité, parfois encore, je ressens, au cœur, un désagréable pincement... Bah ! Je m'assieds au piano... La musique aidant...

Renaud. Faut-il vous admirer ?

Ghyslaine. Tout doux, Renaud ! Je n'ai rien d'une héroïne !... De ma froideur, qui l'a navré, mais dont il n'a jamais soufflé mot, Hervé ne m'a pas tenu rigueur. Pourquoi lui imputerais-je à crime la chaleur de son tempérament ?... Insensible à ce qui lui est indispensable autant que de respirer, je l'obligerais, par des tracasseries, des chicanes, aux plus bas compromis !... Me connaissez-vous si mal, ou si peu ?

Renaud. Vous avez beau vous récrier, votre façon de régler vos actions n'en est pas moins singulière !

Ghyslaine. Je déteste la médiocrité... Au demeurant, à quel parti me résoudre, hors celui-là ?

Renaud. Mais...

Ghyslaine. Divorcer ?

Renaud. C'est une solution.

Ghyslaine. Allons donc !... J'abandonnerais ce compagnon cultivé, gai, spirituel, qui m'entoure des attentions les plus raffinées, les plus tendres et proclame, au risque de me créer des inimitiés, qu'aucune autre femme ne me vient à la cheville !... Non, non !... Ce serait inhumain, puisque je suis comblée, mis à part l'insuccès que je vous ai dépeint... Et puis, quoi !... Ce divorce, dont vous me rebattez les oreilles,...

Renaud. Moi !

Ghyslaine. ... oui, ce divorce, que m'apporterait-il ?... La liberté ! Cadeau bien inutile au marbre que je suis !

Renaud. Pourquoi, Ghyslaine, plutôt que de vous confier à votre mère...

Ghyslaine. Vous n'y pensez pas !

Renaud. ...est-ce à moi, que vous vous ouvrez de vos... désenchantements ?

Ghyslaine. Pourquoi ?

Renaud. Suis-je indiscret ?

Ghyslaine. Non, non... Plus tard, peut-être, vous le dirai-je.

Renaud. Comme il vous plaira.

Ghyslaine. Et puis flûte !... Parce que je vous aime, là.

Renaud. Vous m'aimez, parbleu, comme une sœur aime son frère !

Ghyslaine. Non, Renaud.

Renaud, *violemment.* C'est une plaisanterie ?

Ghyslaine. Je vous scandalise ?

Renaud. Je suis indigné... Fanfaronner pour donner le change et travestir votre échec, déroger ainsi, vous, Ghyslaine de Préfailles !

Ghyslaine. Monsieur de Briqueville,...

Renaud. Et vous vous fichez de moi, par-dessus le marché !

Ghyslaine. ...vous m'aimez bien. Pourquoi ne vous aimerais-je pas ?

Renaud. Vous n'en avez pas le droit.

Ghyslaine, *en s'asseyant sur le canapé.* Venez près de moi, Renaud !

Renaud. A quoi bon !

Ghylaine. Quel caractère !... Je vous en prie !... Là !... Discutons posément.

Renaud. En serez-vous capable ?

Ghyslaine. Pourquoi ne vous aimerais-je pas, alors que vous m'aimez...

Renaud. Ça recommence !

Ghyslaine. ... et, nous aimant, pourquoi le cacher, puisque rien de plus ne doit intervenir entre nous ?

Renaud. Vous abordez les thèmes les plus scabreux avec une telle désinvolture, ma chère Ghyslaine, vous les commentez avec une telle sérénité, que j'ai peine à vous suivre. Votre réponse à la question que j'ai sur la langue depuis un moment, m'aiderait à vous rejoindre, peut-être. Puis-je vous la poser ?

Ghyslaine. Voyons !

Renaud. La rétive, l'ombrageuse, Ghyslaine la cavalière a-t-elle accepté sa défaite sans combattre, ou s'est-elle révoltée contre l'injustice qui la frappait ?

Ghyslaine. Epouse irréprochable, mais frustrée, Renaud, j'ai voulu guérir de mon infirmité.

Renaud. Bravo !

GHYSLAINE. Oui, mais voilà !... A qui m'en remettre ?... Je suis d'une pudeur farouche, ridicule... Et puis, un matin, dans la forêt, je me cogne contre ce vieux médecin qui m'a vu grandir et s'en autorise pour me tutoyer... Rassemblant mon courage et sans délibérer... plouf !... je me suis jetée à l'eau... et j'ai bredouillé ma petite histoire... Le résultat n'a pas tardé... « Ton mari t'a déçue ? Remplace-le ! »... Vous concevez cela, Renaud ? D'un médecin ?

RENAUD. L'animal !

GHYSLAINE. Je l'aurais giflé !

RENAUD. Par la suite, n'avez-vous pas tenté...

GHYSLAINE. Quoi ?

RENAUD. Je ne sais pas, moi !... Quelque chose !

GHYSLAINE. De consulter un de ces psychanalistes à la mode, pour l'entendre stupidement insinuer qu'en ma petite enfance, mon père ou quelque chemineau, par d'ignobles manœuvres, m'avait peut-être épouvantée ? Non, merci !

RENAUD. Evidemment !

GHYSLAINE. Repliée sur moi-même, alors, que de vœux j'ai formulés, de livres j'ai dévorés, brûlant d'atteindre au but, perdant toute mesure jusqu'à me croire une exception !... Nombreuses, des confidences provoquées me rappelèrent à l'humilité... Nous sommes légion, Renaud... Vous ne le saviez pas ?... Mes compliments !... Vous avez été privilégié.

RENAUD. Vous n'ajoutez vos statistiques à vos digressions que pour me préparer, semble-t-il... Je suis brave... Pourquoi temporiser...? De quoi s'agit-il ?... Avez-vous peur de le confesser ?

GHYSLAINE. Un peu.

RENAUD. C'est donc si grave ?

GHYSLAINE. Epouse irréprochable, vous ai-je dit.

RENAUD. Eh bien ?

GHYSLAINE. Je l'étais. Je ne le suis plus.

RENAUD. Quelle blague !... C'est maintenant, par jeu, pour m'éprouver, Ghyslaine, que vous mentez !... N'est-ce pas ?

GHYSLAINE. Soyez induglent, Renaud !

RENAUD. Vous réclamez l'indulgence ? Pourquoi pas l'absolution !

GHYSLAINE. Ainsi, drapé dans votre suffisance, à ma franchise, vous opposez la fureur, l'insolence, le mépris ! Cet aveu, que je vous devais, que vous me deviez de recevoir comme un gage de ma droiture à votre égard, vous le retournez contre moi ! Etes-vous donc si pur, si vertueux, pour vous dresser en justicier ?

RENAUD. Rien de cela... Je suis jaloux.

GHYSLAINE. Vous ne l'étiez pas d'un mari...

RENAUD. Non.

GHYSLAINE. ...et vous seriez jaloux de cet individu, ce comparse presque anonyme, à qui je me suis offerte les dents serrées pour ne pas crier ma honte et que j'exécrai tout aussitôt ! Soyez donc logique avec vous-même !

RENAUD. Il n'y a pas de logique en amour... Tenez ! J'aurais moins souffert si vous l'aviez aimé.

GHYSLAINE. Avez-vous juré de m'exaspérer ?... Lequel, de nous deux, est le plus misérable, sinon moi, le plus favorisé, sinon vous ! Vous gémissez, vous m'incriminez... A quel titre ?... Vous avais-je promis fidélité ?

RENAUD. A moi, non, mais...

GHYSLAINE. De quoi vous mêlez-vous ?

RENAUD. Rien ne m'est étranger de ce qui vous concerne et tous vos paradoxes...

GHYSLAINE. Vous me condamnez donc et définitivement ?... Ce qui a précédé ma faiblesse, tout ce qu'il m'en coûta, pour vous...

RENAUD. Oui, c'est lettre morte.

GHYSLAINE. Puisque rien ne peut vous émouvoir, vous attendrir, allez-vous-en !

RENAUD. Nous nous égarons l'un et l'autre, Ghyslaine... De cette mortification, que vous vous êtes imposée, je vous sais gré, mais vous n'escomptiez pas, je pense, que j'accueillerais votre récit le sourire aux lèvres ?... Chaque fois que je vous ai fâchée, vous ne m'avez pas épargné vos réprimandes, vos algarades ! Pourquoi ne pas admettre qu'on vous juge, qu'on vous blâme, quand vous avez démérité ?

GHYSLAINE. En conclusion de tout ceci, j'aurais dû vous réserver la préférence, n'est-ce pas...

RENAUD. Quoi !

GHYSLAINE. ...et vous élire pour expérimenter ?

RENAUD. Vous êtes une créature abominable, Ghyslaine, pour m'insulter ainsi, pour déchirer, comme à plaisir, piétiner, salir ce qui nous unissait... Votre amant, je n'ai jamais désiré le devenir... Divorcée, Ghyslaine, je ne vous aurais pas épousée... Hervé est mon ami... Attitude surannée, en cette époque où quiconque a le sens de l'honneur est déconsidéré ! Je m'y tiendrai, cependant... Vous ne retirez rien de vos paroles, décidément ?... Rassurez-vous donc ! Je ne vous importunerai plus... Dieu vous protège, Ghyslaine ! (*La main sur la poignée de la porte, il écoute, se retourne, la voit secouée par les sanglots... et se précipite à ses genoux.*) Pardon !

GHYSLAINE. C'est à moi, Renaud, à moi d'implorer le vôtre !

RENAUD. Du calme ! Reprenez-vous !

GHYSLAINE. Comment effacer, de votre mémoire, ce que vous venez d'endurer !

RENAUD. Nous l'effacerons.

GHYSLAINE. Vous me rendrez votre estime ?

RENAUD. Malgré les apparences, je ne vous l'avais pas retirée.

GHYSLAINE. Que de générosité, dont je ne suis pas digne !

RENAUD. Bah ! Vous m'avez... bousculé. Je vous ai fait pleurer. Nous sommes quittes !

GHYSLAINE. Non, non ! Vous êtes meilleur que moi, si mauvaise, si cruelle et capable du pire, à certains moments !... Je viens de vous donner un aperçu de mes talents... Que de replis, d'obscurités, de fange aussi, quelquefois, dans l'âme d'une jeune fille, d'une femme !... La mienne, depuis toujours, ne fut que fièvre, emportement, dévergondage, exaltation... Comment n'aurais-je pas été fascinée par ces enivrements, dont le monde entier s'entretient, ulcérée de ne pas les connaître, obsédée par l'espoir d'y parvenir ?... De grâce, ne m'interrompez pas !... De mon triste passé, vous devez tout apprendre, pour que rien d'équivoque ne subsiste entre nous... Quand je me suis livrée, Renaud... livrée à cette brute, j'étais envoûtée, prisonnière d'une puissance irrésistible... Quel réveil, de retour à la maison !... Du remords ?... Non !... De la stupeur, de l'abattement, devant l'image, renvoyée par une glace, de ma souillure, de mon avilissement... Fuir, me réfugier à cent lieues de nulle part ?... Je n'en ai pas eu le courage... Alors, dans un sursaut de rage, impuissante, moi, la chrétienne, j'ai hurlé : Si Dieu existe...

RENAUD. Ghyslaine !

GHYSLAINE. ... c'est un monstre d'avoir permis de naître au monstre que je suis.

RENAUD. Taisez-vous ! C'est monstrueux.

GHYSLAINE. Aussi, Renaud, sur-le-champ, décidai-je de mourir.

RENAUD. Quoi ! Cet accident !

GHYSLAINE. Un simulacre, pour écarter les soupçons... L'empoisonnement, par les champignons, de notre

garde-champêtre, me l'avait suggéré... Vous vous rappelez ce dîner ?

RENAUD. Pouvez-vous le demander !

GHYSLAINE. Au dessert, feignant la migraine, je me suis excusée... Dans ma chambre, le tube de somnifère aux doigts, j'ai longtemps prié... Et puis... Une, deux, trois... Hop !... j'ai tout avalé... Oui, mais la dose était trop forte... Puis-je m'en féliciter ?

RENAUD. Ainsi, de sang-froid, vous aviez tout agencé !

GHYSLAINE. C'était assez ingénieux, dites-moi, puisque cet étourneau d'Hervé s'y laissa prendre et s'empoisonna presque, à force de contrepoison, dans sa terreur d'être empoisonné.

RENAUD. Terreur légitime, convenez-en !

GHYSLAINE. Vous n'avez pourtant rien bu, vous, Renaud,...

RENAUD. Oh ! moi,...

GHYSLAINE. ...rien redouté !

RENAUD. ... avec les domestiques affolés, l'eau qui n'en finissait pas de bouillir, les potions à vous administrer, j'avais fort à faire !

GHYSLAINE. Pour me sauver !

RENAUD. Dame !

GHYSLAINE. Gentil Renaud !... Mon Renaud !... Sans trève ni repos, quels soins vous m'avez prodigués !... Quand vous présentiez le verre d'eau fraîche à mes lèvres, intérieurement, je maudissais la fatigue insurmontable qui m'empêchait de vous tendre les bras... Cent fois, depuis, je fus sur le point de vous témoigner ma reconnaissance, ma gratitude... Intimidée par votre rigorisme de Templier, votre réserve, cent fois j'ai reculé... Aujourd'hui, servie par les circonstances, je me suis acquittée... M'en voulez-vous encore ?... De quoi ?... Seigneur, qu'un homme intelligent peut être sot par instants !... Mais de vous avoir dit que je vous aime, Renaud ! Par ma scène de jalousie, au départ de cette jolie personne, dont j'ai cru que vous étiez coiffé, ne vous l'avais-je pas déjà montré ?

RENAUD. On est jaloux d'un ami !

GHYSLAINE. Je vous l'accorde, mais bien plus d'un ami qu'on aime autrement que d'amitié.

RENAUD. Voilà, de nouveau, l'imagination qui vous travaille ! Ne serez-vous jamais raisonnable, Ghyslaine ?

GHYSLAINE. Ne serez-vous jamais un peu fou, Renaud ?... Une vie sans amour ne vaut pas d'être vécue !... Hâtons-nous !... Soyons heureux !

RENAUD. Autant que faire se peut !

GHYSLAINE. Quoi ! Encore un nuage ?

RENAUD. Il passera.

GHYSLAINE. Il est passé... N'est-ce pas ?

RENAUD. Qui vous résisterait !

GHYSLAINE. A la bonne heure ! Plus de regards en arrière, de mélancolie, de préjugés encombrants !

RENAUD. Ceci posé, qu'exigerez-vous encore de moi ?

GHYSLAINE. Tout !

RENAUD. Autrement dit, patience, bonne humeur, confiance, docilité !

GHYSLAINE. Voilà !

RENAUD. Peu de chose, en somme !

GHYSLAINE. Je suis d'arrangeante composition... Ah ! j'allais oublier le plus important !... Pour que je m'en délecte sans restriction, vous devrez vous applaudir, chaque jour davantage et très ouvertement, de notre félicité.

RENAUD. Ravissante Ghyslaine !

GHYSLAINE. Vous ne vous exprimez pas si mal, vous non plus !... Quand vous vous épanchez ou vous mettez en colère, la note sonne juste, l'accent porte, vous avez du trait !... Enfin, vous me plaisez, comme disait, autrefois, cette abbesse de votre famille, à certain cardinal quelque peu de la mienne !

RENAUD. Que me chantez-vous là !

GHYSLAINE. La vérité, cher monsieur !... Leur correspondance, des portraits en miniature, passionnément dédicacés, vous en convaincront, que j'ai dénichés, dans un vieux coffre, au grenier, dernièrement... Quelle vivacité, quelle flamme et que d'esprit chez votre révérende et mon prélat, tous deux pestant contre le jeûne où les réduit une trop longue séparation !... Un délice ! Vous verrez !

RENAUD. Bientôt ?

GHYSLAINE. J'ai une idée, au fait !... Hervé, je le parierais, va téléphoner... Ah ! ne ricanez pas, impertinent !... que ses coupes de bois le retiendront jusqu'à demain... Profitons de cet aimable éloignement et soupons aux bougies, comme on soupait !

RENAUD. Comment vous remercier !

GHYSLAINE. A la brune, le froid descend. Un fagot dans la cheminée nous réchauffera.

RENAUD. A sa lueur, me lirez-vous...

GHYSLAINE. Ces fameuses lettres ?... Oui, là, tyran que vous êtes !... Et nous rêverons à celles que j'aurais pu vous écrire... à celles que nous échangerons peut-être !... Sait-on jamais !.. Hé ! l'endormi !

RENAUD. Quelle injure !... Non, non, Ghyslaine !... Je fermais les yeux pour vous entendre mieux... et vous cacher mes larmes ! Pensez donc !... Etre aimé de vous !... Cette chimère serait-elle devenue réalité ?

GHYSLAINE. Bêta ! Vous aurais-je fait souffrir si je ne vous aimais pas ?

RIDEAU

"LORSQUE CINQ ANS SERONT PASSÉS", de Lorca, au nouveau Théâtre Récamier

Pour son spectacle d'inauguration le Théâtre Récamier témoigne d'une louable ambition. Il s'agit de la création mondiale d'une pièce de Federico Garcia Lorca — la seule qui n'avait jamais été encore portée à la scène — intitulée : *Lorsque cinq ans seront passés*.

Une fois encore — la dernière — une pièce de Lorca sera née aux feux de la rampe dans sa version française avant d'avoir été créée dans son texte original. Ce fait n'est pas sans importance ni signification.

Il m'est difficile de parler de *Lorsque cinq ans seront passés* avec sérénité. Bien qu'antérieure, de quelques années, à ses chefs-d'œuvre consacrés, comme *Noces de Sang, Yerma* ou *La Maison de Bernarda*, j'ai toujours vu dans cette « légende du temps », comme l'a qualifiée Lorca, la démonstration poignante et anticipée de sa tragédie personnelle. En écrivant, cinq ans à l'avance, son propre drame, Lorca ne nous donnait-il pas la preuve de cette intuition qui est la marque des poètes de génie ?

En effet, de quoi s'agit-il ? Cette pièce maladroite, déséquilibrée, pleine d'obscurités illuminées, soudain de lueurs fulgurantes, est la simple histoire d'un jeune poète, inquiet et instable, qui doit attendre cinq ans pour épouser la jeune fille qu'il aime. Les cinq ans se passent, la fiancée oublie le poète dans les bras d'un joueur de rugby, et le poète en meurt... Or, Lorca écrivit *Lorsque cinq ans seront passés* en 1931. Et, comme le poète de sa légende, il mourut au bout des cinq années fatidiques, de la mort la plus stupide et lamentable qui soit, en 1936. Oui, *Lorsque cinq ans seront passés* est bien le drame de l'artiste, inadaptable et inadapté, victime désignée de la bêtise et de la cruauté des hommes. Voilà pourquoi je ne peux parler de cette pièce sans être ému.

Il fallait un grand courage pour s'attaquer à une œuvre complexe, chargée de symbole, imprégnée de surréalisme cosmopolite et décadent, mêlant le rêve et la réalité dans une confusion volontaire. Les risques de trahison étaient grands et malgré toute sa bonne volonté et sa dévotion, Guy Suarès, le metteur en scène, n'a pas su les éviter tous. Conquis, sans doute, par le baroquisme et l'éclat des décors et des costumes de Raymundo de Larrain, il a situé la pièce dans une époque (celle de 1900) qui ne cadre ni avec le style ni avec les indications fournies par l'auteur. Il fallait, pour la rendre intelligible, lui conserver son ambiance 1930. Il fallait, aussi, une interprétation plus homogène, plus « habitée » par un texte difficile, certes, mais débordant de richesses qui demandaient à être mises en valeur. Laurent Terzief n'est pas un acteur négligeable, loin de là, mais il dégage trop de santé et de virilité pour traduire les contradictions d'un être déchiré et abandonné.

"L'INTRIGANTE AMOUREUSE", de Goldoni, au Petit Théâtre de Paris

La façon dont cette fine mouche de Rosaura, la nouvelle camériste d'un riche docteur de Bologne, va, en trois actes et quelques machinations, faire la conquête de tous les éléments mâles de la maison, et se faire promettre le mariage par son patron... pour mieux épouser son fils, ne nous importe guère. Ou, plutôt, ne nous importerait guère si Rosaura n'était incarnée par la plus vive, la plus spirituelle, la plus douée des comédiennes de Paris : Suzanne Flon. De la voir, pendant toute une soirée, flatter d'un côté pour mieux tromper de l'autre, se montrer pédante avec les pédants, rouée avec les roués, jouant la sincérité avec l'un, la duplicité avec l'autre, bref promettant à chacun ce qu'il attend d'elle sans jamais rien donner, constitue un régal des yeux et de l'esprit, un enchantement continuel. Autour d'elle, stimulée par elle, une jeune troupe se dépense avec bonheur et concourt à faire de *L'Intrigante amoureuse*, de Goldoni, dans une adaptation libre (comme le sujet le requiert) de Denise Lemaresquier, l'un des spectacles les plus agréables et les plus courus du moment. Goldoni, sûrement, n'en avait jamais espéré autant.

"L'ÉTONNANT PENNYPACKER", de Liam O'Brien, au Théâtre Marigny

Encore un spectacle que j'ai trouvé des plus divertissants. Pourtant il ne semble pas jouir de la faveur qu'il mérite auprès du public. Pourquoi ? Le sujet est drôle, original, bien traité, bien adapté (par Roger-Ferdinand), bien joué et remarquablement monté.

Horace Pennymacker Jr. est un homme véritablement étonnant. Gros fabricant de conserves alimentaires de Philadelphie (ayant une succursale à Wilmington), l'on dirait qu'il s'ingénie à scandaliser ses concitoyens — nous sommes en 1890 — en arborant des pantalons de golf insolites et en soutenant les théories, non moins répréhensibles, d'un certain Darwin. Cependant, dans le privé, Horace Pennypacker Jr. est un parfait honnête homme, bon père et bon époux, qui ne vit que pour sa femme et leurs huit enfants. Une seule ombre dans ce tableau idyllique : Horace Pennymacker Jr., pour les besoins de son travail, passe un mois sur deux à Wilmington. Pourquoi faut-il qu'un jour, à la suite d'un retard involontaire du train (qui met sept heures pour parcourir les 80 km qui séparent Philadelphie de Wilmington), Mme Pennypacker, ses enfants et son beau-père, l'irascible Horace Pennymacker Sr., apprennent que le chef de famille a un second foyer, tout aussi prolifique, dans la ville de sa succursale ? Or, Horace Pennypacker Jr, la conscience bien tranquille, ne paraît pas réaliser la gravité de sa situation.

Je laisse à deviner la suite en spécifiant, seulement, qu'elle est digne du point de départ. Jean-Pierre Grenier a réalisé pour *L'Etonnant Pennymacker* l'une de ses meilleures mises en scène, pleine de trouvailles et de mouvement. Comme toujours, les interprètes sont bien choisis ; Jacques Morel est un étonnant Pennypacker, éclatant de santé et de sincérité. Roger Carel compose un inoubliable grand-père Pennypacker, fanatique et atrabilaire. Micheline Francey, Anne Doat, Jean-Pierre Marielle, Jean Rochefort et une flopée de gosses font mieux que bien ce qu'ils ont à faire. Je souhaite qu'ils le fassent longtemps.

Yves Darriet raconte :

L'HOMME DE GUERRE

de François Ponthier

« L'Homme de guerre »
pièce en deux actes et neuf tableaux
a été créé le 29 octobre 1958
à la Comédie de Paris
(direction Françoise Delille)
dans une mise en scène de Marcelle Tassencourt
des décors de Jacques Marillier
et la distribution suivante :

Cécile Vasseur	**Françoise Delille**
Commandant Vasseur	**Gérard Buhr**
Colonel de Bret	**Hugues Wanner**
Colonel Sauvage	**Jean Davy**
L'infirmière	**Madeleine Sanary**
Sous-lieutenant Maze	**Roland Rodier**
Général Etchegarray	**Lucien Nat**
Premier soldat	**Paul de Varga**
Deuxième soldat	**Bob du Pac**
Kurt Held	**Harald Wolff**

L'Homme de Guerre, avant d'être une pièce de théâtre, a été un roman. Parmi les lecteurs de « L'Avant-Scène » beaucoup auront lu l'ouvrage de Charles Ponthier qui fut accueilli par les critiques littéraires avec sympathie et quelquefois avec enthousiasme. Ceux-là connaissent l'histoire du commandant Vasseur : ils n'apprendront rien de nouveau à son sujet. Tel Charles Ponthier l'a défini dans le roman, comme un type « d'homme de guerre », tel nous le retrouvons dans les 2 actes et 9 tableaux que l'auteur a dressés d'après son roman. Pour ceux qui n'ont pas eu encore l'occasion de faire la connaissance de ce héros (dans tous les sens du terme), ce « synopsis » suffira-t-il à leur en donner une image vivante, s'il est vrai qu'on résume toujours mal une étude de caractères ? Essayons tout de même.

Derrière les stores baissés d'un appartement moderne, on devine la ville écrasée de soleil. Nous sommes à Alger. Sur un divan bas, un homme et une femme sommeillent... Elle est en robe d'intérieur, lui en uniforme. Lui, c'est le commandant Vasseur, « l'homme de guerre ». Elle, prénom Cécile, est la femme de l'homme de guerre. Toute sa vie, d'ailleurs, Cécile a été femme d'homme de guerre ; avant de connaître Vasseur, au cours des opérations en Italie, elle avait été la maîtresse de deux autres militaires de carrière, tous les deux choisis dans les cadres supérieurs. Pour épouser celui qui n'était encore que le lieutenant Vasseur, elle avait quitté un général : le général Saint-Sylvain dont on parlera beaucoup dans la pièce, sans jamais le voir.

La femme est, paraît-il, le repos du guerrier. Cécile Vasseur, plus que tout autre femme, parce qu'elle a été précisément toute sa vie au service d'hommes d'armes, ne demande pas mieux, ce matin-là, que d'assumer ce rôle. L'Homme de guerre, son mari, est en permission, après avoir mené à bien une opération difficile contre les fellagas, dans le Tizi N'Gaïr ; il a bien droit au repos et il se repose, mais pas tout à fait comme l'aurait aimé sa femme, et contre toutes les traditions établies dans la vie militaire. Cécile ne manque

pas de trouver cela anormal, d'autant plus qu'à peine éveillé, le commandant se précipite sur son bureau pour faire... de la paperasse ! Quelque chose, décidément, ne va pas ! Cécile s'inquiète, mais ne peut arracher à son mari que des réponses évasives, sinon mensongères... Nous apprenons petit à petit, ce qui se passe réellement. Le général Etchegarray a demandé au commandant Vasseur un rapport détaillé sur les opérations de Tizi N'Gaïr. Aussi bien, la convocation du commandant devant le colonel de Bret est insolite. Il s'est passé quelque chose à Tizi N'Gaïr, que Vasseur veut cacher. Il s'entête et nie contre toute évidence les lacunes de son rapport. Pourquoi ? Ni le colonel de Bret, ni le colonel Sauvage, officier de renseignement lié d'amitié avec lui, n'arrivent à lui arracher une explication valable. Une enquête est décidée, qui mènera infailliblement le commandant Vasseur devant le tribunal militaire. Le colonel Sauvage, dont c'est le métier d'être renseigné, ne cache pas que la condamnation est inévitable : la dégradation, cinq ans de prison, puis la vie civile, sans solde... Lorsqu'on sait du commandant Vasseur qu'il est un authentique héros dont les actions d'éclat ne se comptent plus, qu'il s'est fait une réputation méritée d'homme d'honneur et généreux, on veut, en même temps que le général Etchegarray, savoir tout et savoir « pourquoi » ?...

Il s'est passé, à Tizi N'Gaïr, deux choses graves. La première, c'est la mort, dans des conditions singulières, du jeune lieutenant Saint-Sylvain : précisément le petit-fils du général — maintenant à la retraite — à qui Vasseur avait enlevé Cécile. Vasseur n'aimait pas le jeune Saint-Sylvain : parce qu'il était lâche d'abord, et ensuite, parce que, sans le vouloir il avait reporté sur le petit-fils la haine qu'il nourrissait pour le grand-père. Celui-ci, sous les ordres duquel il avait servi s'était en effet cruellement vengé de « l'enlèvement » de Cécile, et avait sordidement entravé la carrière militaire de celui qui devait rester longtemps le lieutenant Vasseur.

Pourtant, Vasseur n'est pas coupable, comme il le croit : le général Etchegarray le lui démontre. Pour « prouver », stupidement son courage, le jeune Saint-Sylvain est monté, aux côtés du commandant Vasseur, sur un éperon exposé au feu de l'ennemi : une rafale de fusil-mitrailleur l'a abattu près de son chef. Le Hasard ?... Pas tout à fait et c'est maintenant qu'il faut parler du deuxième incident grave... Le commandant Vasseur a été notoirement épargné par le mitrailleur ennemi. Nous sommes maintenant au cœur du drame qui se déroule entre les personnages et dans l'âme du commandant Vasseur. L'adversaire magnanime, qui l'a épargné, perdant ainsi toute chance d'obtenir une victoire possible, était Kurt Held, un homme de guerre comme lui. Kurt Held, au cours d'un coup de main, a sauvé la vie du commandant. Une véritable amitié est née entre eux. Par-dessus les batailles, des hommes de même race se retrouvent, s'estiment dans une étrange fraternité. Ces hommes, les « hommes de guerre », durs avec les autres, durs avec eux-mêmes, retrouvent l'esprit d'une certaine chevalerie, le mot n'est pas trop fort. Ils parlent le même langage, et il est bouleversant, au 8e tableau, presque au terme de ce début émouvant et passionnant, d'entendre dans la bouche de l'Allemand déserteur, passé au service des fellagas, les mêmes mots, les mêmes phrases que nous étions accoutumés jusqu'ici d'entendre du commandant Vasseur. Chevaliers ou mercenaires ? Certainement pas mercenaire, ce Kurt Held, né pour la guerre et la grandeur d'âme. Il y a longtemps qu'il ne croit plus aux combats idéologiques, ainsi d'ailleurs que le commandant Vasseur. Il fait la guerre, pour faire la guerre. C'est au nom d'une exigence chevaleresque que le commandant Vasseur, enfreignant la plus élémentaire des consignes, a prêté son revolver à l'officier allemand. Celui-ci, déserteur et passé à l'ennemi, aurait été dégradé, humilié. Son suicide lui a permis de mourir au combat en quelque sorte, et de mourir officier.

Le général Etchegarray va renvoyer le commandant Vasseur à la tête de ses troupes : exactement à la place qui lui convient, au poste pour lequel il a été fait, enfermé dans un monde inquiétant, mystérieux, en dehors duquel sa vie ne se justifie pas. Dans un dernier geste, le général Etchegarray reprend des mains du commandant Vasseur la Ritterkreuz, distinction suprême, que Kurt Held lui avait donnée avant de mourir...

— Pour vous délivrer..., dit-il...

Et le rideau tombe sur deux hommes qui se reconnaissent pour membres d'une même famille, d'un même pays sans frontières : celui des « Hommes de Guerre ».

Cela donne singulièrement à réfléchir !

Le Directeur de la publication : Jacques CHARRIERE.

Yves DARRIET
a vu
"L'HOMME DE GUERRE"



« L'HOMME DE GUERRE », EN PERMISSION, JOUE AU BUREAUCRATE.

(Photos BERNAND



« L'HOMME DE GUERRE » DECHIRE SES CITATIONS !



MON COMMANDANT ! JE NE SAIS PLUS CE QUE JE DIS !... JE VOUS DEMANDE PARDON !



LE COLONEL LE BRET CONFESSE « L'HOMME DE GUERRE »

LE COLONEL ETCHEGARRAY REPREND AU COMMANDANT VASSEUR (« L'HOMME DE GUERRE ») LA RITTERKREUZ DE KURT HELD : ...C'EST POUR VOUS EN DELIVRER.



« L'HOMME DE GUERRE » DONNE SON REVOLVER A UN KURT HELD... UN AUTRE « HOMME DE GUERRE ».





Photo Bernand

« LORSQUE CINQ ANS SERONT PASSÉS », LE DRAME INTIME DE FEDERICO GARCIA LORCA, NAIT AUX FEUX DE LA RAMPE DANS LA NOUVELLE SALLE DU THÉATRE RÉCAMIER QUE LA LIGUE DE L'ENSEIGNEMENT MET A LA DISPOSITION DES JEUNES ANIMATEURS. GUY SUARÈS, DONT ON CONNAIT LA FERVEUR POUR L'ŒUVRE DU POÈTE ANDALOU, A APPORTÉ UN SOIN DÉSORDONNÉ MAIS ATTACHANT A LA REALISATION DE CETTE « LÉGENDE DU TEMPS » IMAGINÉE PAR LORCA CINQ ANS AVANT SA MORT...

SPECTACLES DE PARIS



SUZANNE FLON EST UNE ÉBLOUISSANTE « INTRIGANTE AMOUREUSE » QUI REND TOUS SES PARTENAIRES AMOUREUX, A FORCE D'INTRIGUES. ET CELA DONNE LIEU A L'UN DES SPECTACLES LES PLUS AGRÉABLES DE LA SAISON.



UN CHARMANT TABLEAU DE FAMILLE, C'EST CELUI QUE NOUS OFFRE « L'ÉTONNANT PENNYPACKER » — ALIAS JACQUES MOREL — AVEC LA PARTIE VISIBLE DE SA NOMBREUSE PROGÉNITURE. COMME QUOI L'ON PEUT SUIVRE LES THÉORIES DE DARWIN SANS PRATIQUER CELLES DE MALTHUS.

JEAN-LOUIS TRINTIGNANT EST « LE PRINCE DE PAPIER » QU'A IMAGINÉ JEAN DAVRAY POUR MEUBLER LES SONGES ET LA VIE RÉELLE DE LA CHARMANTE FRANCINE BERGÉ, UNE JEUNE COMÉDIENNE QUI AFFIRME DES DONS PLEINS DE PROMESSES. CETTE ŒUVRE, QUE PRÉSENTE LE THÉATRE DES MATHURINS, BÉNÉFICIE D'UNE MISE EN SCÈNE ADROITE DE JACQUES CHARON. MALGRÉ CELA ET UNE DISTRIBUTION ECLATANTE LA PIÈCE DE JEAN DAVRAY S'AVÈRE INCONSISTANTE ET FRAGILE... COMME DU PAPIER.

(Photos BERNAND.)

AUX SOMMAIRES DES DERNIERS NUMEROS :

(Liste complète sur demande)

DANS NOTRE PROCHAIN NUMÉRO

« LES TROIS CHAPEAUX CLAQUE »

DE MIGUEL MIHURA

THÉATRE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE

l'Avant-Scène

LE JOURNAL DU THEATRE

DIRECTEUR GENERAL : ROBERT CHANDEAU

27, RUE SAINT-ANDRE-DES-ARTS, PARIS (6e)

DAN. 67-25 - C. C. P. 7353-00

CONDITIONS D'ABONNEMENT PAGE 36

PRIX DU NUMERO : 200 FRANCS